

Isabelle Fromont

**MOI,
FEMME
BATTUE**



ALPHÉE
DOCUMENTS

Isabelle Fromont

Moi, femme battue

ALPHÉE

La vie de couple repose sur un leurre, une agression.
Il s'agit, pour chacun des deux comparses, de prendre
possession de l'autre, de relever un défi: comment le faire
devenir moi?
Tahar Ben Jelloun

À mes parents qui ont su me donner tout leur amour et me
guider sur le chemin de la vie.
À vous tous, lecteurs et plus particulièrement, à vous,
femmes.
À mes êtres chers disparus, mais blottis à jamais au fond de
mon cœur.
À ma fille, sur qui je veillerai durant toute ma vie pour
quelle ne commette jamais les mêmes erreurs que moi.
À ma famille et à mes amis qui ont su me tendre la main ou
m'offrir un endroit pour me réfugier, quand je me trouvais
en danger.

PROLOGUE

Lorsque la porte se referma sur moi, je tombai à genoux, en pleurs, au milieu de ce salon à moitié vide, prenant conscience que j'étais en vie, mais que je ne possédais plus rien. Je ne pouvais retenir mes larmes tant la douleur et la peur avaient été intenses ces derniers mois. Mes sanglots résonnaient en écho dans l'immensité de l'appartement vidé de tous ses meubles. Alors, je me mis à errer de pièce en pièce, fixant avec stupeur ce spectacle qui s'offrait à moi : le néant !

J'avais l'impression que le sol se dérobaît sous mes pas, que je ne contrôlais plus rien, que la vie n'existait peut-être même plus. La peur réapparaissait insidieusement et je me blottissais dans la froideur de la pièce nue. Tremblante comme un jeune animal sans défense, je ne savais plus ce que je devais faire. Je finis par m'allonger sur un petit fauteuil à deux places rescapé du déménagement, sauvé des eaux tumultueuses, on ne sait comment. Je me recroquevillais sur moi-même et laissais aller mes larmes qui coulaient de plus en plus fort. J'eus alors du mal à respirer et mes angoisses ressurgirent. Je pris conscience que je n'étais plus rien. Qu'allais-je devenir? Comment allais-je m'en sortir? J'étais perdue, j'avais tout perdu. Je finis par m'endormir d'épuisement, mais, pour la première fois depuis longtemps, sans craindre pour ma vie.

Au fil des jours, mon corps récupéra un peu de mieux-être, mais n'oubliait toujours pas ce qu'il avait vécu. Peu à peu, je retrouvai le sourire, une hygiène de vie, une

stabilité. Cependant, il me fallut du temps pour m'habituer à cette nouvelle solitude. Tous les soirs, je me relevais deux à trois fois pour vérifier que j'avais bien fermé la porte d'entrée. Même en ayant changé les serrures, j'avais encore peur que mon ex-mari, Alain, ne réapparût. Quand je me trouvais à l'extérieur, je ne pouvais m'empêcher de regarder sans cesse derrière moi. Ses menaces planaient toujours, probablement plus dans mon imagination que dans la réalité. A-t-il essayé de me surveiller, à ce moment-là? Je ne le sais pas... Toujours est-il que, depuis ces années dramatiques, je ne l'ai plus jamais revu.

Je souhaite, à travers ces lignes, faire partager mon parcours de femme. Si la confiance en moi m'avait jusque-là toujours manqué, par peur de ne pas trouver les mots, par difficulté de revivre des moments difficiles, le désir d'écrire ne m'a jamais quittée. Au fond de moi, je savais que cette partie de ma vie, longue de sept années, ne serait jamais tout à fait close tant que je n'aurais pas trouvé la force de la communiquer aux autres.

J'aimerais que ce livre vienne en aide aux femmes qui, comme moi, ont subi ou subissent encore des violences conjugales. À ces femmes, je voudrais leur rappeler qu'une simple gifle n'est pas anodine, qu'à tout instant, leur vie ou celle de leurs proches peut se trouver en danger, qu'elles ne doivent pas avoir peur d'en parler, qu'elles ne doivent pas rester seules face à leur peur, même si ce sentiment paraît insurmontable, qu'il existe certainement un centre près de chez elles, de la famille ou des amis, qu'il leur faudra du courage pour combattre ce mal, qu'un jour ou l'autre, elles pourront s'en sortir.

J'étais comme toutes les femmes battues. Je ne voyais pas d'issue de secours et pourtant, je l'ai trouvée. Il est plus facile de dire que nous sommes tombées dans l'escalier plutôt que d'avouer la vérité. Mais il ne faut pas avoir honte d'exprimer la maltraitance que l'on subit. Personne ne peut nous infliger cela, nous avons droit au bonheur. Personne ne mérite cela, nous ne sommes pas nées pour endurer ce calvaire. Pourtant, tous les jours, des hommes, des femmes, des enfants aussi, mettent leurs mains sur leur visage pour tenter de se protéger des coups, pour ne pas les sentir et pour ne plus voir en face le regard de leur agresseur...

Personnellement, je pense que, dans la vie, tout est écrit d'avance. Ma destinée prévoyait que j'allais souffrir pour mieux revivre, pleurer pour mieux rire de nouveau. Car, aujourd'hui, douze ans après les violences que j'ai vécues, je me demande encore ce qui, dans ma jeune existence, a déclenché ce cauchemar et pourquoi j'ai dû le subir. Il s'est déroulé dans l'intimité de mon couple et impuissante, j'ai dû l'accepter et l'éprouver douloureusement dans ma chair, me battre, trembler et, un jour, tout abandonner pour ne plus avoir mal et retrouver ma dignité.

Petite, à l'âge de 9 ans, je commençais déjà à considérer le monde d'un regard incisif: moitié enfant, moitié adulte, je vécus, à cet âge-là, la perte d'un être cher. Dès cet instant, une porte noire se referma définitivement sur moi et une douce épaule pour m'appuyer et me confier disparut à tout jamais. Je tirai alors un trait sur mon coffre aux merveilles, sur mon jardin d'Éden dans lequel tous les enfants aiment se réfugier pour y construire des rêves

dorés. Par la suite, je trouvais peu d'intérêt auprès des personnes de mon âge. J'avais des amis, bien entendu, mais je me sentais davantage à ma place au milieu des adultes. En fait, mon père menait avec moi des conversations de « grands », je suivais le mouvement et ensuite, dans les échanges avec mon entourage, je me trouvais relativement à l'aise. Je n'ai pas changé et j'aime toujours la compagnie d'hommes et de femmes plus âgés que moi, puisant en eux des richesses de connaissance qui continuent de me nourrir.

Aujourd'hui, j'ai confiance en la vie et je sais ce qu'aimer veut dire. Certaines cicatrices ne s'effaceront jamais totalement, mais je les cautérise par tout l'amour que je reçois chaque jour. Je sais que je ne suis plus la même personne, cependant je garde au fond de moi une combativité intacte et une exigence d'être rassurée plus souvent que nécessaire. Je suis capable de me lancer certains défis qui me paraissaient jusque-là impossibles. Et de les réaliser. J'ai retrouvé mon équilibre et à chaque fois que je repense à cette période difficile de ma vie, je me demande pourquoi mes pas m'ont guidée sur la mauvaise route. Maintenant, j'ai quitté ce chemin semé d'embûches pour suivre une nouvelle voie, celle que j'ai choisie. Mais cette réconciliation avec moi-même m'aura demandé du temps, des jours et des nuits pour me persuader que j'étais comme toutes ces femmes que je croisais dans la rue: une personne normale, pas plus moche ou repoussante qu'une autre, capable de se réaliser dans la vie. Je n'avais alors que 26 ans, un âge un peu précoce pour mourir, car tel était mon désir. Oui, parfois, j'aurais aimé quitter ce

monde, car je me demandais pourquoi rester sur terre si ma vie au quotidien était d'être battue. Heureusement, au fond de moi, j'entendais une petite voix qui me conseillait de lutter, de penser à ma famille qui n'aurait pu vivre en sachant ce que j'avais subi et qui se serait sentie coupable de n'avoir rien vu, donc responsable de mon suicide. Et puis, un jour est enfin arrivé où j'ai pu et su dire stop ! Maintenant, plus jamais je ne permettrai à quiconque d'abuser de moi. Aujourd'hui, je suis une gagnante.

I

Je m'appelle Isabelle, mais on me surnomme « Isa ». Je suis née à Nevers, en Bourgogne, en janvier 1970... Je suis un bébé de l'hiver. Comme pour la plupart des tout-petits, mon enfance fut heureuse, tant j'étais entourée de l'amour de ma famille, à aucun moment je n'ai manqué de câlins et d'attention. Ma vie était douce, si douce que jamais je n'aurais soupçonné qu'un drame personnel aurait pu m'arriver un jour.

Au fond de leur cœur, mes parents, Georges et Lucienne, possédaient tout l'amour que quiconque peut espérer recevoir. Gérant d'une colonie de vacances, mon père était un homme à la fois déterminé et habitué aux responsabilités, mais aussi témoignant d'une gentillesse naturelle; son visage respirait sécurité paternelle et tendresse. Il n'est pas toujours besoin d'étreindre une personne pour lui communiquer son amour. Mon père était comme cela, il suffisait de le regarder pour savoir qu'il serait toujours là pour moi, pour nous, pour sa famille. Ma mère, Lucienne, était une femme douce, affectueuse, toujours à l'écoute des gens. Partout où elle passait, Maman ne laissait que de bons souvenirs et tout le monde l'aimait. Elle, nous montrait la bonne direction de la vie, celle du bonheur et de la joie de vivre, même si, depuis son plus jeune âge, elle avait eu à faire face à de nombreux ennuis de santé qui, parfois, l'avait laissée fragile. Elle

souffrait de diabète et, à cause de cela, son existence quotidienne était un chemin, non de vie, mais de croix. Souvent, sa maladie me privera de ces moments uniques dont une petite fille a besoin auprès de sa mère pour se construire en tant qu'enfant, avant de devenir une jeune adulte.

Dans ma mémoire me reviennent fréquemment des souvenirs d'instantanés passés avec elle. Comme ces « après-midi pâtisserie » pendant lesquels notre plaisir était de confectionner des gâteaux que nous dégustions, le soir, quand toute la famille se retrouvait autour de la table. Ou encore, des mercredis après-midi magiques, au cours desquels j'empruntais ses plus beaux vêtements et m'en parais pour leur donner des allures d'habits de princesse. Je passais alors des heures devant la grande armoire à glace de sa chambre, enfilant robes et colliers. Je brillais de mille feux et prenant part à mon jeu, Maman regardait sa petite poupée qui souriait. J'étais la princesse, elle la reine-mère et nous vivions dans un château. L'illusion n'était pas si invraisemblable, puisque notre maison, lieu de colonies de vacances, était effectivement un petit château de plusieurs étages doté d'une cinquantaine de lits - les dortoirs des enfants pour les vacances.

Mon frère Yves était, à mes yeux, un être de mystère. Quelque chose m'attirait en lui: notre différence d'âge peut-être, car quatorze ans nous séparent. Il était le grand frère et nous ne partagions pas les mêmes occupations, le même univers. Lui sortait déjà avec ses copains et moi, j'étais la petite dernière, encore plongée dans l'enfance. De ce fait, nous avons vécu tous deux de façon un peu

distante, comme des enfants uniques. Cette différence ne fait pas de lui un être à part, mais juste un frère inconnu, incapable de partager des sentiments forts ; il ne fut jamais mon confident.

Ma sœur m'a manqué. Elle se prénomma Catherine et, malheureusement, elle nous a quittés au bout du septième mois de grossesse de Maman. Ce fut un grand malheur pour mes parents et pour chacun de nous, mais elle a toujours gardé sa place dans la famille. Aujourd'hui encore, je pense à elle et je me demande ce qu'ensemble, nous aurions pu partager. Aurions-nous été des sœurs complices, aurait-elle eu cette écoute que mon frère ne pouvait m'apporter? Au fond de moi, je me dis que sa présence aurait peut-être fait prendre à ma vie une autre direction.

Avec d'aussi parfaits modèles devant les yeux et autant d'amour, je ne pouvais prévoir qu'un jour, la vie me montrerait une autre facette, celle de la souffrance engendrée par l'amour que l'on porte aux autres. Ma famille m'avait apporté, au fil des années, une éducation qui faisait de moi une enfant dotée de toutes les chances de réussir dans la vie, choyée, gâtée, persuadée que personne ne pouvait faire le mal sur cette terre. Est-ce cette trop grande protection qui fut le point de départ de mon extrême sensibilité et aussi de mon innocence? La vie était belle... Nous avons élu domicile à une quinzaine de kilomètres de Nevers, dans une grande propriété, entourés de vastes espaces où nous amuser. Je me promenais souvent dans la forêt avec mon père pour ramasser des champignons ou découvrir la nature. Je fréquentais

également l'école du village. Mais un matin, au cœur de l'hiver, un drame nous atteint dans notre cœur et nous laissa à jamais anéantis.

II

Depuis ce jour-là, le destin m'a volé un bien précieux - mon enfance - et j'ai alors eu l'impression d'être une petite fille « hors norme ». Il m'a pris ma maman ; mon père ne m'a pas prévenue de ce qu'il allait se passer, lui non plus n'avait jamais imaginé que ma mère pourrait nous quitter.

Petit à petit, sans en être vraiment consciente, je me suis rendu compte que des changements, d'abord infimes, puis s'amplifiant, se produisaient dans notre quotidien. Nous ne manquions ni d'amour, ni d'affection, mais Maman devait s'absenter fréquemment de la maison pour des examens médicaux. On me disait que ces absences ne dureraient pas, seulement le temps d'une ou deux nuits à l'hôpital. Alors, dans ma chambre d'enfant, j'attendais son retour. À chaque fois qu'elle regagnait son foyer, je l'accueillis avec amour et son regard m'offrait une petite étincelle qui signifiait que tout allait mieux et qu'elle pourrait enfin rester à la maison. J'adorais me blottir contre elle, passer ma main sous son bras et la câliner durant des heures. Elle avait la peau toujours fraîche, et moi, je retrouvais le parfum de ma mère et aussi sa tendresse. Ces moments-là, ces sensations, je ne les oublierai jamais. Elle sentait bon, ma maman, elle sentait l'odeur de la douceur de l'amour.

Malheureusement, avec mes yeux d'enfant, je ne voyais pas la tragédie qui arrivait à grands pas. Une terrible maladie venait de la toucher, dont elle ne sortirait pas

victorieuse. On ne révélait rien à l'époque, tout juste disait-on que son diabète la fatiguait de plus en plus, qu'elle devait rester à chaque fois plus longtemps à l'hôpital pour se rétablir. On ne prononça jamais le mot « cancer ». À son retour chez nous, je lui parlais de tout et de rien, elle me répondait toujours avec amour et tendresse. Un jour, elle dut partir une fois de plus et elle resta absente de la maison pendant plusieurs semaines. Je n'avais plus le droit de lui rendre visite à l'hôpital et devais me contenter des nouvelles que Papa nous rapportait le soir, toujours les mêmes : « Maman se repose, les médecins s'occupent d'elle, ne t'inquiète pas. » Avant de m'endormir, en fermant mes yeux d'enfant, je pensais à elle en espérant que Papa m'annoncerait son retour dès le lendemain. Mais les pensées d'une petite fille ne ressemblent en rien à la réalité. Ce ne sont que des rêves.

Au mois de février, Maman prit de nouveau le chemin de l'hôpital. Cette fois-ci, elle y resta encore plus longtemps que d'habitude et j'avais l'impression que les semaines n'en finissaient plus. Il n'y eut plus jamais de retour à la maison et elle nous quitta pour toujours. Elle est donc partie seule, sans me le dire, sans vouloir m'emmener avec elle dans son voyage, elle qui m'avait toujours donné tant d'amour. Je n'avais pas eu le temps de lui dire au revoir, de l'embrasser, de lui raconter une dernière fois mes journées d'école. Je n'avais pas eu le loisir de lui montrer que la dernière robe qu'elle venait d'acheter faisait de moi une princesse encore plus jolie que d'habitude. Je compris alors que plus jamais je ne pourrais me blottir contre elle et lui murmurer des mots doux. Elle nous quitta le 21 février

1979, nous laissant les uns et les autres livrés à nous-mêmes.

Je me suis retrouvée seule avec Papa et mon frère, je n'avais alors que 9 ans. Le lendemain, le 22 février, se fêtait la Sainte Isabelle. Mais jamais mon père ne me souhaitera ma fête, ce jour étant devenu la date anniversaire de la mort de Maman. J'en suis arrivée à redouter cette date maudite, alors que tout enfant attend pour ce jour de joie, un petit cadeau, un baiser, une jolie carte. Moi, je n'avais qu'une plante ou une fleur séchée à déposer sur la tombe de Maman, cette terrible pierre froide sur laquelle je n'ai jamais voulu aller me recueillir. Je n'ai jamais accepté la disparition de ma mère et j'ai toujours pensé que nous aurions dû continuer de jouer encore toutes les deux ensemble. Les princesses se marient un jour et leur maman est là pour les aider à préparer leur mariage. Ce jour-là, la robe est mille fois plus belle et votre maman vous tient la main. Ce rêve s'envola et je dus refermer la porte de l'armoire avec tous les jolis habits emprisonnés à l'intérieur. J'espérais toujours que Maman reviendrait comme à chaque fois, car je ne connaissais pas vraiment la signification du mot « mort ». Espoir sans retour.

Mon frère avait 23 ans et, rapidement, il partit faire sa vie et fonder sa propre famille. Je restais donc seule à la maison avec mon père, dans cette grande demeure où, peu à peu, je devins une femme-enfant. Papa faisait tout son possible pour que je ne manque de rien, pour être là quand j'en avais besoin, mais il se forgea aussi une bulle dans laquelle personne ne pouvait pénétrer. Une douleur innommable l'avait envahi et jamais plus elle ne s'effaça,

l'empêchant de reprendre véritablement le goût de vivre. Papa continuera son chemin ainsi, jour après jour, sans réellement envisager des projets pour son avenir, sans jamais dévoiler ses pensées secrètes, vivant replié sur lui, tapi dans le plus profond de ses songes, donnant l'illusion de sa présence. Son esprit s'est fermé le 21 février 1979, même si sa présence physique est, bien entendu, réelle auprès de nous, en face de nous.

Progressivement, ma vie va redevenir semblable à celle de tout enfant et, en grandissant, je vais devenir une jeune fille tenant le rôle d'une adulte. Je me mis à raisonner et à vivre comme une grande et dès mon adolescence, je m'occupais de la maison, du ménage, du repassage et des repas. Je le faisais bien volontiers pour aider mon père, mais en même temps, je n'arrivais pas à trouver ma place dans la maison familiale. Les murs résonnaient de conversations macabres et la mort était mon quotidien, car mon père ne parlait que de cela et chaque 21 février, il se retirait dans ses souvenirs et sa peine. À ce moment-là, dans mon cœur d'enfant, je priais pour qu'il ne parte pas à son tour, comme Maman. Il ne devait effectivement pas me quitter, mais Maman n'étant plus là, je compris que je devais prendre soin de lui, l'aimer encore plus fort. Je ne voulais pas, du haut de mes 9 ans, que mon papa soit malheureux. Ce sentiment n'a jamais changé et encore aujourd'hui, il est pour moi le pilier solide de ma famille, même si, au vu de son grand âge, je me dois de veiller sur lui, de m'assurer qu'il ne manque de rien à chacune de mes visites, comme il l'a fait pour moi quand j'ai eu besoin de lui.

De mon côté, je ne pouvais plus vivre ainsi et je devais

me battre pour retrouver l'existence d'une jeune fille de mon âge. Sans cela, je mourrais un peu plus chaque jour au fond de moi-même, je devenais la peine de mon père, je culpabilisais d'être ainsi et je ne me résolvais pas à lui en parler. Je savais que mon père allait se mettre à pleurer si j'évoquais le souvenir de Maman et décidai alors de ne plus jamais prononcer son nom, ni de pleurer alors que cette réaction aurait été naturelle. Dès ce jour, je me mis à chercher l'amour et la protection de celui qui voudra m'en donner, sans savoir que ce choix de vie de femme ouvrira la porte de mes pires souffrances.

III

Après le décès de Maman, mon père resta gérant de la colonie de vacances. Un jour, une femme qui travaillait chez nous fit son apparition dans notre maison. Cela me parut étrange car, d'habitude, le personnel employé dans l'institution n'entrait pas dans notre espace privé. Elle s'appelait Jackie.

Je ne peux pas dire qu'elle me dérangeait. Non... j'étais juste curieuse de mieux la connaître. Peu à peu, je me suis mise à ressentir pour elle une certaine affection qui alla grandissante au fur et à mesure que je la côtoyais. L'absence cruelle de ma maman, ce sentiment vécu d'abandon et d'isolement, n'y étaient sans doute pas étrangers. Jackie savait me parler et je prenais plaisir à aller au-devant d'elle. Quand j'avais besoin de quelque chose de particulier, je ne savais pas à qui m'adresser; alors, tout naturellement, j'allais voir Jackie. Un jour, je fis la connaissance de ses filles. La première, Virginie, me mit immédiatement mal à l'aise. Elle était plus âgée que moi et d'un caractère plutôt rebelle. En revanche, sa sœur Marie correspondait parfaitement à la sœur que j'aurais souhaité avoir. Six mois nous séparaient l'une de l'autre et nous avions quasiment les mêmes occupations et les mêmes goûts. Je trouvais enfin une amie de mon âge pour partager mes loisirs et mes jeux, pour profiter de tout ce qui était à notre disposition, mais qui depuis la mort de Maman, me paraissait bien triste. Elle était belle notre propriété, avec

sa grande bâtisse imposante, ses arbres centenaires, ses vastes pelouses que je parcourais à vélo, ses deux piscines pour la colonie... mais pour une petite fille seule, elle était synonyme d'ennui, presque de gâchis.

Nos rencontres se faisaient de plus en plus fréquentes. Jackie et ses filles venaient nous voir, nous allions chez elles et un jour, Papa m'annonça qu'elles allaient venir vivre avec nous. L'idée me paraissait merveilleuse, car nous allions former de nouveau une vraie famille. Nous fîmes quelques aménagements dans la maison. Virginie récupéra ma chambre, tandis que Marie et moi, nous nous installâmes dans la chambre de mon frère. Mais je voulus encore plus... Puisque nous devenions une nouvelle famille, je me disais que nous pourrions aller au-delà des simples prénoms. Dans un premier temps, je me mis à appeler Jackie « maman ». Bizarrement, elle ne me reprit pas. Je fis un second essai, toujours pas de réaction d'opposition. J'étais tellement heureuse qu'à plusieurs reprises, je répétais ce nom dont j'avais été privée depuis trop longtemps. Marie ne me fit aucune réflexion à ce sujet ; en revanche, Virginie ne vit pas les choses de la même façon. Elle me répétait sans cesse : « Ce n'est pas ta mère et nous ne sommes pas tes sœurs ! Une sœur, j'en ai déjà une, je n'en veux pas d'autre. Tu n'as pas le droit de l'appeler comme ça ! » Même si ses remarques me faisaient de la peine, je n'avais pas l'intention de changer ma façon de faire. Pour mon père, aussi, cette nouvelle appellation fut un peu difficile à accepter au début. Avait-il peur que j'oublie Maman ? Je ne sais pas, mais je pense que peu à peu, il finit par comprendre que j'avais besoin d'être

rassurée par ce mot de « maman ». Mais, au fur et à mesure que nous resserrions nos liens dans ce petit cercle familial, plusieurs personnes me firent cette réflexion : « Une mère, on n'en a qu'une ! » Moi, des mamans, j'en avais désormais deux: une qui m'avait mise au monde et avait dû me quitter, et une deuxième qui s'occupait de moi aujourd'hui comme si j'avais été l'une de ses filles. Alors, je pris la décision de l'appeler « Mamounette » devant les autres et « Maman » quand nous étions à la maison. Avais-je trouvé la bonne solution ? Pas si sûr !

Nous partions souvent en vacances à la mer ou à la montagne. Lorsque nous nous retrouvions en présence de certains membres de ma famille, je voyais que Mamounette n'était pas à l'aise. Quand je fus plus âgée, cette dernière m'expliquera la situation qu'elle avait vécue : elle avait dû faire face à de nombreuses réflexions critiques, elle n'avait jamais été réellement acceptée et on ne lui demandait jamais son avis. Alors, peu à peu, les visites dans la famille s'espacèrent, ou alors Mamounette et ses filles restaient à l'écart. Un jour, en rentrant de l'école, ma « nouvelle maman » nous posa une question : « Est-ce que cela vous plairait d'avoir un petit frère ou une petite sœur ? » Plus que ravie, j'explosais alors de joie dans la voiture. Nous aurions agrandi notre famille avec un enfant de plus pour jouer, un de plus pour rire.

En revanche, les filles de Jackie se renfrognèrent et proclamèrent ouvertement qu'elles n'en voulaient pas et qu'il n'en était pas question. Bébé n'est jamais venu, alors que Mamounette, je l'ai appris plus tard, était enceinte à ce moment-là, mais ne voulait pas que cette naissance soit

synonyme de souci ou de discorde dans la famille. Le sujet ne fut plus jamais abordé, mais au fond de moi, je n'ai jamais oublié ce moment. Je sais qu'aujourd'hui, elle regrette de ne pas l'avoir gardé. Moi aussi, je regrette cette décision.

J'ai toujours conservé en moi un sentiment de révolte, de regret et de chagrin pour cette période où nous avons l'opportunité de reconstruire une famille qui me manquait tellement et qui aurait pu, sans doute, être un rempart contre mes dérives et mes souffrances futures. Mais souvent, certains individus ne prennent pas conscience du mal qu'ils font à ceux qui les entourent. Était-ce si grave que cela, pour nous, les acteurs de cette histoire, d'avoir une vraie mère ou pas, que les enfants aient ou n'aient pas le même sang? Ce bébé aurait dû avoir une place à la maison, dans sa famille. En une décision, le mal fut fait et nous, les victimes, nous avons dû être à nouveau séparés les uns des autres et exister en imaginant la vie qui aurait pu être la nôtre, seulement en l'imaginant. Même si un foyer a ainsi été brisé, mes sentiments d'amour pour cette deuxième maman et pour ce bébé, ne le furent pas. Il n'empêche qu'aujourd'hui, Papa et Mamounette vivent chacun dans leur propre maison, des kilomètres les séparant. L'amour - impossible - d'une famille reconstituée leur a laissé un goût amer.

IV

Un jour, à l'âge de 16 ans, je fis la connaissance d'un jeune homme qui se prénomma Luc. Il ne fallut pas bien longtemps pour que je succombe à son charme, à son regard flamboyant, d'un vert profond... et il devint vite mon grand amour.

Dès nos premiers regards échangés, je compris que je ne pourrais plus me passer de lui et que j'allais vivre l'amour avec un grand A. Il me faisait découvrir un monde que je ne connaissais pas, rencontrer des gens nouveaux, de mon âge, avec qui je partageais des moments entre jeunes et non, entre adultes. Je ne vivais alors qu'à travers cet amour qu'il me procurait chaque jour et ma tête résonnait de projets d'avenir. Nos rendez-vous étaient à chaque fois si tendres, nous avions presque toujours les mêmes idées et les mêmes goûts. Pour partager sa passion, je découvris la Formule 1 et les courses automobiles auxquelles nous assistions sur le circuit de Magny-Cours, situé près de chez moi. Luc devint toute ma vie, mais au bout d'un an, un beau matin, mon prince charmant s'échappa pour aller rejoindre une autre. Je me retrouvai alors confrontée à la dure réalité de la souffrance et, aussi, à la douleur de la solitude. J'eus l'impression de le perdre comme j'avais perdu ma maman. Alors, résolue, je me dis que je ne devais pas rester toute seule à me morfondre dans mon coin et qu'une nouvelle rencontre serait la bienvenue.

C'est dans cet état d'esprit que, quelque temps plus tard, vers mes 18 ans, je fis la connaissance d'un garçon qui venait régulièrement dans notre région pour retrouver des amis. Il se prénomait Alain, était originaire du Nord de la France, mais vivait à Paris. Un Parisien... son lieu de résidence lui conférait un certain prestige auprès de la petite provinciale de la Nièvre que j'étais. Même si je le hais aujourd'hui, je dois reconnaître qu'à cette époque, je le trouvais plutôt séduisant et « mignon ». De taille moyenne, il m'avait attirée par son look : des cheveux très bruns, un regard marron foncé à la limite du noir et un visage sévère, mais qui me plaisait. Un peu le style « beau ténébreux », dont les « ténèbres » ne me faisaient pas peur. Je l'acceptais comme il était. Il s'en rendit rapidement compte et commença à me faire la cour en flattant mes jolis yeux verts, mon petit « minois », pariant peut-être avec lui-même qu'il venait de trouver la jeune fille idéale, mignonnette et fragile, qui pourrait devenir son esclave. Le pensait-il vraiment? Avait-il déjà en lui ces idées sordides ? Quoi qu'il en soit, il réussit avec un 20/20 son entreprise de séduction et, sans le savoir, je venais d'ouvrir mon cœur à mon bourreau. J'étais loin de me douter, à ce moment-là, qu'il bouleverserait ma vie comme une véritable tornade qui me laisserait des marques indélébiles. Pour la première fois de mon existence, je découvrais une autre façon d'aimer. Nous étions jeunes et nous partagions les mêmes idées. Nous pensions que le bonheur serait enfin au rendez-vous, à portée de mains, que nous bâtirions notre vie ensemble quand nous serions majeurs, nous promettant monts et merveilles! À cet âge, beaucoup d'adolescents

vivent les mêmes sentiments et le même enthousiasme, sans vraiment réfléchir. La vie est là, il faut la savourer. Quand je rentrais chez moi le soir, je repensais à notre journée partagée en amoureux, à nos promenades au bord de l'eau ou à nos après-midi passés avec des amis... J'étais sur mon petit nuage, planant dans une insouciance qui contrastait avec la gravité de ma vie.

Pourtant, déjà, un petit quelque chose me gênait dans le comportement d'Alain. Il était doté d'un caractère assez marqué et était toujours déterminé à obtenir tout ce qu'il voulait, au moment où il le voulait. Il avait aussi une tendance à systématiquement imposer sa volonté. Ayant mûri plus tôt que prévu, autonome avant l'heure, je possédais, moi aussi, mon caractère et je n'avais pas l'habitude de me voir donner des ordres. Par moments, quelques tensions se produisaient entre nous. Le temps passa vite en sa compagnie et à la fin de l'été, Alain dut regagner Paris. Vint alors le moment de la séparation qui nous laissa ensuite plusieurs mois sans nous revoir. Nous échangeions des lettres, parfois des appels téléphoniques. Mais étais-je réellement amoureuse, car, au fond de moi, je ne ressentais pas trop le poids de son absence. Je ne peux pas dire que je ne pensais pas à lui, mais j'aimais retrouver ma liberté. Même si ma famille m'entourait, j'avais pris l'habitude de me débrouiller seule depuis la mort de ma mère et cette indépendance ne me déplaisait pas.

Au bout de plusieurs semaines, je pris la décision de rompre ma relation avec Alain. Il ne s'y attendait pas et il le prit vraiment très mal! Quelqu'un lui résistait et ne voulait pas de lui ? Ou peut-être était-il très attaché à moi?

Personnellement, j'étais déterminée et je ne voulais pas revenir sur cette rupture. Des amis me firent alors part de son état de tristesse et de sa difficulté, voire incapacité, à se passer de moi. Mais lorsque je repensais à la distance qui nous avait séparés, j'en concluais qu'une histoire d'amour ne se vit pas par correspondance : j'avais besoin d'un autre type de relation, d'une vraie présence et de chaleur humaine. Je n'avais jamais trop aimé les situations de séparation qui, à chaque fois, me faisaient souffrir. Je me rendais compte aussi qu'au bout d'un certain temps, l'absence d'Alain se faisait de moins en moins sentir. Je me trouvais donc face à des sentiments complètement opposés qui me donnèrent à réfléchir: mon éventuel amour pour Alain ou ma liberté. Je tranchai, décidai de tirer un trait sur Alain et repris mes activités.

Du point de vue scolaire, je ne peux pas dire que j'étais la meilleure de la classe, mais à mes 17 ans, j'obtins mon diplôme d'employée de collectivité, avec une moyenne correcte. Je pus enfin entrer dans le monde des adultes et trouver un travail. Au début, je ne pouvais obtenir que des stages et des emplois à temps partiel, lesquels me permettaient toutefois de découvrir une autre façon de vivre. Je me détachais peu à peu de mon père, que j'avais suivi partout jusque-là. Maintenant, je devais avancer seule, tout en sachant qu'en cas de besoin, Papa aurait toujours la réponse à mes questions. Au cours d'un de mes stages, je sympathisai avec une jeune fille, Laure, qui m'annonça qu'elle avait fait la connaissance d'un certain Alain que je connaissais bien. Il souhaitait recevoir de mes nouvelles. N'y voyant pas d'inconvénient, je reçus un

appel de lui dans les jours qui suivirent. Ma première décision, celle de rompre avec lui, avait sans doute été la meilleure et j'aurais dû en rester là, mais je ne l'ai pas fait. À la seconde où je lui accordai un nouveau rendez-vous, qui dans mon idée se devait de rester amical, ma vie allait se transformer en une terrible épreuve dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Je tombais la tête la première dans la plus douloureuse des situations, un piège de tout premier ordre.

Au début, je ne portai pas trop attention à notre relation, préférant laisser venir les choses. Nous nous retrouvions entre amis pour des journées de balade, des pique-niques, des sorties en ville, des distractions plutôt plaisantes qui contrastaient avec les moments où, seule face à mes pensées, je retrouvais mon penchant naturel pour la solitude. Cependant, ma relation avec Alain devenait de plus en plus sérieuse, mais aussi, plus agréable. Je me disais qu'avec le temps passé, nous avions sûrement acquis un peu plus d'expérience, de maturité et nous posions, tous les deux, un nouveau regard sur la vie. Un seul élément n'avait pas changé : la distance géographique qui nous séparait. Tant et si bien que, réalisant que notre couple courait à l'échec dans ces conditions, comme la première fois, Alain me proposa de le suivre chez ses parents, qui venaient d'emménager en plein cœur de Paris. Je ne souhaitais pas vivre une seconde séparation et après avoir mûrement réfléchi à sa proposition, quoique sans doute insuffisamment, je lui répondis un incroyable « oui, je veux vivre avec toi » ! Moi qui n'étais jamais partie de la maison, qui vivais depuis si longtemps avec mon père et qui

avais tout fait pour qu'il reste auprès de moi pour me protéger, j'hésitais à le quitter. Je décidai de lui en parler pour connaître son avis et sa réponse ne se fit pas attendre : « J'ai toujours été clair sur ce sujet, en te disant qu'à ta majorité, tu ferais ce que tu voudrais. Tu as 19 ans maintenant. Si tu penses que tu as trouvé la personne qui te convient, si tu es heureuse comme ça, alors, pars le rejoindre ! » me dit-il, simplement.

Le soir même, je prenais le téléphone pour prévenir Alain que j'arriverais la semaine suivante. À ma grande surprise, il m'informa que sa mère venait de m'obtenir un emploi en tant qu'animatrice de centre de loisirs. J'étais convoquée pour passer un entretien d'embauche le mardi soir, à 18 heures, pour commencer le mercredi matin. Nous étions dimanche soir, je n'avais plus le choix: je devais partir dès le lendemain matin. En définitive, même si je n'avais pas eu le temps de réaliser que ma vie allait changer si rapidement et si radicalement, j'étais heureuse. J'abandonnais mon petit château, mon petit nid douillet et je partais découvrir le monde ou, plus exactement, faire ma vie à Paris. J'avais trouvé un travail et je devenais une adulte à part entière. Je m'imaginais m'installer dans un appartement que je meublerais à mon goût, assumer des responsabilités envers des enfants, partager plein de moments avec eux, nouer de nouvelles connaissances. Peut-être, aussi, conclure un mariage dans quelques années. Tout cela était très excitant et pourtant, en même temps, une peine immense m'envahissait. L'idée de quitter ma bulle protectrice et partir vers l'inconnu me donnait une sorte de vertige. En me couchant le soir dans ma

chambre, j'embrassai lentement toute la pièce du regard, comme si je voulais imprimer visuellement chaque détail de cet endroit. Plus tard, dans les pires moments qui suivirent mon départ, j'ai souvent repensé au calme de cette chambre d'enfant, à cette maison, à cette période de douceur et de sécurité. Je tournais alors une page de mon roman personnel d'adolescente...

V

Le lendemain, après avoir terminé mes bagages et dit au revoir à mon père, je pris le chemin de Paris. Je n'avais pas parcouru dix kilomètres qu'un cafard immense me noua la gorge. Je retins mes larmes qui, malgré tous mes efforts, finirent par couler d'elles-mêmes et tentai de me raisonner. Qu'est-ce que je voulais? Qu'est-ce que j'attendais? Que demander de mieux? J'avais un travail, je rejoignais Alain et ses parents semblaient vraiment gentils.

Le voyage dura trois heures et au cours du trajet, je repris confiance en moi. En arrivant chez mes futurs beaux-parents, Annie et Daniel, je fus accueillie à bras ouverts. Ils m'aiderent à décharger ma voiture et à m'installer dans leur appartement. Je pris un moment pour discuter avec eux et sa mère m'informa que son fils ne rentrait de son travail qu'à 22 heures. Pour passer le temps, je me mis à ranger mes affaires dans un coin d'armoire qu'Annie m'avait laissé et au bout d'une heure, tout était en ordre. N'osant pas trop m'aventurer dans les autres pièces de l'appartement, je restai enfermée dans la chambre et regardai la télévision. Vers les 19 heures, je proposai mes services pour la préparation du dîner et pour mettre la table, en espérant que le temps passerait ainsi un peu plus vite. Puis, j'eus beau lutter contre le sommeil - la route avait été longue et la journée forte en émotions -, je finis par m'endormir.

Une heure et demie plus tard, je fus réveillée par une voix

qui laissait deviner un ton plutôt agressif. Sur le moment, j'eus un instant d'incertitude sur l'endroit où je me trouvais, comme lorsque l'esprit flotte dans l'air, sans aucun repère, ni d'espace, ni de temps, après un réveil brutal. « Bonsoir ! Tu aurais pu m'attendre quand même ! » me lança la voix, sans ménagement. « Quand je rentre du travail, j'aimerais bien te voir. Ma mère a dû préparer mon repas, c'est à toi de le faire ! » poursuivit Alain, durement, car c'était de lui qu'il s'agissait. Ne voyant pas ce que j'avais pu faire de mal, je lui présentai mes excuses et lui fis remarquer que je n'avais pas l'habitude de conduire trois heures d'affilée. Je lui expliquai également que je ne me voyais pas fouiller dans les placards pour préparer le repas, mais qu'avec le temps, tout s'arrangerait. En effet, tout rentra dans l'ordre, du moins pour cette fois-ci.

Le mardi en fin d'après-midi, je passai mon entretien d'embauche auprès d'un directeur sympathique qui me fit signer mon contrat. Dès le mercredi, je me rendis donc dans une école transformée en centre de loisirs, où je fus bien accueillie par mes collègues. Ils m'expliquèrent mon emploi du temps et je ne mis pas longtemps à comprendre le fonctionnement du centre. Au bout de quelques jours, je me rendis compte à quel point j'aimais mon travail qui me permettait de partager des moments agréables et joyeux avec les enfants. J'y retrouvais les instants magiques que j'avais connus lorsque j'étais petite. En revanche, Alain avait du mal à comprendre l'intérêt de mon travail et semblait jaloux de l'ambiance qui régnait entre collègues, passionnés que nous étions par le domaine de l'animation et de la petite enfance. Je lui racontais mes activités, le

déroulement des sorties organisées dans Paris, qui me plaisaient tellement dans la mesure où je connaissais très peu la capitale. Je pensais qu'ainsi, en comprenant que je travaillais au même titre que lui, il accepterait mon emploi. Ce fut peine perdue: il redoubla ses crises de jalousie ! Au cours des sept années passées avec lui, Alain aura toujours considéré que mon activité professionnelle n'avait aucune valeur et que le fait de travailler dans un bureau faisait de lui une personne plus respectable que moi, qui passais mes journées à jouer avec des enfants. En fait, il n'arrivait pas à comprendre que je puisse m'amuser sans lui et le fait que je gagnais un salaire plus élevé que le sien était, sans doute, ce qui le mettait le plus mal à l'aise. Après plusieurs mois de travail, mon directeur me proposa des postes supplémentaires : l'accueil des enfants le matin avant l'arrivée des institutrices, le poste de cantine le midi et celui du soir pour donner le goûter. Mon directeur me fit remarquer qu'habituellement, cette promotion ne s'obtient pas si rapidement. Je compris vite le message: j'avais déjà fait mes preuves, il fallait que je continue. Ma belle-mère était fière de moi, mais son fils, lui, ne le voyait pas du même œil.

Les grandes vacances approchèrent et je devais alors effectuer un déplacement de deux jours pour préparer le planning du mois et trouver un thème sur lequel travailler avec les enfants. Lorsqu'Alain apprit la nouvelle, il commença par y mettre son veto, clamant haut et fort qu'il ne me permettrait pas de partir sans lui. Ma belle-mère entendit notre conversation et lui expliqua que je n'avais pas le choix, que je devais y aller, que dans la vie « on ne

peut pas toujours faire comme on veut » et que, sans cela, je risquais de perdre mon travail. Elle lui rappela aussi que nous avions fait une demande de logement. Celle-ci avait été acceptée et nous devions emménager en août. Je ne reconnaissais pas du tout Alain et ne comprenais pas pourquoi il se mettait en colère pour une réunion de deux jours. Tout ce qu'il savait me dire c'est que j'allais m'amuser avec mes collègues alors que lui resterait seul. Je n'y pouvais rien, les conjoints n'étaient pas conviés.

Pendant le séjour, on me proposa de partir une semaine en camping avec les enfants, dans un haras. Je tenais vraiment à m'y rendre, car cela me ferait une nouvelle expérience pour mon travail et me changerait aussi de nos activités habituelles. Je rédigeai donc ma lettre de motivation dès mon retour, oubliant d'en parler à Alain, toute concentrée que j'étais sur mon dossier à préparer pour obtenir ce séjour en camping. Quinze jours plus tard, un soir en rentrant du travail, je trouvai la maison vide. Du moins, je le croyais. J'entrai dans la chambre et brusquement, Alain me sauta dessus en me disant que je n'étais qu'une menteuse, que je lui cachais des choses, que je souhaitais partir une semaine en camping pour retrouver quelqu'un d'autre. Je ne comprenais rien du tout à ce qu'il me disait, jusqu'à ce qu'il me montre ma lettre d'acceptation pour la semaine au haras. Il venait de lire mon courrier, sans ma permission. Découvrant cela, je me mis en colère et lui expliquai ensuite que je n'aurais jamais osé ouvrir une lettre qui ne m'était pas destinée et que, par ailleurs, je partais pour mon travail, qu'il n'y avait rien de mal à cela. Je le faisais aussi pour nous, car le salaire était

doublé, avantage non négligeable quand nous devions emménager un mois plus tard. Lorsque sa mère rentra le soir, elle comprit vite que quelque chose n'allait pas : son fils ne disait pas un mot et moi, j'avais les yeux légèrement rouges. Ce fut notre première dispute sérieuse. Ai-je pensé à le quitter à ce moment-là? Ai-je pensé à rentrer chez moi, dans la Nièvre? Non, j'espérais que ses crises n'étaient que des signes d'amour et qu'elles prouvaient qu'il tenait à moi.

Dès le lendemain, j'attaquai mon travail pour un mois non-stop, de 7 h 30 à 18 h 30. Je rentrais en fin d'après-midi, épuisée, mais satisfaite de ma journée dont les activités étaient bien différentes de celles des périodes d'hiver. Nous pouvions vivre dehors avec les enfants et cela me changeait du quotidien, un peu à l'étroit, de chez mes beaux-parents. À plusieurs reprises, je réussis à avoir une discussion seule avec eux, car je cherchais à savoir pourquoi leur fils était ainsi: ils ne trouvèrent pas vraiment de réponses. La seule qu'ils me fournirent mit en avant l'amour qu'Alain me portait. Après tout, ce n'était que mon premier amour et je ne pouvais me baser sur aucune expérience précédente. La veille de mon départ pour le séjour fut plutôt pénible. Je reçus une multitude de recommandations : je n'appartenais qu'à lui, je ne devais pas lui être infidèle. Comme une idiote, je lui répondis : « Oui, je ne suis qu'à toi ! » Jamais, je n'aurais dû prononcer cette phrase ! Prenant ces mots à la lettre, il fit ensuite de moi son objet, son bien le plus précieux pour lui, mais le plus douloureux pour moi.

Ma semaine se passa agréablement et je redécouvris les

joies d'un bon feu de camp, les grands jeux dans les bois, les balades avec les enfants et le groupe. Cependant, mon directeur, présent sur les lieux, me convoqua un jour pendant la sieste des enfants, pour me dire : « Isabelle, j'ai constaté une baisse d'énergie chez toi depuis peu, je n'ai pas l'habitude de te voir comme ça. As-tu des problèmes personnels ou des ennuis de santé ? Si ça ne va pas, je préfère que tu m'en parles ou que tu me rassures sur tes disponibilités pour le travail. Dans notre métier, il faut être présent à chaque instant ! » Je le rassurai du mieux que je pus et fis en sorte que rien ne me fût reproché jusqu'à la fin du mois. Je tus « mon enfer », ou plutôt le début de mon enfer ; je le passai sous silence.

VI

Au mois d'août, de retour du camp, nous avons emménagé dans notre appartement, situé en banlieue sud de Paris, dans le Val-de-Marne. Il était spacieux, bien agencé et il ne manquait que deux ou trois coups de pinceau pour que je me sente vraiment à l'aise, chez moi. Profitant des derniers jours de vacances, nous attaquâmes la rénovation. Dès le début des travaux, Alain se mit à me donner des ordres. J'eus droit, sans discontinuer, à une succession de : « Installe les pinceaux ici ! », « N'oublie pas la bâche pour le sol ! », « Ne renverse pas la peinture ! », etc. Après une heure de bons et loyaux travaux de peinture, je m'octroyai enfin une petite pause. Il me regarda alors fixement et me lança : « Tu n'imagines quand même pas que je vais tout faire, tout seul ! Reprends ta peinture, si je ne m'arrête pas, toi non plus ! » Je ne comprenais pas cette réflexion, nous n'avions qu'une pièce à peindre et depuis le matin, je n'avais pas arrêté une minute de travailler. J'avais empilé les cartons, aidé à installer les meubles de la chambre, lessivé par terre. Ne voulant pas l'énerver davantage, je repris ma tâche sans rien dire. Mais le pire fut à venir...

Dans la soirée, voyant qu'il nous restait du temps, nous eûmes l'idée de monter les meubles de la cuisine pour pouvoir préparer notre repas. Pas de soucis pour la cuisinière et la machine à laver. Mais quand il fallut fixer les meubles au mur, le premier acte d'un drame sans fin débuta ! Le meuble de cuisine avait été mal positionné et la marque pour le perçage était fautive. Mais la faute revenait

aussi bien à l'un qu'à l'autre. Alain posa tous les outils sur la table de la cuisine et, plongé dans une colère noire, me cria aux oreilles : « J'en ai ras-le-bol de toi, tu n'es vraiment bonne à rien ! J'aurais dû monter les meubles tout seul, au moins, le travail aurait été parfait ! » Je le regardai alors droit dans les yeux. Le visage que j'avais en face de moi m'était complètement inconnu. Ses yeux étaient injectés de sang et sa respiration devenait rapide. Que lui arrivait-il ? Pourquoi était-il aussi furieux, si brusquement ? Si les mesures n'étaient pas correctes, nous n'avions qu'à recommencer, tranquillement. D'un seul coup, il attrapa un torchon et me le lança à la figure. N'ayant pas le temps de réagir, je le reçus en pleine figure, puis je partis m'enfermer dans la chambre, à double tour. Alain tambourina pendant un quart d'heure sans que je daigne lui répondre. Au bout d'un moment, j'entendis la porte d'entrée claquer: il était parti. Que devais-je faire ? Appeler mes beaux-parents ? En parler à mon père, qui me croyait heureuse ? Je n'en fis rien et me raisonnai, pensant qu'avec le temps, ses accès de colère passeraient. Je sortis avec précaution de la chambre et doucement, à pas feutrés, je pris le chemin de la cuisine. L'oiseau s'était envolé, j'étais seule. Je me mis à préparer le repas et pris la décision d'ignorer et la situation et Alain, pour le reste de la soirée. Celui-ci arriva une heure plus tard : le visage serein, souriant, avec un énorme bouquet de roses rouges à la main. « Je suis désolé pour ce que je t'ai dit, s'excusa-t-il, je ne le pensais pas, je suis content de vivre avec toi et que nous arrangions notre logement ensemble. Demain, nous finirons le rangement. Je te promets de ne pas me fâcher. »

J'acceptai son bouquet, mettant sa colère sur le compte de la fatigue. La soirée se passa tranquillement, mais ce premier geste de violence resta longtemps gravé dans mon esprit.

Par la suite, je me rendis compte que je changeais dans mes comportements et façons d'agir. Parfois, j'effectuais deux fois le même geste, je vérifiais que je n'avais rien oublié, je m'assurais que tout était à la bonne place. Un soir, mes beaux-parents ainsi que la tante d'Alain vinrent dîner chez nous. J'avais passé tout l'après-midi à préparer le repas, la table était bien décorée, j'avais fait des efforts pour les accueillir du mieux possible. Jusqu'au moment où je réalisai que j'avais oublié de mettre la bouteille de mousseux au frais... Alain m'en fit la remarque et m'annonça que je paierais mon erreur « plus tard ». Le repas se passa dans le calme et je fis mon maximum pour dominer ma peur. Quand les invités furent partis, je me dépêchai de tout ranger et allai me réfugier dans la salle de bains. Je me lavai et me relavai, je nettoyai le lavabo, la baignoire aussi... En fait, je cherchais à gagner du temps. Mais Alain se trouvait déjà derrière la porte et me demanda de sortir. Je me rassurai et pensai que si je lui expliquais, il comprendrait... Non ! Je n'ai pas eu le temps de prononcer un mot - d'explication, d'excuse - qu'il me traîna dans la chambre et me poussa violemment sur le lit. Alors, il attrapa tout ce qu'il avait sous la main : lampe, bibelots en porcelaine, cadres et photos. Du verre cassé jonchait le sol et recouvrait également la couette. Je n'osais plus bouger du lit de peur de me couper, pas tant par crainte de me faire mal, mais plutôt d'avoir à donner des explications le

lendemain, à mon travail. Je pensais encore que ces crises allaient passer et qu'il avait peut-être un peu trop bu. À 23 heures, je me retrouvais à tout nettoyer, balai et pelle à la main, pendant qu'il dormait paisiblement dans notre lit.

À ce moment-là, j'ai pensé partir et tout quitter. Mais j'avais conscience d'avoir obtenu un bon emploi avec des responsabilités, dans un secteur étroit sur le marché du travail. Je devais rester, je devais conserver ce poste. Comme à chaque fois, le lendemain, tout allait bien et Alain redevenait le plus doux des compagnons, sans rien laisser paraître de cette dispute. Le plus terrible est que personne n'aurait pu croire à mon histoire ! Mais moi, je n'oubliais rien. Pour la première fois, mon corps porta des marques, ses marques, celles de sa folie. Je comprenais que j'étais en danger, mais je ne voulais pas perdre mon emploi, ni capituler devant lui. Cela aurait signifié qu'il gagnait une fois de plus et cela, je ne pouvais l'accepter.

VII

Mes rapports intimes avec Alain étaient... Comment parler de mes rapports intimes et dois-je en parler? Et si dire qu'ils ne furent que violence, humiliation et dégradation de l'image de mon corps, qu'ils relevaient du domaine de la perversité, suffisait? N'ayant jamais eu réellement d'éléments de comparaison antérieurs, je prenais pour argent comptant, comme une petite sottise, tout ce qu'Alain me disait ou me demandait de faire. Malgré ma naïveté de jeune fille, je réalisais tout de même que les rapports intimes avec lui ne correspondaient pas à la réalité d'une vie « normale » avec son mari.

J'avais découvert les relations sexuelles avec Luc, ce jeune homme que j'avais fréquenté avant Alain, mais seulement durant les derniers jours de notre histoire. Je ne possédais donc pas assez d'expérience pour pouvoir me rendre compte qu'Alain me réclamait des pratiques au-delà de l'acceptable. Depuis toute petite, j'avais des problèmes de poids et il ne m'était pas facile de me sentir désirable à travers les yeux d'un homme qui m'aime, sauf avec Luc avec qui j'étais arrivée à chasser ces idées et ces complexes. En revanche, avec Alain... je compris en peu de temps qu'il n'envisageait pas du tout l'amour comme je l'avais déjà découvert. Un après-midi, alors que nous faisons tranquillement nos courses, Alain proposa de m'offrir de la lingerie fine, me glissant discrètement au creux de l'oreille qu'il trouvait cela très excitant. Ne voulant pas le vexer,

j'acceptai le cadeau et le soir même, il m'intima l'ordre de revêtir immédiatement les sous-vêtements offerts. Apparemment, il ne « pouvait » pas attendre ! Quand je le rejoignis dans la chambre, j'aperçus alors le téléviseur allumé et sur l'écran, un film pornographique n'attendait que ma venue. Je lui exprimai à la fois mon étonnement et ma très grande gêne.

— Ne sois pas mal à l'aise, me répondit-il. Je veux seulement que tu apprennes à faire ce que ces filles montrent.

— C'est une blague, lui rétorquai-je aussitôt. Je ne peux pas faire une chose comme cela ! Ce n'est pas de l'amour, ça me dégoûte ! C'est purement pervers et je ne vois pas de sentiments dans tout ça !

— Je ne te demande pas ton avis ! Désormais, ce sera comme ça, que ça te plaise ou non !

Il m'attrapa alors par le bras, me jeta sur le lit et commença à me caresser. J'avais beau lui crier que je ne voulais pas de ce film, il se mit à rire et me pénétra sans que je ne puisse rien faire pour me défendre. Les gémissements des « actrices » du film résonnaient dans ma tête et je ne pouvais regarder ces scènes qui passaient sous mes yeux, bien qu'Alain, qui avait placé le téléviseur tout près du lit, me le demandât. À ce moment-là, je compris que j'avais perdu mon intimité féminine et un certain respect de moi-même. Je me sentais sale, vidée de mes forces. Je ne pouvais pas crier ou pleurer; aucune émotion ne sortait de ma bouche. Une fois qu'il eut fini sa besogne, je pris la direction de la salle de bains et là, je m'effondrai, couchée sur le carrelage en position fœtale, le corps

déchiré de sa perversité.

Les jours suivants, il me parla d'une autre machination: filmer nos ébats amoureux. En fait, je ne pouvais pas croire qu'il irait jusqu'au bout de son délire, mais comme la première fois, je ne pus rien dire. Chaque jour qui passa devint un supplice, une horreur. Bien entendu, ses commentaires accompagnaient ces pratiques humiliantes: je n'étais pas assez sexy, je ne prenais pas assez soin de lui, je n'étais pas assez entreprenante, pas assez imaginative. En résumé, j'étais une parfaite « godiche ». Malgré ces souvenirs tragiques, je peux, en prenant du recul, me souvenir que Monsieur non plus ne faisait pas des étincelles ! Durant ces sept années, rien n'a tremblé, rien n'a bougé ! Comme quoi, je n'étais pas la seule à ne pas être au top de la situation. J'avoue que les moments les plus humiliants furent bien ceux-là. Je pensais être aimée pour moi et je me rendais compte que je ne lui apportais rien, si ce n'est son plaisir personnel. Jamais il n'a porté attention à mes sentiments et aux sensations que je pouvais éprouver. Aujourd'hui, je considère que ces relations sexuelles s'apparentaient à des viols, car viol il y a à partir du moment où l'on vous prend de force ! Une fois « les ébats » terminés, Alain me tournait le dos et je me demandais si l'amour ressemblait toujours à cela. Pourquoi n'y avait-il pas de plaisir, pourquoi avais-je si mal? Comment aurions-nous pu concevoir un enfant dans ce non-respect de sentiments? Un enfant naît d'un acte d'amour et non du type de relations que je vivais chaque soir. Chaque soir... oui... je n'avais pas une soirée tranquille.

Par la suite, il devint sexuellement de plus en plus malade. Un jour, il décida de m'emmener dans le quartier Saint-Denis, à Paris. Je le suppliais de changer d'avis, craignant qu'il ne me confie à un homme ou alors qu'il ne me filme, juste par plaisir, faisant l'amour avec un autre homme. Il m'avait déjà parlé de ce projet, mais il n'avait jamais eu le courage de le mettre en œuvre. En fait, notre visite dans le quartier Saint-Denis avait pour objectif de parcourir les sex-shops pour acheter du matériel et des tenues encore plus sexy, à ses yeux. Peu à peu, j'ai commencé à connaître de sérieux problèmes de santé intime. Mais comment expliquer à ma gynécologue avec quoi mon mari m'obligeait à faire l'amour? Je me disais toujours que je devais être la seule femme à vivre cet enfer et que si je le racontais, personne ne me croirait. Alors je me taisais et pendant des années, je me suis enfermée dans mon silence et dans ma souffrance. À cause de la peur, à cause de la honte et de l'impossibilité à avouer l'innommable, je n'ai pas parlé, comme d'autres femmes plongées dans cette situation hésiteront à se dévoiler. Pour toutes ces raisons et par peur, nous, femmes battues et annihilées, nous restons avec ces hommes-là, mais aujourd'hui, j'ai décidé de me libérer de cette humiliation et de témoigner que les situations de violence conjugale ne sont pas qu'affaire de coups portés, mais aussi de perversité. Pour les femmes qui en sont victimes, ce ressenti est le pire de tous. C'est celui par lequel nous nous sentons détruites, plus dans notre âme que dans notre chair.

Un jour, enfin, je me mis à penser que si j'avais un bébé, je pourrais communiquer à cet enfant tout l'amour que je

ne recevais pas ou ne voulais pas donner dans mon couple. Je pourrais le bercer, le câliner, l'aimer au plus profond de moi. De plus, j'étais persuadée que si un enfant entrait dans notre maison, Alain arrêterait ses colères et se sentirait responsable. Quand j'eus la bonne idée de lui en parler, il ne trouva rien d'autre à me répondre que je ne serais pas capable de m'occuper d'un enfant, puisque je n'étais déjà pas en mesure de prendre soin de lui. Sans cesse, il me suppliait et me demandait : « Lave-moi les cheveux, coupe-moi les ongles, je n'y arrive pas, etc. », comme si j'étais sa mère ! Il ne cherchait qu'une relation exclusive avec moi et un bébé lui aurait, sans doute, fait de l'ombre. Je devais donc attendre... un jour, il changerait d'avis.

VIII

Nos premières grandes vacances arrivèrent. Pour ces moments de... répit, nous avions l'habitude de rejoindre mes beaux-parents, qui possédaient une maison dans le Midi de la France. J'aimais bien cette région, la mer, le ciel bleu ; tout respirait le bonheur, la bonne humeur des vacanciers détendus et insouciantes... tout ce qui me manquait, à Paris. Sur le trajet qui nous conduisait dans le Sud, nous passions voir mon père, ce qui me faisait vraiment plaisir, car entre mon travail et mes autres occupations, il ne me restait pas beaucoup de temps pour m'occuper de lui. Heureusement, je pouvais l'appeler; du moins pouvais-je encore le faire à cette époque.

Quand nous arrivions chez mes beaux-parents, ma première occupation était d'aller faire les courses avec Annie, afin de « respirer » un peu. Elle ne se gênait pas pour me demander si tout allait bien et moi, en parfaite belle-fille, je lui répondais par un « oui, bien sûr que oui, il n'y a pas de problèmes ». Ce jour-là, à notre arrivée, la sœur d'Alain présente avec ses enfants et elle se joignit à nous pour la petite virée des commissions. En sortant du magasin, nous décidons d'acheter chacune un ticket de jeu à gratter, un ticket à dix francs. Ma belle-sœur gratte son ticket la première, mais ne gagne rien. Puis vient mon tour et je découvre alors la somme indiquée sous les cases: 10 francs! Partageant cette somme entre nous trois, nous prenons à nouveau chacune un ticket à 5 francs. Elle

gratte, toujours rien, je gratte : 5 francs pour moi. « Bon, voilà ! Le début de la fortune... », dis-je à la buraliste en lui donnant mon ticket. « Vous êtes la première gagnante de la saison, félicitations ! » me répond-elle avec un large sourire et en me tendant un billet de 500 francs. Je n'avais pas bien regardé mon ticket: j'avais lu 5 au lieu de 500 ! En rentrant à la maison, je mis tout le monde au courant de mes gains dans la plus grande joie et mon beau-père me réclama le champagne. Ni une ni deux, nous partîmes, Alain et moi, en acheter une bouteille au petit supermarché du coin.

Une fois sorti du commerce, Alain me demanda :

— La monnaie, tu l'as mise où ?

— Elle est dans mon sac !

— Eh bien ! Tu me la donnes, j'en ai besoin.

Il prit alors mon portefeuille et empocha le reste des 500 francs que je venais de gagner. Ne voulant pas déclencher une nouvelle dispute, je le laissai faire sans rien dire. En arrivant à la maison, je ravalai mes larmes et mis mes lunettes de soleil pour mieux cacher mes yeux rougis. Tout le monde nous remercia et me demanda ce que je comptais m'offrir en souvenir de ce moment. Je répondis que je n'en avais aucune idée, mais au fond de moi, je savais qui allait en profiter. Il pourrait se payer une bonne bouteille ou une cartouche de cigarettes. Si seulement il pouvait s'étouffer avec ! Alain me regardait, le sourire aux lèvres, avec ce petit rire sournois qui longtemps résonnera dans ma tête et que je détestais... Le soir, au moment de m'endormir, je me tournai de mon côté sans lui adresser le moindre mot. Pour une fois ! Au bout d'un moment, il réclama un câlin et la

dispute ne se fit pas attendre. Je reçus une gifle, puis deux, mais j'étouffai mes cris pour ne réveiller personne. Je me levai d'un bond, il essaya de me retenir et je réussis à attraper les clés de la voiture où je me réfugiai pour la nuit. Il tenta de me faire rentrer dans la maison, en vain ! Je ne lui cédaï pas et la porte de la voiture resta fermée. Cette nuit-là, je dormis très mal, mais j'étais en vie. Au petit matin, Annie me retrouva en train de préparer le petit-déjeuner. Je prétextai alors une envie de lui faire une bonne surprise et personne ne sut ce qu'il s'était passé au cours de la nuit.

Pendant le séjour, Alain nous proposa à plusieurs reprises d'aller à la plage. Sa mère se joignit à nous et cela me donna une occasion de le voir plus aimable. Un jour, alors que l'après-midi s'était passé sans encombre, il ne trouva rien de mieux, une fois rentré à la maison, que de se disputer avec son père. Les mots dépassèrent leurs pensées et à 19 heures, sur un coup de tête, Alain prit la décision de partir immédiatement. Il nous fallait du temps pour rejoindre Paris. Sa mère se fâcha et lui interdit de rouler de nuit. Il ne voulut rien entendre et, en un quart d'heure, les bagages furent bouclés. Terminées les vacances au bord de la mer, terminés le repos et la détente au soleil... nous n'étions restés qu'une semaine au lieu de trois. La perspective qui s'an-nonçait n'avait rien de très exaltant: passer quinze jours de vacances avec Alain, dans notre appartement parisien ! Comment allions-nous occuper nos journées ? Pour me rassurer, je me disais : « Surtout ne rien oublier, ne pas le provoquer et tout se passerait bien ! » À notre arrivée à la maison, un message nous attendait sur le

répondeur. Sa mère n'avait pas du tout apprécié sa façon de partir, mais je le laissais régler ses problèmes familiaux. Au petit matin, je décidai de lui faire une surprise : café et croissants au lit. Je me glissai discrètement hors de la maison et revins un petit moment plus tard. Il n'avait pas bougé. Mon idée n'était pas mauvaise et elle le mit de bonne humeur pour le reste de la journée. Ensuite, j'ai souhaité savoir ce que sa mère lui avait dit, la veille, au téléphone. Je pensais qu'il n'allait pas me répondre : je me trompais. Il me résuma leur conversation et me raconta qu'elle s'était fait du souci, nous sachant sur la route. Elle ne comprenait pas qu'il puisse piquer encore autant de « crises » à son âge ; elle souhaitait qu'il ne reste pas fâché avec son père et que nous revenions la voir l'an prochain. Au fond de moi, je me disais qu'elle connaissait très mal son fils, d'un tempérament particulièrement coléreux. Nous avons réussi à occuper le reste de nos vacances, en arrangeant l'appartement : une petite déco à finir, un bibelot à rajouter, les derniers lustres à choisir. Dans le calme...

L'heure de la reprise du travail arriva. J'étais contente de revoir mes collègues, de faire la connaissance des enfants faisant leurs premiers pas à l'école, de connaître mon nouveau lieu de travail. Je venais d'apprendre que j'avais été nommée dans un établissement scolaire situé juste à côté de chez moi et échapperais ainsi aux trajets dans les transports en commun. Sur ma feuille d'affectation, il était indiqué que j'occuperais un poste complet. Le travail consistait à suivre les mêmes enfants dans des activités différentes et était plutôt intéressant.

Avant de reprendre mon emploi, j'avais souhaité revenir sur un sujet avec Alain, celui du bébé. Je savais bien qu'il n'était pas vraiment d'accord, mais je me disais qu'à force de lui en parler, j'arriverais peut-être à le décider. Un après-midi, juste après le repas, je lui annonçai :

— J'aimerais bien arrêter ma pilule, qu'en penses-tu ?

— Nous avons déjà eu ce genre de discussion. Pour ma part, je crois que tu n'es pas capable de t'occuper d'un bébé. Quand je vois comment tu t'occupes de moi, le pauvre enfant, je le plains ! Tu ne ferais pas une bonne mère.

— Je ne vois pas pourquoi tu dis cela ! Dès que tu veux quelque chose, je suis là, j'essaye de tenir la maison en ordre, je suis toujours avec toi. Quand mes amis veulent nous inviter, tu refuses toujours d'y aller et je reste avec toi. Tu sais, ta mère m'en a beaucoup parlé la dernière fois, en vacances. Elle est pressée d'être grand-mère !

Je regardai alors son visage qui commença à changer de couleur et me dis en moi-même qu'il valait mieux ne pas poursuivre la conversation pour le moment. Il me fixa d'un air mauvais et me répondit :

— Eh bien ! D'accord ! Tu arrêtes ta pilule, mais je te préviens que ça ne changera rien à notre vie. Tu devras t'occuper de moi comme d'habitude, je ne veux pas avoir à te dire quoi que ce soit. Je le fais pour faire plaisir à ma mère.

— Toi aussi, cela te fera plaisir. Cet enfant sera une petite partie de nous deux, un être que nous chérirons. C'est un bonheur, un enfant dans une maison ! Je suis sûre que tu seras fier d'être papa.

— Il nous faudra déménager, car ici nous n'avons pas la place pour un enfant. Tu t'occuperas de tout, moi je ne fais rien. Après tout, c'est ton idée, pas la mienne !

Et voilà! J'avais réussi à le décider, en douceur, juste en lui parlant de sa mère. Il faut dire qu'elle était sa référence et qu'il décidait tout en fonction d'elle. Du moment que sa mère avait parlé, elle avait raison et moi, je n'avais plus mon mot à dire. Sauf pour mon envie d'avoir un bébé. Je pensais sincèrement que l'arrivée de cet enfant était primordiale et que personne ne pourrait m'en empêcher. Je m'imaginai aussi qu'il serait le remède aux colères d'Alain, d'autant que l'ayant déjà observé auprès de petits, je savais quelle douceur il pouvait leur témoigner. Avec le nôtre, il serait encore plus attentif, plus doux et il finirait par se contenir pour ne pas faire de mal au bébé. J'étais persuadée que cette idée était la meilleure et de toutes les façons, je souhaitais être maman. Cependant, s'il existe bien une évidence dans la vie, c'est que le destin peut nous mener sur un chemin complètement différent de celui que l'on avait prévu et que, parfois, le corps lui aussi se défend face à un danger. Mais cela, je ne le découvrirai que plus tard, beaucoup plus tard. Au fond de moi, je commençais déjà à rêver à ce ventre qui s'arrondirait, à la douceur et à l'amour qu'Alain me procurerait, à toutes les petites attentions dont je bénéficierais. De façon générale, les femmes enceintes sont respectées, plus encore s'il s'agit de la sienne ! Ma famille, elle aussi, serait heureuse de me voir devenir maman. Je repensais à tout ce que je n'avais pas pu réaliser avec ma propre mère lorsque j'étais enfant. Je pourrais alors le concrétiser avec mon bébé, lui

communiquer mon amour, lui montrer le droit chemin à suivre dans la vie. Enfin ! La situation changeait un peu dans mon couple. Juste un peu, dirons-nous...

Trois jours après cette conversation, je me rendis pour la première fois dans ma nouvelle école. Le fonctionnement était assez semblable à celui de mon emploi précédent, seuls mes collègues étaient nouveaux. Je ne mis pas longtemps à tisser des liens chaleureux avec chacun d'entre eux. Cet emploi me convenait parfaitement et la perspective de pouvoir profiter d'une activité professionnellement intéressante et épanouissante me redonnait cette joie de vivre qui, au fil des semaines, avait commencé à s'effilocher au contact d'Alain. Une fois mes heures effectuées, je disposais de temps libre, sauf le mercredi et durant les vacances scolaires. Je rentrais tôt à la maison et bénéficiais de quelques instants « à moi » pour me reposer et me détendre, avant qu'Alain ne rentre vers les 19 heures. Même s'il n'était à la maison qu'à cette heure-là, j'avais l'impression d'avoir été quasiment toute la journée avec lui, il passait tout son temps à me téléphoner. Un appel à midi, dès mon retour du travail, en n'oubliant pas de me dresser la liste de ce qu'il voulait que je réalise dans la journée, puis un autre en début d'après-midi pour savoir si j'avais exécuté ses ordres, etc. J'avais intérêt à répondre sur le champ, sinon j'avais droit à une remontrance le soir, dès qu'il rentrait. Tant et si bien que je pris l'habitude de me déplacer partout dans l'appartement avec mon téléphone. Quand je dis partout... je veux dire aussi dans les toilettes !

Son retour, en fin de journée, m'angoissait. Il entrait,

s'affalait sur le fauteuil et je devais à ce moment-là le servir - apporter un verre d'eau ou un apéritif -, car il ne connaissait pas le chemin de la cuisine. Par ailleurs, comme il était très maniaque - moi, pas du tout -, il procédait souvent à une inspection des lieux en règle pour dénicher le moindre petit défaut qui clocherait et m'en faire le reproche. Plus de la moitié des meubles étaient noirs et quotidiennement, j'en enlevais la poussière. À peine arrivé le soir, il prenait un malin plaisir à passer son doigt sur le dessus des meubles en affirmant que je n'avais rien fait. Mais sur des meubles foncés, j'aurais pu passer un chiffon toutes les heures, cela n'aurait rien changé ! Il reprenait le tissu et me lançait que je n'étais qu'une feignante, même si je lui assurais que j'avais tout nettoyé. Il se mettait à nouveau en colère et criait: « Tu veux un enfant et tu n'es pas capable de tenir un appartement propre, c'est moi qui fais tout ici ! »

Je n'osais pas le contredire. Parfois, il m'arrivait de changer les meubles de place. Ces jours-là, il considérait que j'avais bien fait le ménage, alors que ce n'était que pure illusion: je n'avais déplacé que le divan ou le fauteuil. Tout ce petit manège était vraiment ridicule, mais au moins, j'avais la paix ! Sauf que je n'allais pas l'exécuter toutes les semaines !

IX

Un jour, en revenant de vacances, mes beaux-parents nous rapportèrent un petit souvenir du Midi. Un joli citronnier, tout en fleurs, dont le parfum subtil se répandait dans l'appartement. Alain trouva ce cadeau vraiment très touchant et aussitôt, il entreprit de lui apporter les soins les plus attentifs. Alors, dans l'appartement, il ne fallait pas trop s'approcher du citronnier, ne pas le déplacer, mais chercher l'endroit où il serait le mieux exposé au soleil.

Au bout de quelques semaines, de jolis agrumes firent leur apparition sur les branches. Je trouvais original de posséder un tel arbuste chez moi, toutefois, je n'y accordais ni plus ni moins d'attention qu'à mes plantes vertes. « As-tu vu, Isa ? Nous avons de beaux citrons ! Encore un mois et nous pourrions les récolter », se réjouissait Alain, jour après jour. À tout instant, il surveillait les petits fruits de près. Mais, il faut bien rendre grâce à la nature... Les arbustes ont besoin de pleine lumière et surtout d'air frais et nous n'avions même pas un balcon pour permettre à cet arbre fruitier de respirer. Je me rendis compte que, peu à peu, les feuilles perdaient de leur vitalité, et les fruits commençaient à se flétrir. Un soir, alors que je quittais la table pour la débarrasser, le seul citron qui avait réussi à survivre jusqu'à ce jour eut l'idée de se détacher de sa tige. L'heure de la cueillette avait sonné ! Alain n'accueillit pas l'événement avec le sourire. Il commença par ramasser le citron, puis le mit à l'abri dans le frigidaire et passa sa colère sur moi. D'après lui,

j'avais volontairement fait tomber le citron, juste en passant près de l'arbre ! Il m'accusa d'avoir eu cette intention, parce que j'étais jalouse du citronnier! Comme il avait réussi à s'occuper d'un arbre et à le faire grandir dans un appartement, Alain pensait que je ne supportais pas cet « exploit ». Je le trouvai alors particulièrement ridicule de se fâcher pour un citron et le soir même, je pris un malin plaisir à cuisiner un délicieux poisson en disposant dans l'assiette du jardinier le beau citron coupé en deux.

Les mois passèrent et, sérieusement, ce citronnier commença vraiment à m'envahir tous les soirs. Alain surveillait amoureusement sa floraison et répétait sans cesse le même rituel, sans se lasser. Comment pouvait-il attacher autant d'importance à cet arbre alors que, personnellement, je ne recevais même pas le quart d'attentions de sa part. Il ne désirait pas vraiment un enfant, il me faisait subir les pires sévices, il me prenait pour une poire et cette saleté de citronnier occupait la première place dans sa vie. Je décidai alors d'un plan stratégique pour remédier à cette situation. Un jour que je me trouvais seule à la maison, je pris l'initiative de m'occuper, moi aussi, de cet arbuste du Sud. Je supposai que la plante avait très soif et qu'il ne fallait pas la laisser ainsi. Je pris alors la bouteille d'eau de javel placée sous l'évier et lui administrai tout le flacon. Autant vous dire, qu'après cela, il ne mit pas longtemps à fleurir... non à dépérir, pauvre citronnier.

À la vue de l'arbuste malade, Alain tourna et tourna en rond autour de son pot, de longues heures durant, sans comprendre ce qu'il s'était passé. Un jour, je pris tout de

même le courage de lui préciser qu'il ne réussissait pas toujours tout dans la vie, qu'il était parvenu à faire mourir son citronnier alors que mes plantes vertes, elles, se portaient à merveille. Pourquoi accordait-il autant d'intérêt à cet arbre? Parce qu'il pouvait en faire ce qu'il voulait? Jamais le citronnier n'aurait osé lui répondre, lui mentir, le tromper... Ainsi s'acheva donc la triste histoire du citronnier, mais, malheureusement, pas la mienne avec Alain.

X

En septembre, j'arrêtai la pilule comme prévu et pris un rendez-vous chez ma gynécologue, pour discuter de ma future grossesse. Elle m'expliqua les différentes étapes du développement d'un enfant, d'autant que, aussi ridicule que cela puisse paraître, en l'absence de mère, je ne connaissais pas certains détails que je n'avais jamais osé demander à mon père ou à des proches. Elle me fit passer une échographie et m'assura que je ne devrais pas avoir de difficultés pour être enceinte et mener une grossesse à terme.

En rentrant le soir à la maison, je m'empressai d'annoncer la bonne nouvelle à Alain. Je pensais qu'il serait heureux de savoir que j'étais en bonne santé. Au lieu de cela, il ne trouva rien de mieux à me dire qu'il ne viendrait pas aux visites prénatales, qu'il ne fallait pas compter sur lui pour l'accouchement et qu'il ne participerait sans doute pas aux menus plaisirs des soins au bébé, comme changements de couche et autres ! Ce projet de grossesse commençait donc sur les chapeaux de roue ! Je n'étais pas encore enceinte qu'il se défilait déjà. Enfin... nous avons encore le temps de voir venir. Je me disais que, parfois, les hommes changent d'attitude lorsqu'ils voient le ventre tout rond de leur épouse. Mais, au fait ! Je n'étais pas officiellement sa femme. Il était peut-être temps de parler aussi de mariage... Un soir après le dîner, je pris la parole :

— Alain, voilà un moment que nous sommes ensemble.

Ce serait peut-être bien que nous pensions au mariage, non? Je porterais alors ton nom et quand le bébé arriverait, nous formerions vraiment une famille.

— Moi, me marier avec toi ? Il n'en est pas question ! Je suis très bien comme ça. Au moins, je garde mes affaires et toi, les tiennes. Je ne tiens pas à perdre ce que j'ai ou à le mettre en commun.

Je n'en revenais pas et ne pouvais croire ce que j'entendais. Lui qui me disait que j'étais la femme de sa vie, qu'il ferait tout pour moi, comment pouvait-il refuser de m'épouser? J'avais pris l'habitude d'écouter les récits, autour de moi, de mes collègues ou mes amis. Ils me parlaient souvent de leur couple, de ce qu'ils partageaient avec leur conjoint ou leur belle-famille. Bien entendu, ils me demandaient comment cela se passait chez moi et si je comptais me marier bientôt. Je leur répondais que nous avions tout le temps pour cela, mais que mon premier vœu était d'avoir un bébé. Alors mes collègues m'encourageaient dans ce projet porteur de joie au sein d'un couple. Si seulement ils connaissaient ma vie de couple! Les contraintes, l'humiliation au quotidien, les gifles et les coups, l'attitude inacceptable d'Alain... Mais, depuis des années, je voulais tellement ressembler aux personnes de mon âge, avoir ma famille à moi, un mari qui m'aime, un enfant à chérir, que je me taisais.

Peu à peu, je commençai à me faire du souci sur mes capacités à devenir maman. Cela faisait déjà six mois que je ne prenais plus aucun contraceptif et mon petit ange ne venait toujours pas. À plusieurs reprises, j'avais eu trois ou quatre jours de retard de règles. Je courais à la pharmacie

acheter un test et, à chaque fois, je connaissais la même déception. La pharmacienne me disait de ne pas m'inquiéter, qu'il fallait parfois du temps pour concevoir un enfant. Mes collègues et ma famille, eux non plus, ne comprenaient pas ce qu'il se passait pour moi qui avais, à leurs yeux, une vie si sereine et sans stress. Je repris contact avec ma gynécologue après neuf mois d'attente et d'échec. Elle me reçut rapidement, en m'expliquant que je devais faire un blocage psychologique. Elle m'avait déjà soignée plus d'une fois pour des problèmes gynécologiques dus à de mauvais traitements dans mes relations sexuelles. Un jour, elle m'avait même conseillé de prévenir mon conjoint d'être un peu plus respectueux au niveau de nos rapports intimes, sinon, elle se serait vue dans l'obligation de me faire hospitaliser pour que je puisse rétablir ma santé. Autant vous dire que le conjoint en question avait très mal pris cet avertissement. Il avait mis un frein à ses ardeurs pendant plusieurs semaines, mais pas plus. Je pus me remettre d'aplomb et conservai, par la suite, cet argument-là pour moi.

La médecin gynécologue m'expliqua: «Voilà ce que je vous propose... Tout d'abord, vous allez repérer votre ovulation, donc vos jours de fécondité, par la méthode de la prise de température. Ensuite, nous pourrons stimuler l'ovulation à l'aide d'injections. Je joindrai aussi un traitement oral. Mais il faut que vous sachiez que vous risquez d'avoir une grossesse multiple. Je souhaiterais aussi faire pratiquer à votre mari un examen que l'on nomme « un spermogramme ». Dans un cas comme le vôtre, on recherche toujours d'où peut venir le problème, chez les

deux partenaires. » Je lui répondis que je ferai tout ce qui serait nécessaire pour avoir mon bébé, mais que je ne pouvais pas garantir la réaction de mon conjoint. De retour chez moi, je décidai de ne rien dévoiler à Alain pour le moment, espérant trouver l'instant propice pour le lui annoncer. Quelques jours plus tard, je lui expliquai tout de même le principe de la courbe de température à effectuer tous les matins, en lui précisant que, parfois, les jeunes filles ont du mal à connaître les jours exacts du milieu du cycle menstruel. Dans sa plus grande amabilité, il me fit comprendre que ce diagnostic confirmait bien ses dires, à savoir que je n'étais même pas capable de concevoir un enfant. À ces mots, la colère m'emporta. Il ne fut plus question d'attendre le moment adéquat pour retransmettre les conseils du médecin et d'un coup, je lui balançai à la figure l'histoire du spermogramme, ainsi que l'ordonnance! Je lui rappelai que la gynécologue avait souligné que le problème pouvait très bien venir de lui. Il attrapa alors la prescription, la déchira en mille morceaux : je me retrouvais une fois de plus humiliée. Étais-je stérile ou pas? Je ne pouvais pas répondre à cette question. Comment faire pour récupérer une autre ordonnance? Comment la doctoresse allait-elle interpréter la situation ? Elle risquait bien de découvrir ma façon de vivre, notre façon de vivre.

Le soir même, ma belle-mère vint aux nouvelles et je pris la décision de lui parler. Elle connaissait bien le caractère de son fils et elle me conseilla de me procurer une autre ordonnance - ce que je fis sans aucun problème -, de laisser passer les grandes vacances qui arrivaient et de refaire le point à la rentrée. Elle eut une conversation assez

houleuse avec son fils et la discussion prit fin sur un : « On verra plus tard ! » Je dus faire profil bas et suivre ma courbe de température... ainsi, peut-être arriverions-nous à avoir ce bébé, sans avoir recours à ce fichu examen. Il fallait garder espoir. De toute façon, je savais que je n'avais pas le choix.

XI

Cette année-là, nous avons décidé de ne pas retourner dans le Midi pour les grandes vacances. Alain s'était réconcilié avec ses parents, mais les rapports avec son père restaient tout de même assez tendus. Je suggérai donc d'aller en Bretagne, car j'adorais cette région qui était pour moi pleine de significations. Mes grands-parents y étaient nés et lorsque j'étais petite, j'y avais passé de nombreux moments magiques avec mes parents. D'ailleurs, après le décès de Maman, une cousine m'avait invitée régulièrement chez elle pour me changer un peu les idées et me faire retrouver la poésie et les souvenirs nostalgiques de mon enfance. Ainsi, j'avais pu garder le contact avec la famille du côté de Maman.

Nous avons proposé à Papa de nous accompagner. Je savais que ce petit séjour, dans cette région qu'il aimait tant, lui permettrait de revivre ses années passées et de revoir sa famille. Il accepta avec joie et ma cousine nous prêta sa maison. Sa demeure était une de ces belles longères en pierre apparente, un peu austère par la couleur du granit, comme il en existe de nombreuses en Bretagne. Sur le devant de la maison se trouvait un magnifique puits en pierre dont la beauté m'avait toujours stupéfaite. Sur sa margelle était inscrit : « La vérité en sort ! » Quand j'étais enfant, je trouvais déjà que cette bâtisse était immense. En arrivant pour les vacances, je pus constater que mon regard d'adulte n'avait en rien changé ma façon d'apprécier cet endroit. La maison renfermait pour moi beaucoup de

souvenirs et elle symbolisait la douce chaleur du foyer familial. Pour une fois, pendant ce séjour, je pus obtenir tout ce que je désirais... comme si l'endroit, cher à ma famille maternelle, était porteur d'une petite accalmie, d'un petit coin de bonheur et de ciel bleu ! Un matin, alors que nous étions en train de prendre notre petit-déjeuner, Alain demanda à mon père la permission de m'épouser. Papa lui répondit que, pour lui, nous étions déjà presque mariés. En revanche, de mon côté, j'ai eu un moment d'hésitation et d'interrogation. Que se passait-il chez Alain pour faire cette proposition à mon père, alors qu'il m'avait toujours refusé cette union? Ce qui était curieux, c'est qu'Alain ne m'en avait pas parlé avant. Je finis par comprendre pourquoi il avait enfin formulé sa demande : il m'avoua qu'il ne voulait pas me perdre, qu'il avait peur que je le trompe et, par ailleurs, il reconnut qu'il était trop dur avec moi. Il ajouta qu'à la rentrée, nous ferions ensemble l'examen que je lui demandais. Nos vacances se passèrent ensuite sans aucun problème. Il faut dire que Monsieur était très intelligent - ou plutôt habile: mon père était avec nous, il n'allait donc pas risquer de se montrer sous son vrai jour. Tous les proches présents le trouvèrent sympathique, me félicitèrent pour mon futur mariage et, surtout, me prièrent de ne pas manquer de les avertir de la date de la future cérémonie.

Pendant les semaines de vacances qui ont suivi, nous fîmes de grandes balades au bord de la mer. Papa nous conduisait dans des endroits qu'il connaissait bien, il nous contait les récits de mes ancêtres disparus, il nous montrait les anciennes demeures familiales et les lieux où naquirent

mes grands-parents. Il avait compris combien il était important pour moi de me repérer dans le temps, de retrouver mes racines et l'histoire de ma famille. Ces nouvelles marques m'aidaient à me construire, moi, Isabelle. Le soir, quand nous rentrions à la maison, nous avions plaisir à discuter avec Papa de nos préparatifs de mariage. Il me donna son feu vert pour le choix de ma robe, accompagné d'un budget assez conséquent. Je le remerciai plus d'une fois, ce à quoi il me répondit : « On ne se marie qu'une fois dans la vie, il faut que ce soit une fête ! » Si seulement tu avais pu avoir raison ce jour-là, petit Papa... Me marier qu'une seule fois avec la bonne personne, oui, mais pas avec celui qui allait me faire ouvrir les pires pages du livre de ma vie! Même Alain faisait des projets et notre premier préparatif fut de dresser la liste des invités. Le reste des vacances se passa calmement, de façon plutôt joyeuse et détendue... Après tout, Alain avait peut-être changé ? Avait-il compris qu'il m'avait fait trop de mal, que j'étais une femme tout simplement qui l'aimait, lui laissant le bénéfice du doute et le droit à l'erreur. Il me couvrait de cadeaux : vêtements, bijoux, bibelots en tout genre. Au moins, quand nous serions de retour dans notre appartement, tous ces présents me rappelleraient ma Bretagne tant aimée, mon petit morceau de paradis maternel. Je ne me lassais pas de cet endroit que j'avais toujours préféré à d'autres régions, durant toute ma jeune vie. Quand je regardais ces chaînes de rochers, je me retrouvais si petite face à ces géants et des sentiments profonds envahissaient mon âme. Cet endroit revêtait une signification spirituelle et m'inspirait le respect devant tant

de beauté ! Toute petite déjà, je me disais qu'à chaque endroit où je me trouvais, Maman marchait juste à côté de moi. Là, seule face à la côte escarpée soulignée d'un trait de sable fin, face aux couleurs orangées du coucher de soleil, je regardais les mouettes et je prenais plaisir à penser que Maman aurait pu se transformer en l'une d'elles.

À la reprise de mon travail, je me fis une joie immense d'annoncer à mes collègues mes noces prochaines. Pour l'achat de la robe, on me conseilla des adresses spécialisées, à qui je ne tardai pas d'écrire afin de recevoir les catalogues. Ma belle-famille prit part à notre joie. Ma belle-mère me proposa son aide pour l'organisation de la cérémonie. Je lui répondis gentiment que sa proposition me touchait vraiment, mais que je souhaitais me charger de tous les préparatifs. Entre-temps, j'avais organisé notre déménagement, car, comme Alain me l'avait demandé, j'avais pris toutes les dispositions nécessaires pour trouver un logement plus grand, de façon à accueillir un enfant. Il faut dire que, sur cette question-là, malgré la méthode des courbes de température, aucun changement ne se manifestait. Des amis m'avaient expliqué que le fait de s'aérer l'esprit, dans un autre endroit, dans un autre contexte, pouvait parfois débloquer la situation. Et lorsqu'en rentrant de vacances, j'eus pratiquement plus d'une semaine de retard de règles, je me mis à espérer de nouveau : mais ce fut, encore, une déception.

Le jour de notre déménagement approcha et je réussis à trouver quelques amis pour nous aider toute la journée. Le soir, je les invitai à rester autour d'un bon repas et la soirée se passa très agréablement. Alain ne trouva rien à

reprocher à mes connaissances, juste émit-il une ou deux réflexions au sujet de leur jeune âge. Par chance, le logement était impeccable... seul un petit coup de peinture sur les portes était nécessaire pour améliorer notre futur petit nid, mais cela, je savais le faire moi-même. En attendant l'arrivée du bébé, la deuxième chambre nous servirait de bureau. Après mes heures de service, je reprenais la lecture de mes catalogues, en me demandant: que choisir? Un mariage en calèche? J'en avais toujours rêvé ! Non, trop classique et pas si original ! Il fallait aussi tenir compte du budget de la famille. Nous nous décidâmes finalement pour un mariage tout simple. Ce qui importait le plus était que les invités prennent part à notre bonheur.

Le premier choix à réaliser fut celui de la robe... de princesse, pour lequel je me rendis à Paris. Comme à l'accoutumée, Alain se mit en colère, car il tenait à être présent pour ce premier achat et moi, je ne le souhaitais pas. En essayant de jouer sur l'importance de l'événement, je lui dis que je voulais lui réserver la surprise et lui précisais que nous aurions bien d'autres choix à effectuer ensemble. En arrivant devant le magasin, subitement, une angoisse m'envahit. Étais-je sûre de moi? Voulais-je vraiment aller jusqu'au bout de mes projets ? Heureusement, je n'étais pas seule pour ces choix et décisions, ma cousine m'accompagnait. Après être entrée dans la boutique, je me sentis comme une petite fille à qui l'on ouvre les portes d'un palais aux merveilles. Les vendeuses étaient très à l'écoute et faisaient virevolter devant mes yeux des dizaines de modèles, plus magnifiques les uns que les autres. L'une d'entre elles me conseilla

d'essayer toutes les robes et mon choix se porta alors sur un modèle pourvu d'un décolleté en dentelle. Une cascade de dentelle, retenue par un énorme nœud à la taille, descendait dans le dos et le mettait en valeur. Je mis la robe de côté afin de pouvoir en essayer d'autres. Mais au fur et à mesure de mes essayages, quand je me regardais dans la glace, l'image de mon reflet ne laissait apparaître que la robe que j'avais repérée en premier. Il ne restait plus que le voile, mais je lui préférais un diadème comme celui que je confectionnais avec les colliers de Maman, lorsque j'étais petite. La vendeuse m'en apporta un qui retombait légèrement sur le front et se terminait par une perle en forme de goutte d'eau. De plus, une cascade de petites fleurs mêlées de tulles couvrait délicatement mes épaules. Je choisis immédiatement ce modèle que je complétais d'une paire de gants en dentelle. Sur le chemin du retour, je ne songeais qu'à ma robe. Je repensais à toutes ces années pendant lesquelles j'avais joué durant des heures dans la chambre de Maman. Aujourd'hui, je me transformais en princesse d'un jour. J'étais heureuse. Quand Alain me vit si euphorique, il ne tarda pas à faire retomber ma joie. « Maintenant que tu as eu ton temps libre, il serait peut-être temps de préparer le repas. Tu n'imaginais tout de même pas que j'allais le faire à ta place ! » me jeta-t-il à la figure, à mon retour.

Voulant retrouver une ambiance chaleureuse, je proposai de lui préparer des gambas flambées à la crème. Il trouva l'idée plutôt agréable et je me mis à cuisiner un petit repas d'amoureux. Pendant que le plat mijotait, je mis le couvert en prenant soin de ne rien négliger. Même les chandelles

trouvèrent leur place sur la table. Et surtout, je ne devais pas oublier sa bouteille de rosé ! Au moment de passer à table, je posai fièrement, sur le dessous-de-plat, la poêle encore toute bouillonnante de ma préparation qui était, pour moi, une première. Alain attaqua ses premières gambas et d'un seul coup, il se leva et se mit à hurler dans la cuisine, comme un fou. « Mais, ce n'est pas possible d'être aussi débile ! Avec quoi, tu as fait flamber les gambas ? C'est immangeable ! Tu n'es qu'une incapable ! » cria-t-il, en revenant vers moi. Je regardai dans le placard: j'avais pris la bouteille de Grand Marnier à la place de celle de whisky. Alors, il attrapa la poêle et l'assiette, puis me lança le tout à la figure. Ayant déjà subi ce genre de traitement, je ne mis pas longtemps à baisser la tête, puis courus me réfugier dans ma tour d'ivoire. Mais pas dans ma chambre cette fois-ci, car nous n'avions toujours pas fini de refaire les peintures. Non, je trouvai refuge dans les toilettes. En bloquant la porte avec mes pieds, je ne risquais rien, du moins pendant le plus gros de la colère. D'ailleurs, plus d'une fois, ce petit endroit sera mon abri, ainsi que mon coin lecture. Jusque-là, je n'avais jamais imaginé que les toilettes auraient pu être le lieu idéal pour lire. Il vaut mieux passer le temps intelligemment et agréablement quand les troupes doivent se replier pendant la bataille.

Habituellement, quand Alain avait fini par se calmer, il allait se coucher et s'endormait tout de suite. Je pouvais alors sortir en toute sécurité. Après cet épisode gambas, pensant qu'Alain dormait paisiblement dans notre chambre, je mis un pied dans le couloir. Personne... je

pouvais donc m'aventurer dans l'appartement. Mais une fois arrivée dans le salon, il se jeta sur moi sans que je puisse faire quoi que ce soit. Il avait changé de tactique... Il utilisait désormais la méthode de la planque pour mieux m'attendre. Il commença par m'attraper par le cou comme s'il voulait m'étrangler. Ma tête heurta le mur. Après m'avoir coincée, il continua à s'en prendre à moi en déchirant le tee-shirt que je portais et il me gifla. Ayant réussi à me mettre à terre, il entreprit de me taper de toutes ses forces. Je ne savais plus d'où venaient les coups, mais je protégeais mon visage. Je faisais surtout attention à ne pas enlever mes mains, sinon mes collègues auraient remarqué le lendemain que je portais des traces. Il me força à me relever et me traîna par les cheveux jusqu'à la cuisine.

« Maintenant, je te conseille de tout nettoyer ! Qu'il ne reste plus aucune tache de graisse. Tu n'es qu'une garce ! Sache que je me charge de te mater ! Ici, je suis le seul à commander ! » vociféra-t-il. Enlever de la graisse sur du papier peint... Je ne savais pas comment procéder... Frotter légèrement pour ne pas abîmer le papier ? Avec quel produit ? Du liquide vaisselle ? Je me mis à lessiver, puis à sécher avec un chiffon doux, en priant de toute mon âme pour qu'aucune marque visible ne reste. Ce fut, bien sûr, peine perdue ! Les jours suivants, à chaque fois que je rentrais dans la cuisine, je ne voyais que ces taches de graisse. Alain aussi ! Au moins, cela lui permettait, à tout instant, de m'en faire la remarque et de m'humilier un peu plus à chaque fois en me traitant d'incapable.

XII

Par moments, je l'entendais cette petite voix qui, au fond de moi, me disait haut et fort que j'étais folle de rester avec un monstre pareil. Je l'entendais, mais je ne l'écoutais pas. Pourquoi? Parce qu'en tant que victime de cet homme et en raison de mon passé, il n'était pas facile de réagir et de fuir. Du moins, c'est ce que je pensais à cette époque-là.

Quand j'étais arrivée à Paris, je ne connaissais pratiquement personne. Je conservais tout de même des liens avec quelques membres de ma famille, comme mon grand-père paternel, des cousins, des oncles et des tantes. J'avais eu la chance de trouver un emploi très rapidement et je savais qu'en retournant chez mon père, je perdrais cette place en or. De plus, je dois reconnaître que j'éprouvais des sentiments envers Alain, du moins, je le croyais fortement. Quand tout se passait bien, il était un homme adorable et il me faisait rire. Plus d'une fois, j'avais évoqué la conduite d'Alain à mon médecin traitant, en lui expliquant ce que je souhaitais qu'il sache. Il me répondait alors qu'il existait des traitements pour des personnes manifestant ce genre de comportement.

Le problème résidait dans le fait qu'Alain se trouvait tout à fait normal, sans aucun problème particulier. Moi, je le considérais comme une victime de ses crises et me disais que je serais mal jugée si je laissais ainsi une personne malade des nerfs, seule face à ses problèmes. Je le savais jaloux, mais je pensais que si nous allions jusqu'à nous marier, je lui prouverais ainsi que je n'avais pas l'intention

de le tromper et que j'étais sincère dans mes sentiments. Donc, j'encaissais sans rien dire. Quand il se mettait en colère, il se rendait malade, au sens physique du terme. Il était pris de vomissements interminables et je l'attendais avec un cachet pour lui faire passer ses nausées. En général, le cachet, il me le balançait en pleine figure. Si je lui tendais une bouteille d'un sirop antivomitif, je pouvais ensuite essuyer les murs tachés du couloir... Puis, il se calmait tout seul et prenait enfin ses médicaments pour aller mieux. Moi, je me réfugiais dans une pièce de l'appartement et je me bouchais les oreilles. Je n'en pouvais plus !

J'espérais toujours que la roue tournerait un jour, enfin et qu'il finirait par guérir. Je me disais qu'il ne pourrait pas vivre ainsi « tout son âge », comme l'on dit. Pourquoi ne voulait-il pas admettre les faits et utiliser les aides qui existent? D'après lui, c'était moi qui n'étais pas normale, qui faisais tout pour le rendre malade et désirais sa perte. Il finit même par accuser ma famille de comploter contre lui. Mais pour quelles raisons, pour lui prendre quoi, quels objets précieux? Il n'en avait pas. En revanche, les invités autorisés à franchir la porte de notre domicile étaient toujours étonnés par les photos me représentant, affichées sur tous les murs dans chaque pièce de l'appartement. Sur ces photos, j'étais seule, personne d'autre ne posait à mes côtés. Même mon médecin trouvait cela assez étrange. Il finit par me dire qu'Alain avait fait de moi sa « chose », ce qui expliquait ses accès de colère permanents. Mon médecin revint souvent vers moi, car je me mis à avoir des crises de spasmophilie. Je ne savais pas ce que j'avais, mais

je pensais toujours que j'allais en mourir. Je ne pouvais plus respirer et mes bras, ainsi que mes jambes, étaient extrêmement douloureux. C'est au cours d'une de ces consultations que le docteur découvrit les premières marques sur mon corps :

— Isa, que s'est-il passé? D'où viennent ces marques sur vos poignets et dans le cou?

— Ce n'est rien, docteur. Je me suis couchée sur le côté et ma montre a dû appuyer sur mon poignet.

— Et les marques dans le cou? Il n'y a pas de montre à cet endroit-là et vous ne portez pas de chaîne. De plus, cela ressemble à des traces de doigts. Dites-moi ce qu'il s'est passé cette nuit... Faites-moi confiance !

— Je ne peux pas. Je suis prise au piège, je suis seule, ma famille me croit heureuse. Quelle humiliation ! Je dois réussir ma vie de femme, apprendre à mieux le connaître ! Savoir ce qui lui fait plaisir ou ce qui le blesse. Docteur, je pense que la vie fait en sorte que je ne peux pas avoir d'enfant. Pensez-vous que je sois stérile ? La vie me punit-elle pour une chose que j'ignore? Même être mère, cela ne m'est pas possible. Je ne suis bonne à rien. Mon mari me le dit tout le temps !

— Isa, vous n'êtes pas stérile. Votre corps répond de la manière dont il est traité. Tant que vous souffrirez, vous n'y arriverez pas. Laissez les choses se faire d'elles-mêmes. Cette difficulté à être enceinte ne vient peut-être pas de vous, votre mari peut avoir lui aussi des problèmes de stérilité. Avez-vous fait pratiquer un spermogramme ? Confiez-vous à moi. Je peux vous aider, ne prenez pas de risque.

— Voilà, docteur... Tout a commencé quand...

À ce moment-là, la porte s'ouvrit et Alain entra. Au début de mon malaise, je l'avais appelé sur son lieu de travail, car je ne savais plus ce que je devais faire. Je serrai alors la main du médecin dans la mienne, le suppliant du regard de ne pas intervenir. Il comprit le message et ne dit pas un mot. Il me demanda simplement de le rappeler si les symptômes devenaient plus forts. En passant devant Alain, il lui recommanda de me laisser dormir parce qu'il venait de me donner un calmant assez puissant et que je devais récupérer. Alain ne chercha pas à aller contre les indications du médecin. Je pense même que de me voir ainsi a dû, pour quelques heures, lui donner à réfléchir. Le lendemain, le docteur me rappela pour savoir si tout allait bien, je lui répondis que oui. Il me demanda une fois de plus de lui parler, mais là, mon courage s'envola. Par la suite, je ne retrouverai jamais l'occasion de lui expliquer ce que je vivais et quand je repris un peu confiance en moi, tous mes espoirs de me confier à lui partirent en fumée.

Je poursuivais mon parcours sans me plaindre, sans rien dire. Personne ne devait savoir. De plus, la date du mariage approchait. Dans un mois, je serais officiellement sa femme et je me disais que tous ces malheurs s'arrangeraient, qu'Alain reprendrait confiance en nous. Le mois suivant fut consacré aux derniers préparatifs: essayer la robe une dernière fois, acheter enfin les chaussures qui conviendraient parfaitement, régler les derniers détails pour le repas, décider du plan de table en évitant de placer Untel en face d'Unetelle... Sans oublier d'aller chercher le costume d'Alain, enfin... Le dernier coup de tonnerre avant

la tempête !

Un soir, je revins fièrement avec ma robe dans les bras, en essayant surtout de ne pas la faire voir. Si Alain l'apercevait, ne serait-ce qu'un petit bout de dentelle, cela nous porterait malheur. Pour une fois, il accepta de jouer le jeu et la surprise fut préservée. Tout était prêt et sur mon lieu de travail, je ne parlais plus que de ce futur événement. De plus, j'avais fait concorder les jours accordés par mon employeur avec mes congés, ce qui nous donnait la possibilité de passer une belle lune de miel, prévue chez mes beaux-parents. Nous avons décidé de faire des économies pour nous offrir, plus tard, un superbe voyage, comme tous les jeunes mariés. À ce moment-là, si proche de mon union avec Alain, je me posais à nouveau la question... d'aller jusqu'au bout de cette « aventure ». Aurais-je le réflexe de ne pas m'infliger un pareil avenir? Continuerais-je sur ce chemin, vers cette « folie », nourrissant l'espoir qu'elle serait la solution à ses crises de jalousie?

XIII

Par bonheur, je passai ma dernière nuit de jeune fille chez moi, dans ma chambre, puisque j'avais décidé de me marier dans ma commune d'origine. J'y retrouvais la sécurité de ma maison paternelle et tout le monde était aux petits soins avec moi, même si certains proches me trouvaient nerveuse par instants, trop silencieuse à d'autres.

Au moment de me coucher, des larmes se mirent à couler sans que je puisse les contrôler. J'étais de moins en moins sûre de vouloir faire une « chose » pareille, de concrétiser ce mariage avec Alain. Mais le lendemain, une centaine de personnes viendrait assister à notre union, partager notre bonheur et faire la fête. Alors, je tentai de chasser mes idées noires et pris un bon bain, sachant que depuis toujours, j'aimais la chaleur tiède et enveloppante de l'eau qui me détendait. Ensuite, j'allumai une cigarette, puis une deuxième, puis encore une autre. Moi qui fume peu d'habitude, je fis pratiquement un sort à ce paquet de blondes et à la fin, finis par m'endormir, épuisée d'avoir tant pleuré. Évidemment, le lendemain, mes yeux étaient gonflés. Je m'aspergeai d'un peu d'eau fraîche et le tour était joué. J'avais décidé que je me maquillerais et me coifferais seule. Tout s'enchaîna ensuite très vite: je revêtis la robe, mis les chaussures et, dans la chambre de Papa, je pris un bracelet tout en perles fines qui avait appartenu à Maman. Elle n'était pas là pour ce grand jour, mais au fond de mon cœur, elle ne me quittait pas. Combien de fois avais-je prié pour recevoir un signe d'elle, une réponse à

mes nombreuses questions? En effet, je crois qu'une vie existe après la mort... cela s'appelle la vie après la vie. Mais à aucun moment je ne reçus de réponse d'elle. Je n'étais pas réceptive ou bien devais-je subir certaines épreuves pour en ressortir encore plus forte, armée d'un courage et d'une force morale hors du commun ?

Une fois parée de ma robe, je me précipitai devant l'armoire à glace de la chambre de Papa, l'armoire de ma petite enfance. Pour une dernière fois, elle me replongeait dans un monde où tout n'avait été que rêves et illusions. Devant ce miroir qui avait reçu tant de confidences et de joie quand je jouais avec Maman, j'étais la princesse de ma dernière liberté. Ma robe n'avait jamais été aussi belle et le reflet dans le miroir me renvoyait une image parfaite, celle d'une mariée sur le point de passer une journée inoubliable, suivie d'une vie de bonheur, avec toutes les joies qu'apportent l'amour, les enfants, avec tout le respect et la fidélité que je pouvais en espérer. Mais si ce reflet pouvait mentir et continuer son jeu, moi, non... J'étais belle et bien plongée dans la réalité, dans l'aujourd'hui.

Alain n'avait pas voulu se marier à l'église. Il est vrai que nous vivions ensemble depuis quatre ans déjà et je pensais que j'aurais manqué de respect à la religion en venant en blanc au pied de l'autel, signe de pureté. Lui n'avait pas de raison particulière : pas d'église, point barre. Le moment de partir en voiture arriva. Je me concentrai sur mes pas, je vérifiai que je n'avais pas oublié les alliances, non, elles se trouvaient bien dans mon sac. Je m'offris encore une dernière cigarette, en faisant attention de ne pas brûler ma robe. En un instant, je me retrouvai dans la voiture décorée

de la future mariée et alors, la panique commença à m'envahir: je ne pouvais pas me marier avec un tyran pareil ! Tous les invités nous suivaient, les klaxons retentissaient de plus belle, c'était assourdissant! Mon cousin conduisait la voiture et s'efforçait de me faire rire. Il me dit que j'étais trop nerveuse, qu'il était persuadé que tout irait bien et que je n'avais rien oublié, qu'il fallait que je ne pense qu'à m'amuser et, au passage, j'eus droit à la bonne blague sur ma nuit de noces. Oui ! La nuit de noces! Comment allait-elle se passer? Moi, je ne voyais que mon mascara qui coulait.

En arrivant devant la mairie, j'avais repris mes esprits et apporté une dernière retouche à mon maquillage lorsque j'aperçus au loin Alain, qui m'attendait entouré de sa famille. Il avait belle allure dans son costume tout neuf. Comparé à moi, je le trouvais très détendu! Deux invités m'aidèrent à descendre de voiture et tous les yeux furent braqués sur moi. Alain s'approcha et plus il s'avavançait, plus je prenais plaisir à embrasser mes invités, à dire bonjour à droite, à gauche. Mais le chemin qui nous séparait n'était pas si long et il arriva enfin à ma hauteur. Il me dit gentiment : « Je n'en reviens pas de te voir ainsi ! Comme tu es belle ! Je suis fier de toi, je suis fier que tu deviennes ma femme. » J'avais dû mal entendre. Il venait d'affirmer qu'il était fier de moi! Je pensais alors que notre vie de couple n'était peut-être pas perdue... Mon père vint me chercher pour me conduire auprès de monsieur le maire. Tout en montant les marches, les unes après les autres, je regardais derrière moi : tout le monde me souriait, me prenait en photo, ils avaient l'air si heureux. Alain se

trouvait déjà dans la pièce et m'attendait. Au moment d'entrer dans la salle des mariages, mon cœur se mit à battre la chamade. Personne ne se rendait compte que je ne voulais plus me marier! Comment l'auraient-ils su? Je n'avais jamais rien confié à personne et chacun pouvait lire sur mon visage le même sourire que les autres jours. J'entends encore le maire de ma commune prononcer la phrase suivante : « Si quelqu'un dans l'assemblée connaît une raison pour annuler ce mariage, qu'il parle maintenant. » Pourquoi n'ai-je pas hurlé : « Moi, monsieur le maire, j'ai une raison : la souffrance ! Cet homme me frappe ! Je ne peux plus vivre comme cela, je ne veux pas de ce mariage ! » Je n'ai rien dit. Je ne pouvais pas tout annuler. Alors, j'ai essayé de m'autorassurer : « Isa, tu t'es mise toute seule dans cette galère, tu dois apprendre à vivre avec, tu vas voir : ça va aller ! » Dans certaines vidéos, on m'aperçoit faire le clown en disant non de la tête. Le oui que je m'entendis prononcer plus tard fut un oui timide que je dus répéter une seconde fois afin que tout le monde l'entende et applaudisse. La cérémonie ne dura pas très longtemps. Je décidai de faire un don pour la recherche contre le cancer, en hommage à Maman qui ne pouvait être présente à mes côtés. Et si elle avait vécu, me serais-je mariée et lui aurais-je avoué que mon futur mari me martyrisait? La suite de la réception se poursuivit dans un charmant restaurant qui se trouvait à un quart d'heure de la mairie et dont je connaissais les propriétaires, des amis de la famille, depuis longtemps. Commença alors le vin d'honneur, suivi des traditionnelles photos. Le photographe nous emmena, Alain et moi, dans un charmant sous-bois. Il y régnait une

douceur agréable, les rayons du soleil se faufilaient entre les feuilles des arbres, laissant tout le loisir de jouer avec elles et de composer des photos magnifiques. Mais une fois de plus, tout cela n'était qu'illusion. Un sourire forcé, un baiser donné du bout des lèvres, mais qui font si bien sur les clichés.

De retour au vin d'honneur, ce fut la famille qui me réclama alors des photos. Personne ne voulait rater ces courts instants fixés sur le papier glacé! Photo en couple, photo seule, photo de groupe, tout fonctionnait à merveille ! Je naviguais d'une personne à l'autre, songeant qu'Alain allait finir par me faire une réflexion, pensant que je le fuyais. Mais non, il avait l'air heureux. Cependant, une personne attirait toute mon attention. Il ne s'agissait pas de mon mari, mais de mon père. Je le voyais assis dans son coin, entouré de quelques membres de la famille et je pouvais deviner facilement ses pensées : aujourd'hui, il mariait sa fille, mais sa femme, tant aimée, n'était pas là. Son amie, non plus, n'était pas venue. Étant donné la délicatesse de certains proches, elle avait préféré rester chez elle, loin des réflexions qui auraient pu fuser. En ce jour particulier, Mamounette était également dans mon cœur. Je pense maintenant que si j'avais eu l'occasion de la rencontrer plus souvent, elle aurait deviné que je n'étais pas heureuse. Mamounette devine tout et quand elle parle, elle a bien souvent raison. Il n'est pas toujours facile d'admettre qu'elle a raison, toutefois je dois reconnaître qu'elle possède un sixième sens. Mon père trouva alors la force de m'avouer sa peine, mais je l'avais déjà comprise, rien qu'à le regarder. Il finit par se reprendre, profitant de

la fête à sa manière.

Dans la propriété qui nous accueillait se trouvait une agréable piscine et comme nous avions la chance d'avoir une belle journée de juin, mes invités ne tardèrent pas à se retrouver dans l'eau. Je faillis m'y plonger aussi, mais je n'avais pas vraiment la tenue idéale. Je laissais donc barboter mes amis qui étaient vraiment à leur aise. Le repas arriva et je commençai déjà à redouter le moment où j'aurais à me retrouver seule avec Alain. Pour l'instant, tout le monde riait, chantait, dansait; j'essayais de faire de même... Entre deux pas de danse, les joyeuses tablées continuaient leur repas. Alors, je pris la parole pour remercier toute l'assistance d'être venue partager ce grand jour avec nous, tandis que mon cœur voulait crier à l'aide. Personne ne pouvait imaginer que cette journée était un calvaire et que je prenais conscience que je venais d'accomplir la plus grosse bêtise de ma vie. Je regardais mon alliance, j'étais bel et bien mariée. À ce moment-là, je ressentis une oppression... comme si on m'avait enfermée dans un caisson tout brodé d'or. Mais une fois la porte fermée, les plaques d'or se détachaient pour laisser apparaître une pièce noire et humide. Par une lucarne, j'apercevais au loin une clé, mais je ne pouvais l'atteindre. Elle s'éloignait à chaque pas que je faisais vers elle. J'avais l'impression d'étouffer.

Après la pièce montée, la fête continua une partie de la nuit dans la même ambiance puis vint le moment des premiers départs, d'abord ceux des plus jeunes qui allaient retrouver leur petit lit douillet, ensuite ceux des plus âgés qui avaient plaisir à regagner le calme de leur foyer. Pour

nous aussi, l'instant de nous éclipser approcha. Je savais d'avance qu'il n'était pas utile d'imaginer que certains invités viendraient nous chercher pour l'incontournable réveil des mariés. Alain avait été catégorique : on ne lui ferait pas ce genre de blague, une blague débile ! Pourtant, j'aurais aimé vivre ce rituel pour pouvoir en rire plus tard et le partager avec des amis. Non, avait décidé Alain, cet instant romantique serait remplacé par « une douche et au lit ». J'avais tout de même acheté un charmant petit pyjama « nuptial », que je n'eus malheureusement pas le loisir de porter. À peine couchés et alors que nous aurions dû partager un improbable, tendre et intime, moment, le jeune marié me demanda :

— Où as-tu mis ton alliance ?

— Je viens de la poser sur la table de nuit, car mes doigts ont gonflé avec la chaleur, ça me fait mal !

— Remets-la tout de suite ou je te jure que tu vas le regretter. Désormais, tu es à moi et je tiens à ce que tout le monde le sache. Tu devras faire ce que je te dis, quand je te le dis. Ce que tu as vu avant n'était que de la rigolade !

Je remis mon alliance et Monsieur me tourna le dos pour s'endormir comme une masse. Pendant la nuit, je ne fis qu'enlever et remettre mon alliance pour soulager mon doigt, mais en cachette sous l'oreiller. Il n'y eut pas de nuit de noces. Dans un sens, je ne le regrettais pas. Alain n'était même pas saoul, non même pas : il était juste désagréable, hautain et indifférent. Au petit matin, je pris une bonne douche avant de revêtir un joli petit tailleur couleur saumon que je m'étais offert pour l'occasion. J'avoue que je me sentais bien en me réveillant et mon cher et tendre

était d'assez bonne humeur. Après avoir embrassé la patronne du restaurant, celle-ci m'invita à prendre un agréable petit-déjeuner sur la terrasse, en attendant mon oncle et ma tante. Ensuite, Alain et moi sommes allés marcher un peu autour de la propriété, ce qui me permit d'évoquer avec lui son comportement de la veille.

— Tu sais, tu m'as fait beaucoup de peine quand tu m'as interdit de retirer mon alliance. Je l'aurais remise aujourd'hui ! J'avais les doigts gonflés par la chaleur, cela n'a rien à voir avec mes sentiments.

— Oui, je suis désolé, mais je suis très jaloux et je me dis que si tu portes ton alliance, les autres sauront que tu es déjà prise.

Je préférerais ne rien répondre.

Vers les 13 heures, nos invités arrivèrent pour continuer la fête, mais ils n'avaient pas autant d'énergie que la veille. Tous me trouvèrent reposée, avec une bonne mine. Il est sûr que je ne risquais pas d'être fatiguée par les folies de ma nuit de noces... Durant cette journée, quelques personnes nous demandèrent quand le bébé allait pointer le bout de son nez et s'ils devaient prendre rendez-vous dans neuf mois pour le baptême. Ces questions jetèrent un froid entre Alain et moi... J'esquissai un petit sourire en leur répondant que nous allions déjà profiter l'un de l'autre et qu'ensuite, nous verrions ! Mais ce que je pensais réellement, c'est que je n'avais pas encore réussi à faire prendre à Alain ce rendez-vous à la clinique, pour un spermogramme. À chaque visite chez ma gynécologue, elle me demandait où j'en étais et je lui répondais toujours la même phrase : « Non, pas encore pour ce mois-ci ! » Au

bout d'un certain temps, elle me prescrivait à nouveau la même ordonnance, puisque l'autre était périmée. Nous finissions par en rire toutes les deux, histoire de dédramatiser la situation. Et moi, je continuais les courbes de température, les injections pour l'induction de l'ovulation, mes traitements oraux. Plus d'une fois, j'aurais pu avoir des jumeaux... si, bien sûr, la semence avait été bonne...

XIV

Au bout de quelques semaines, « il » finit par prendre ce rendez-vous. Il le passa et en ressortit calme et serein. Je restai avec lui et nous répondîmes ensemble au questionnaire du médecin. Il reçut les résultats par la poste et en déduisit qu'il était plus performant que la normale...

Cependant, lorsque je montrai les résultats à ma gynécologue, elle ne mit pas longtemps à lui ôter toute illusion. Pour une fois, il avait accepté de venir avec moi en me précisant, avant de partir, qu'il allait me prouver que je n'étais qu'une bonne à rien, qu'il était là heureusement pour redorer le blason de la famille. Et que, de toute façon, j'étais stérile et que nous n'aurions jamais d'enfant. Il me rappela que s'il l'avait su plus tôt, il ne m'aurait jamais épousée. Je risquais surtout de faire de la peine à sa mère. De plus, il ne voulait pas adopter d'enfant, il n'en était pas question. Personnellement, j'avais déjà pensé à cette éventualité pour laquelle je ne voyais aucun inconvénient. Quand le médecin gynécologue lui annonça que, contrairement à ses convictions, les résultats montraient un cas de stérilité classé parmi les plus sévères, je me dis : « Merci, mon Dieu ! » Alain se leva et prit le chemin pour regagner la voiture, en me précisant qu'il m'attendait en bas.

Encore maintenant, je ne peux m'empêcher de sourire en repensant à la tête qu'il fit à l'annonce des résultats, même si, jusqu'à notre séparation, je suis restée avec des doutes à mon sujet, bien que les médecins m'aient toujours affirmé le contraire. Depuis ce jour-là, je n'ai plus jamais considéré

le sujet à la légère. J'ai toujours ressenti de la peine pour ces parents qui attendent mois après mois l'arrivée de leur bébé, j'ai toujours compris leur douleur de croiser des femmes enceintes, jusqu'à les éviter du regard, faisant aussi en sorte de ne pas passer dans les rayons puériculture des grands magasins. Mais à au moment de l'annonce, j'étais contente qu'Alain ne puisse jamais donner de descendance et permettre à aucun enfant d'hériter de ses gènes ! Bien sûr, il ne voulut jamais admettre les résultats. Je lui proposai alors de les montrer à d'autres médecins, lui expliquant que des solutions existaient peut-être pour pallier cette insuffisance. Il refusa, me réaffirmant qu'il était normal et que j'étais la seule fautive. Ainsi, la question fut définitivement close et mon petit ange n'est jamais venu. Il a suivi un autre chemin et je ne peux que m'en réjouir. Dans le cas contraire, j'aurais été régulièrement en contact avec son père pour le partage de la garde et des vacances, alors que maintenant, je ne suis plus contrainte de le voir. Je n'ose pas imaginer comment cet enfant aurait été manipulé et comment Alain aurait pu lui faire du mal, à lui aussi. Malgré ma peine de n'avoir pu porter ce bébé, je me dis que je l'ai certainement protégé d'une vie difficile. Mes beaux-parents ne m'ont jamais donné raison sur ce sujet. Pour eux, il n'était pas envisageable que leur fils fût stérile, car ils n'avaient jamais connu ce genre de problème dans leur famille. Moi non plus. Ni ma mère, ni mon père n'avaient eu de difficultés pour avoir des enfants. Alors était-ce moi la fautive ?

Après mon mariage, je fus contente de reprendre mon travail. Bien entendu, il fallut montrer les photos de la fête

et répondre aux éternelles questions sur mon inoubliable journée, sans échapper aux blagues des collègues sur la nuit de noces. Alain aussi avait repris son emploi. Au bout de quelques semaines, il se mit à évoquer la présence d'une femme qui travaillait avec lui dans le même service. Quand il en parlait, j'avais le sentiment qu'il était attiré par elle. Où étaient ses beaux discours sur la fidélité, sur le port d'une alliance qui prouve que l'on appartient déjà à quelqu'un, sur sa fierté que je sois sa femme? Foutaise que tout cela, vraiment foutaise! Chaque soir, il passait en revue le détail de la garde-robe de sa collègue, sans oublier bien entendu d'établir des comparaisons peu avantageuses. Elle se prénomait Lucie. Les jours passaient ; et Lucie revenait de plus en plus souvent dans la conversation, au moment des repas, le soir, au coucher, au petit-déjeuner... Je me demandais si elle ne revêtait pas, à ses yeux, plus d'importance que moi. Le comble était qu'elle non plus ne pouvait pas avoir d'enfant, ce qui, évidemment, apitoyait Alain qui se lamentait sur le sort de la jeune femme. Je lui fis remarquer que nous non plus n'avions pas d'enfant, ce à quoi il me répondit, sans surprise, que j'en étais responsable, que je ratais tout ce que j'entreprenais dans la vie, que je n'avais aucune classe. Bref, qu'il avait épousé une moins que rien. Sans doute parce qu'elle exerçait la profession secrétaire, Lucie portait une tenue irréprochable, des jolis tailleurs, des chaussures à talons et elle se maquillait avec raffinement. Moi, mon style était plutôt caleçon long, tee-shirt et baskets, en fait, une tenue adaptée pour travailler avec des enfants, surtout lorsque nous organisions une chasse au trésor ou une partie de

ballon prisonnier ! Je me maquillais de temps en temps, seulement quand Alain était parti au travail et je faisais en sorte de tout retirer avant son retour. Un matin, au moment de sortir, obligée de passer devant la salle de bains pour rejoindre l'entrée, je le croisai ainsi, les yeux légèrement fardés.

— Où comptes-tu aller comme ça? me demanda-t-il.

— Je vais au travail ! Où veux-tu que j'aille ?

— Je suis sûr que tu as rendez-vous avec quelqu'un. On ne se maquille pas ainsi pour travailler avec des enfants !

— Je ne vois pas où est le mal ! Je trouve que cela fait plus joli, plus présentable et je n'ai maquillé que mes yeux. De toute façon, je ne sais pas qui je pourrais rencontrer, étant donné que je ne sors jamais de l'appartement, sauf pour aller à mon travail.

Il m'attrapa par les cheveux et me pria de tout retirer. Ce que je fis, car je devais être à l'école dix minutes plus tard. Mais quelle allure en arrivant devant mes collègues, avec mes yeux rouges que je justifiai par une allergie à l'eyeliner, masquant, une fois de plus, les larmes essuyées dans l'ascenseur.

Quand mon service fut terminé, à peine avais-je mis un pied chez moi que le téléphone sonna. Je décrochai, le manteau encore sur le dos :

— C'est moi. Je voulais savoir si tu étais rentrée. Peut-être aurais-tu pu aller rejoindre ton amant !

— Arrête avec ça ! Je n'ai pas d'amant, je ne t'ai jamais trompé. Je te laisse, je dois faire le ménage.

— Tu as intérêt à ce que tout soit propre quand je rentrerai. Et je te conseille de ne donner notre numéro de

téléphone à personne, sinon je porte plainte contre ceux qui oseraient appeler quand je suis là.

— Tu sais bien que je suis obligée de le donner à mon directeur, ainsi qu'à mes collègues. Nous travaillons en équipe et je dois pouvoir être joignable s'ils en ont besoin.

— Rien à faire, tu fais comme tu veux, mais personne ne doit venir à la maison. De la même façon, tu appelleras ta famille, le soir ou les week-ends, quand je serai là.

Que pouvais-je faire d'autre? Il avait, une fois de plus, le dernier mot.

Les ennuis ne faisaient que commencer ou plutôt continuer. Cette année-là, dans le cadre de mes activités professionnelles, nous préparions un grand carnaval qui serait donné en début d'été. Pour cela, nous devions confectionner des costumes pour les enfants. Il était prévu que cette activité soit réalisée chez nous, de façon à ne pas perturber l'organisation du travail quotidien. Un soir, en rentrant à la maison, je fis voir à Alain les costumes que je devais finaliser et que je trouvais très mignons : des ours polaires fabriqués avec du papier à bulles. Dix en tout. Bien entendu, il trouva cela parfaitement ridicule. Être payée pour faire « mumuse » avec du papier à bulles, franchement, cela manquait de sérieux. Tous les après-midi, j'invitais une collègue pour créer les costumes qui seraient ainsi terminés rapidement. C'était l'occasion également de passer un bon moment à la maison, avec une amie du travail. En apprenant cela, Alain se mit dans une rage folle. Il n'était pas question que quiconque mette les pieds dans son appartement, car il était persuadé qu'on allait utiliser ses affaires et ensuite le voler. Et il n'était pas

question non plus que quelqu'un voie ses meubles, sa façon de vivre. Je ne comprenais rien à toutes ses récriminations. Qu'aurait pu bien faire ma collègue dans l'appartement, à part la réalisation des costumes ? « Tu peux dire ce que tu veux, je suis obligée de finir ce travail et je le fais en équipe. Soit c'est elle qui vient, soit c'est moi qui vais chez elle. De toute façon, nous aurons des heures supplémentaires payées et il faut bien que je rende ces costumes terminés. Et j'en ai marre d'être enfermée dans cette prison. Tu te sens toujours menacé de tout ! Toi seul as toujours raison et il n'y a que ton travail qui a de la valeur ! Je te signale, en passant, que c'est moi qui ramène le plus gros salaire à la maison et que je paye plus de choses que toi », lui ai-je lancé face à ses remarques, tout simplement, idiotes. Tout en enchaînant : « Dès demain, je prendrai un rendez-vous à la banque pour ouvrir un compte joint. Ainsi, il n'y aura plus de problèmes, tout sera à parts égales. Et puis, pendant que nous y sommes, je ne veux plus que tu parles de ta fameuse Lucie. Si elle te plaît tant, tu n'as qu'à divorcer et te marier avec elle ! Moi, je n'y vois aucun inconvénient ! Je ne veux plus entendre le moindre mot sur elle », ai-je continué d'une traite, sans m'arrêter.

J'avais enfin osé dire ce que je pensais et pour une fois, je ne pensais pas comme lui. De plus, je venais de toucher deux points sensibles : Lucie et le divorce. Il me fit alors une scène abominable, me couvrant des pires insultes qui lui venaient à l'esprit, arguant que si je parlais de divorce, c'est que j'avais bien quelqu'un dans ma vie, que de toute façon, personne ne lui disait bonjour à lui et qu'en

revanche, tout le monde me saluait avec des « bonjour, madame ! » ou « bonjour, Isa ! » Il voulut prendre mes costumes pour les jeter à la poubelle et me promit de tout faire pour que je perde mon travail. La dispute dura un bon moment et je ne pus échapper à quelques coups portés sur mon corps. Il me cogna la tête sur le mur plus d'une fois et essaya de m'étrangler pour que je finisse par dire que ma collègue ne viendrait plus. La force et la rage de sa colère avaient été telles qu'elles laissèrent deux traces sur mon cou, ainsi que des marques de doigts sur mes avant-bras. Je ne cédaï pas, lui non plus, et tous les jours où ma collègue vint à la maison pour réaliser nos costumes, il téléphona régulièrement pour connaître son heure d'arrivée et son heure de départ.

— Eh bien! Tu lui manques terriblement à ton mari, il est vraiment amoureux ! remarqua-t-elle.

— Tu n'as pas idée à quel point! répondis-je, ironique.

En moi-même, je me disais qu'il était vraiment malade et que la situation n'était plus supportable. Mais quelle porte prendre pour sortir de tout cela ? À qui pouvais-je en parler et, surtout, allait-on me croire? Je voyais mes collègues se confier leurs histoires personnelles et moi aussi, je recevais les confidences de certaines d'entre elles. Cependant, leurs préoccupations ne ressemblaient en rien à mes souffrances quotidiennes que je n'osais pas partager. C'est à ce moment-là que je repris contact avec mon médecin traitant. À lui, je pouvais tout confier. Quand j'eus le secrétariat au téléphone, une mauvaise nouvelle m'attendait: mon médecin avait déménagé à Bordeaux.

— Voulez-vous prendre un rendez-vous avec sa

remplaçante ? me demanda la secrétaire.

— Non, merci. Je garde quand même ses coordonnées, en cas de besoin. Merci et bonne journée.

Je me retrouvais au pied du mur, me demandant une fois de plus pourquoi je n'avais rien dit au médecin lorsqu'il venait en consultation. J'étais de nouveau toute seule. Je me fis alors la promesse qu'à la prochaine remarque de quiconque au sujet de mes marques sur les bras, je dévoilerais tout. Tant pis ! Je devais en finir !

XV

Depuis ma petite enfance, j'avais toujours été attirée par la voyance. Je pensais qu'un jour, je pourrais y trouver du réconfort ou un contact avec ma mère... Pourquoi pas ? À condition de rencontrer une voyante en qui j'aurais une totale confiance et qui me garantirait un message de Maman, que je serais la seule à connaître.

Un jour, près du village de mon père, je fis la connaissance d'une femme prénommée Rose, une personne très gentille, mais qui « ne mâchait pas ses mots ». Je suis restée en contact avec elle pendant dix ans et je pense, encore aujourd'hui, que je lui suis redevable d'être restée en vie. Je me souviens d'être allée la consulter pour la première fois, un samedi, un jour particulier où j'étais passablement énervée. Allait-elle percevoir les problèmes que je vivais avec Alain? Qu'allait-il se passer? Elle me reçut dans une pièce qu'elle avait arrangée pour ses consultations, dans son appartement. Elle commença par me faire asseoir, puis me demanda si je me sentais bien. Je n'osais lui répondre de peur de dévoiler tout de suite la vérité, ma vérité. La séance débuta. Les cartes s'étalèrent devant moi sur le bureau sans que je comprenne quoi que ce soit:

— Eh bien, ma chère madame, me dit-elle. Vous n'avez pas un jeu formidable ! Je vois que vous travaillez: de ce côté-là, pas de problèmes, on vous fait confiance. En ce qui concerne les finances, vous devez veiller à bien gérer votre budget. Parfois, c'est un peu difficile, mais vous ne

vous en sortez pas trop mal.

— Mon jeu n'est donc pas si catastrophique que cela, tout ne va pas si mal.

— Non, mais tout ne va pas si bien! Il y a un secret que vous cachez à votre entourage. Je vois que vous êtes mariée. Mais, dites-moi, où avez-vous été chercher un mec pareil ? Vous vous rendez compte de l'existence que vous menez? À votre âge, on vit d'amour et de passion ! Vous, vous ne vivez que dans la peur et le mensonge. De plus, je vois que votre mari fréquente une autre femme. Pour le moment, je ne pense pas qu'il se soit passé quelque chose entre eux. Mais cette femme n'est pas heureuse non plus et elle trouve, chez votre mari, un certain réconfort. Il faut arrêter cela tout de suite ! Partez loin de lui, il finira par vous tuer un jour ! Je le sens, ça finira mal, cet homme est un malade. Il est possessif, jaloux, violent ! Que voulez-vous que je vous dise de plus pour vous prouver que vous valez mieux que lui? Vous êtes jeune, vous referez votre vie. Vous vivez dans une prison. Franchement, je ne sais pas comment vous avez fait pour endurer tout cela depuis des années. Vous devez réagir, car je ne vous cacherai pas que ce sera de pire en pire, au fil des années. Je vois autre chose d'important. Vous voulez un enfant... Surtout, laissez tomber cette idée, vous ne devez pas avoir d'enfant avec un type comme ça !

— De toute façon, je n'y arrive pas. Je suis sûre que je suis stérile et il me le dit souvent. Dans sa famille, personne n'a eu de problèmes pour avoir des enfants et donc, cela vient forcément de moi.

— Et dans la vôtre non plus ! Je ne vois pas pourquoi

vous ne pourriez pas avoir d'enfant. Moi, je vois un enfant, mais dans plusieurs années et pas avec lui, c'est sûr. Je ne peux pas prendre de décision à votre place, mais écoutez-moi ! Partez pendant que vous le pouvez encore !

Je me retrouvai en larmes devant cette femme que je ne connaissais pas une heure auparavant. Elle osait dire tout haut ce que je pensais tout bas. De plus, elle n'en éprouvait aucun remords. Elle faisait tout simplement son travail et je devais bien reconnaître qu'elle avait raison. Alain m'inspirait de plus en plus de la peur, ses gestes devenaient de plus en plus dangereux, j'avais de plus en plus mal quand il me frappait. Mais de là à dire qu'il chercherait à me tuer ? Il n'allait tout de même pas se transformer en assassin, comme ces personnages de feuilletons sordides à la télé ! Tout de même, je devais reconnaître qu'elle avait vu juste ! J'avais été même surprise lorsqu'elle m'avait parlé de Lucie, car je ne pensais pas du tout à elle en choisissant mes cartes. Mon intuition avait donc été bonne : une amourette existait bien entre eux deux, mais je ne savais pas comment réagir. Tous les soirs, chez nous, je cherchais à tout prix à rester une épouse modèle et lui se pavait dans tout l'appartement en relatant ses repas pris avec Lucie et ses conversations si passionnantes partagées avec elle. Peu à peu, je me trouvais prise à mon propre jeu. Je n'avais plus du tout de personnalité, j'obéissais à ses ordres, je commençais à n'être vraiment plus rien... Et si Rose avait raison ? Et si un jour, il devait me porter un mauvais coup et que j'en meure ?

Rose rangea son jeu de cartes et se mit à me parler

comme à une amie. Elle savait que j'avais peur, que je me trouvais face à une situation inconnue et elle m'affirma que je devais croire en ses paroles. Elle insista aussi pour que je lui confirme que j'étais bien, malgré moi, une femme battue.

— Vous avez raison. Je suis battue par mon mari, mais j'ai toujours espoir que cela s'arrangera un jour, si j'arrive à le faire soigner.

— Il ne voudra jamais admettre qu'il a un problème. Pour lui, ce sont les autres qui ne sont pas normaux. Lui, il se trouve parfait. Même le monde qui l'entoure ne lui correspond pas. Je sais que vous habitez loin. Si vous le souhaitez, je peux continuer mes prédictions par téléphone. Bien sûr, si vous arrivez à téléphoner sans être espionnée !

Rien qu'en la regardant, elle comprit immédiatement que le téléphone était, lui aussi, en quarantaine. Mais je lui promis de trouver une solution pour l'appeler. Après lui avoir dit au revoir, je l'assurai de lui donner régulièrement de mes nouvelles, dès que j'en aurais la possibilité. Ce que je fis par la suite, en cachette ou lorsque j'allais chez Papa.

« Surtout, prenez soin de vous, restez sur vos gardes, ne lui tournez jamais le dos ! Partez dès que vous le pourrez et le plus loin possible ! » furent, ce jour-là, ses derniers conseils.

Je sortis de chez Rose, m'assis calmement dans ma voiture, mais ses paroles continuaient de résonner dans ma tête. Comment faire pour partir loin de lui ? À qui me confier et surtout, à qui faire confiance ? En rentrant chez mon père, je vis Alain qui était là, m'attendant avec un

grand sourire. Je ne lui avais pas dit où j'étais allée et avais inventé une prétendue visite à Mamounette. Comme il n'avait pas du tout envie de la rencontrer, ce mensonge m'avait permis de m'échapper et de rentrer à l'heure que je voulais. D'ailleurs, sans le savoir, Mamounette me fut toujours d'un grand secours dans mes difficultés et m'aida à avancer dans ma prise de conscience. Grâce à elle, je pus par la suite continuer de consulter Rose, notamment la fois où elle me prédit un couteau sous la gorge et me guidera dans la conduite à tenir face à Alain, pour que ce moment-là ne fut pas le dernier.

Un jour, il me prit l'envie de fêter mon anniversaire avec des amis. Je ne savais pas trop comment Alain allait accepter cette idée, mais il fallait que je trouve le moyen de le convaincre. À ma grande surprise, pour une fois, il ne fit aucun problème. Il trouva même mon idée plutôt bonne, en me précisant tout de même que je devais tout organiser moi-même et qu'il ne se chargerait d'aucune préparation. Je lui répondis qu'il n'y avait aucun problème, que je préparerais le repas, ferais le ménage ainsi que le rangement. Je restais tout de même un peu sceptique quant à sa joie de recevoir mes amis et pensais : « Pourvu qu'il ne se passe rien devant eux, pourvu qu'il reste calme ! » Ce que je ne savais pas, c'est qu'une fois cette rencontre passée, il profiterait de la situation, c'est-à-dire de mon amitié pour eux. Il put ce soir-là me les montrer en exemple pour me prouver que je n'étais pas une parfaite épouse comme mes amies, que leurs maris étaient plus heureux que lui et autres sornettes. Tout le monde répondit présent à mon invitation : ma collègue Stéphanie et son mari, ainsi que

deux autres couples « parents d'enfants » avec qui j'avais sympathisé. La soirée se déroula pour moi comme dans un rêve, comme ce moment d'excitation vécu par les enfants, au petit matin, face à leurs cadeaux de Noël. Alain était complètement métamorphosé, je ne le reconnaissais pas, j'avais l'impression d'avoir un inconnu en face de moi. Il jouait le maître de maison et me couvrait de compliments. La soirée se passa dans la joie et la bonne humeur. Mes invités s'étaient très généreusement cotisés pour m'offrir un joli ours en cristal. Ce cadeau prit pour moi une grande valeur affective, car je compris que je recevais là, pour la première fois depuis des années, un cadeau offert avec le cœur et en toute sincérité.

Une fois la porte refermée derrière eux, Alain, à ma grande surprise, s'adressa à moi sur un ton abject et me lançant un regard mauvais : « Voilà des gens qui ont de l'instruction, ce n'est pas comme toi. Tu ne vauds rien, heureusement que j'étais là pour leur faire la conversation ! Toi, tu n'es pas capable de tenir une conversation convenable. Avec moi, au moins, ils avaient une personne de leur rang à qui parler ! » Je compris tout de suite que ma fin de soirée ne serait pas aussi bonne que son début. Tout en faisant la vaisselle, je me mis à pleurer. Moi qui croyais une fois de plus qu'il avait changé ou du moins qu'il était de bonne humeur ! En fait, il n'avait montré qu'une de ses nombreuses facettes destinées à tromper les gens. Ainsi, si je cherchais à me plaindre de lui, personne ne pourrait me croire. Comment peut-on être un monstre pareil quand on reçoit aussi bien des invités chez soi? se demanderaient mes amis. Je venais de me faire piéger, en toute beauté. Il

commençait à se gagner de plus en plus de sympathies, afin que je me retrouve seule et surtout que je ne puisse plus lui échapper.

XVI

Dans notre premier logement, nous avons fait la connaissance d'un voisin habitant l'appartement contigu au nôtre. Il s'appelait Tom et était célibataire. Très aimable, toujours poli, il s'était montré parfois soucieux des cris et des bruits de verre cassé qui pouvaient filtrer au travers de notre porte. Je le croisais souvent et à ce moment-là, il me lançait toujours joyeusement un petit mot gentil. Par ailleurs, il avait remarqué que j'étais beaucoup plus discrète quand je me trouvais avec mon mari.

Depuis que nous habitons notre second logement, je continuais de le voir. Un jour, il finit par me dire :

— Bonjour, Isa ! Tu vas bien ? Tu as cinq minutes, je t'offre un café.

— Merci, Tom. Mais je dois rentrer. J'attends un coup de fil important.

— Tu es sûre que tout va bien ? Tu sais, je ne suis pas dupe ! J'avais bien remarqué des bruits chez toi, certains soirs. Si tu as des ennuis, tu ne dois pas rester comme ça, il faut te faire aider. Il existe des centres qui aident les femmes en difficulté.

— Je te remercie, Tom, mais je préfère ignorer le sujet. Et ne te vexe pas si je suis distante quand je suis avec mon mari. Ne le prends surtout pas mal ! Il y a parfois des situations qu'il vaut mieux éviter.

— Ne te fais aucun souci, je serai prudent. Si tu as un problème, n'hésite surtout pas à venir me voir. Je m'en voudrais s'il t'arrivait du mal.

— Je te remercie pour ton aide, mais je pense que je devrais m'en sortir seule.

Je ne parle jamais de tout cela, même ma famille n'est pas au courant de ce qu'il m'arrive et je ne sais pas trop quoi en penser. Jamais je n'irai à son domicile pour me réfugier chez lui, mais il me surprendra plus d'une fois avec les yeux rouges. Quand j'étais seule, il me posait des questions et quand Alain était là, il ne disait rien. Je l'ai même vu prétexter avoir oublié quelque chose dans sa voiture pour ne pas se retrouver avec nous dans l'ascenseur. Il m'avouera que, parfois, il lui avait fallu beaucoup de cran pour ne pas mettre son poing dans la figure d'Alain. Malgré les soupçons de mon mari, je n'ai jamais eu de liaison avec Tom. Nous aimions seulement discuter ensemble de tout et de rien.

Un jour, je fus au bord de la panique en le voyant sonner à ma porte et me demander si j'allais bien. Je le fis entrer sans qu'il ne dépasse le vestibule, de peur qu'il ne laisse des traces de son passage. J'avais une peur bleue qu'Alain ne rentre de son travail plus tôt ce jour-là et ne le trouve à la maison. Pour Alain, un homme, un ami, cela signifiait inévitablement un « amant ». Je ne recherchais pas du tout ce type de relation, mais juste quelqu'un qui m'écoute et me dise ce que je devais faire. Mais les vrais amis ne peuvent que vous conseiller et non pas prendre des décisions à votre place. Pour cela, il faut en avoir soi-même le courage. Alain « faisait tout un cinéma » autour de Tom et, moi, je me plaisais dans cette amitié qui se créait gentiment, sans aucune arrière-pensée. De plus, en aucun cas je ne voulais me faire remarquer. Je travaillais juste en

bas de mon immeuble et beaucoup de parents habitaient ce même bâtiment. Je devais préserver ma vie privée, sans que personne ne sache ce qu'il se passait une fois rentrée chez moi. Quelques années plus tard, quand tout a été terminé, plusieurs personnes m'ont confié n'avoir jamais soupçonné de tels faits. « Vous n'êtes malheureusement pas les seuls », leur avais-je répondu. Même mes proches n'ont jamais rien décelé. D'ailleurs, quand j'ai commencé à parler, ma famille et mes amis ont mis un certain temps avant de comprendre la situation dramatique que j'avais vécue.

Plus les mois passaient et plus Alain devenait odieux. Je me disais sans cesse que je ne pouvais plus rester ainsi. Un jour, ma collègue Stéphanie me demanda pourquoi des traces étaient visibles sur mes poignets :

— Les marques que tu vois à mon poignet sont celles que me fait mon mari quand il est en colère, lui ai-je expliqué. Il me serre par les poignets et ma montre laisse des traces. Les empreintes qui sont dans le cou sont celles laissées lorsqu'il m'étrangle. Ma plaie à l'oreille de l'autre jour correspond au moment où il m'a attrapée par les cheveux. Sa montre s'est prise dans ma boucle d'oreille.

— Ce n'est pas possible ! me répondit Stéphanie. Tu ne veux pas dire qu'il te bat ! Pourtant, quand je le vois, il a l'air si gentil. Quand tu nous as reçus pour ton anniversaire, il avait tout préparé pour toi, tu étais couverte de cadeaux. Il parle sans arrêt de toi. Franchement, j'ai du mal à croire tout ça !

— Et pourtant, c'est vrai ! Je n'ai pas le droit de sortir en dehors des heures du travail, il surveille mes appels téléphoniques, il m'appelle dix fois par jour, parfois plus.

Si je suis déjà en ligne, je dois lui dire à qui je parle. Le soir, en rentrant, tout doit être irréprochable. Il ne veut pas que je sorte. Il a trop peur que je rencontre quelqu'un et que je finisse par avouer ce qu'il me fait vivre. Plus d'une fois, tu as voulu que nous allions faire les magasins ensemble et j'ai dû inventer une excuse pour ne pas t'accompagner.

— Tu ne peux pas rester comme ça ! Il n'a pas le droit de te faire ça. Tu dois partir et trouver un autre logement. As-tu mis tes parents au courant? Il faut te faire aider !

Je me mis alors à raconter à Stéphanie tous les détails de ma vie. Plus j'avancais dans mon récit et plus je la sentais révoltée parce qu'elle apprenait. Je lui confiai aussi mes craintes face à ce qu'il pourrait m'arriver, la peur de me retrouver seule, l'angoisse de ne plus pouvoir assumer mes dépenses futures. Elle me rassura du mieux qu'elle put et j'avais confiance en ce qu'elle me disait. Elle était plus âgée que moi, sa petite famille se composait de ses deux fils et de son mari et chaque jour, je la voyais mener de front sa bataille pour faire le bonheur de chacun. Ce qu'accomplissent tous les parents et même ce que feraient les miens, à condition que je me décide à parler. À ce moment-là et grâce à ces premières révélations auprès de mon amie, ma décision fut prise ! Je ne pouvais plus endurer de tels traitements, j'allais demander le divorce ! Tant pis si je n'avais pas réussi à réaliser un mariage heureux... Peut-être, un jour, arriverai-je à retrouver un autre amour... Je ne voulais plus ni violence, ni coups, ni cris, ni peur. Je voulais seulement une vie de couple et des enfants, que l'on prenne soin de moi, que je ne sois pas

l'esclave de quiconque. Chez moi, je n'étais en sécurité que lorsque j'étais seule.

La nuit, de plus en plus souvent, il m'arrivait de dormir assise sur le fauteuil du salon. Je me mis à ressentir de fortes douleurs à l'estomac qui me firent souffrir et je me dis que je débute peut-être un ulcère, alors que je n'avais que 24 ans. Mon médecin ne comprenait pas l'origine de ces maux, à part le changement de vie et la différence entre la ville et la campagne. Je n'osais lui avouer que ces douleurs gastriques provenaient de la vie de couple que j'endurais, avec cette impossibilité de dormir tranquillement par peur de me faire agresser dans mon sommeil. Lorsque j'y repense à présent, je me dis que toute cette vie était vraiment inqualifiable. Je n'avais plus aucune chance d'imaginer le moindre projet pour l'avenir, ni d'organiser un petit dîner entre amis: personne ne devait pénétrer dans le logement. Parfois, quand je restais enfermée pendant des heures dans les toilettes, je pensais que j'allais en mourir. Par moments, je ne sentais plus mes jambes à force d'appuyer mes pieds contre la porte pour être sûre qu'Alain ne rentre pas. J'avais du mal à respirer et j'étouffais dans ce petit réduit, il me fallait de l'air. Je regardais défiler les minutes et les heures sur ma montre. Mon record fut de deux heures et quart de réclusion. Ce jour-là, quand Alain finit par sortir de l'appartement, mes jambes ne me portaient plus. Je fus prise d'étourdissements, de nausées et de migraines insupportables. Je repris tout de même mes esprits rapidement, mais je savais que j'aurais à revivre cet enfermement plus d'une fois avant que ma situation ne

s'arrange. Ou que l'un de nous deux ne quitte le logement momentanément ou définitivement. De toutes les façons, je devais agir, je devais sauver ma vie.

XVII

Nous étions en juillet, au début des grandes vacances. Juillet était le mois le plus fatigant de l'année, car nous étions obligés de travailler dix heures par jour, cinq jours par semaine. Cependant, j'aimais particulièrement cette période qui me permettait de partir le matin à 7 h 30 pour ne rentrer, le soir, que vers les 18 heures. Sortir aussi longtemps de chez moi, me changer les idées et ne plus attendre à côté du téléphone, autant de situations qui représentaient pour moi une délivrance totale !

Pour ne pas avoir à rester à la maison, je n'hésitais pas à me programmer des veillées, des séjours camping, des excursions. J'étais toujours volontaire ! De plus, j'aimais cette ambiance qui me rappelait les colonies de vacances que mon père avait gérées durant mon enfance et me faisait vivre des contacts différents et une plus grande proximité avec les enfants. Le dernier bisou avant de se coucher, le partage des moments forts de la journée ou de la veillée, tout était extraordinaire et surtout, là, j'étais en sécurité. Sans Alain à supporter, je me sentais revivre et être moi-même. Malheureusement, de nombreux soirs, je dus rentrer chez moi et alors, je n'échappai pas à ses colères qui augmentaient avec le temps. Ce mois de juillet était superbe et je me retrouvais avec une équipe particulièrement sympathique. Depuis deux ans, je travaillais sur deux secteurs différents. Pendant la semaine, je restais près de chez moi en école maternelle; les mercredis et les vacances scolaires, je changeais

d'établissement pour m'occuper du primaire, ce qui me permettait de varier mes activités, suivant l'âge des enfants. L'équipe que nous formions était constituée de personnes dynamiques, toujours dans la joie et la bonne humeur. Je ne me gênais pas pour faire partie de ce groupe. Après les repas, nous organisions des petits ateliers et je me retrouvais souvent à celui du chant : les enfants choisissaient des morceaux de musique qu'un animateur reprenait à la guitare. Dans la journée, nous disposions de salles et nous alternions activités de découpage, de collage et de peinture. Le soir, quand je rentrais chez moi, il m'arrivait de préparer des modèles d'activités pour les enfants. Si Alain était en forme, tout allait bien. Dans le cas contraire, mon modèle se retrouvait à la poubelle et je devais le recommencer. Un soir, constatant que je n'avais plus de supports pour réaliser ma préparation, je dus me rendre à l'évidence que mon travail ne serait jamais terminé pour le lendemain. Le matin, en arrivant au centre, je me précipitai dans ma salle afin de confectionner le modèle pour le jour même. Quand j'ouvris l'armoire à fournitures, je ne sais pourquoi, je me mis à pleurer sans pouvoir me contrôler. Je m'étais pourtant endurcie, j'avais renforcé ma carapace et chaque matin avant de partir, je me persuadais de ne pas craquer au travail, m'assurant que j'étais une fille forte et que je devais faire face. Mais ce jour-là, je m'effondrai et mon collègue me retrouva complètement cachée dans l'armoire, à pleurer sur mon sort.

— Ça ne va pas, Isa? me demanda-t-il. Je ne t'ai jamais vue dans un état pareil. Tu as un problème chez toi? Tu as reçu une mauvaise nouvelle?

Quand il s'approcha de moi, il remarqua des traces de doigts sur mon cou, ainsi que sur les bras. Je ne pus lui répondre et de plus, je n'arrivais pas à calmer mes pleurs. Au bout d'un quart d'heure, je finis par lui révéler, à lui aussi, tous les sévices que je subissais de mon mari. Je lui expliquai que je n'en pouvais plus, que je ne souhaitais qu'une chose, c'est qu'il demande le divorce et parte loin, que je me retrouve seule chez moi. Maintenant, j'avais si peur d'Alain que je ne savais plus quoi faire. Je terminai mon histoire en lui racontant mes nuits, couchée dans le salon, mon repère favori. Mon collègue ne savait que répondre, jamais il ne m'avait vue aussi malheureuse. Il me demanda si je souhaitais qu'il en parle au directeur pour que je puisse rentrer chez moi me reposer et récupérer. Je le suppliai alors de n'en rien faire, car ici, au moins, je pouvais vivre.

Je trouvais beaucoup de réconfort auprès de mes collègues. Certains, du même âge que moi, ne comprenaient pas que je puisse endurer une vie pareille. Plusieurs d'entre eux vivaient encore chez leurs parents dans un cocon bien agréable et étaient loin d'imaginer que de telles situations pouvaient exister. Je leur expliquai que je ne voulais pas être la perdante une fois de plus et que c'était à mon mari de partir et non le contraire. J'avais déjà le sentiment de ne rien valoir à ses yeux, alors je voulais paraître plus aguerrie aux yeux des autres. De plus, je ne me voyais pas quitter mon logement actuel que je rêvais déjà en secret d'aménager à mon goût et d'ouvrir à mes amis pour les recevoir comme je voulais. Une sorte de thérapie groupée : pour moi, comme pour les murs que

j'occupais ! Je savais que le chemin ne serait pas simple. Alain ne partirait pas aussi facilement et sa colère serait terrible. Quand je doutais de tout, je me disais qu'il me tuerait avant même que je ne puisse refaire ma vie. Durant mes heures de travail, je ne cessais de m'excuser à tout bout de champ, pour un oui, pour un non, pour n'importe quelle raison ou quand j'oubliais quelque chose. Cette défense énervait un peu mes collègues et un jour, l'un d'eux qui ignorait ma situation, me dit :

— Isa, arrête de demander pardon tout le temps ! On croirait une femme battue qui se met à genou pour implorer le pardon suprême !

— Tu n'as pas idée de ce que tu viens de dire ! lui ai-je répondu.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Pour rien, je me comprends. C'est le principal.

Il resta surpris, mais une semaine plus tard, il eut les réponses à ses questions. J'arrivai au travail, le bras droit et les jambes pleins de bleus bien visibles, d'autant qu'en été, il est difficile de cacher les marques sous des vêtements. Quand il me demanda ce qu'il m'était arrivé, je lui expliquai juste la dispute de la veille au soir. Une fois par semaine, nous nous réunissions après nos heures de travail afin d'organiser notre planning et vérifier toute l'organisation des activités. Parfois ces réunions finissaient assez tard, d'autres fois, plus tôt. Dans ce cas, je me permettais d'aller boire un café avec mes collègues, sachant pertinemment que, de toute façon, j'aurais droit à la « sérénade ». Alors autant en subir une pour une bonne raison ! La veille, nous avons eu une réunion et j'étais

rentrée chez moi vers 21 h 30, sans même aller au café. Comme d'habitude, Alain s'était mis en tête que j'étais restée avec mon amant et me fit alors passer un sale quart d'heure. Je ne pris même pas le temps de dîner et dès qu'il partit se coucher, j'en fis autant sur le canapé. Le lendemain, après une douche pour laquelle je fis couler l'eau au minimum pour en atténuer le bruit, je m'éclipsai de l'appartement aux aurores, avant son réveil. J'attendis dans ma voiture jusqu'à 7 h 30, l'heure de ma prise de poste. Mais, tout en racontant mon histoire à mon collègue, je songeais déjà au moment où j'aurais à rejoindre le « domicile conjugal ». Ce jour-là, comme il n'y avait pas de réunion, je devais être rentrée à 18 h 15.

Ces retours à la maison devenaient de plus en plus difficiles. Je ne supportais plus de voir le visage d'Alain et ses yeux injectés de sang, d'entendre le son de sa voix ou plutôt de ses hurlements qui restaient gravés dans ma tête, toutes les nuits. Parfois, il m'arrivait de me réveiller en sursaut, croyant qu'il me criait dessus : ce n'était qu'un cauchemar ! Lui dormait dans la pièce à côté d'un sommeil de plomb, la conscience intacte. Heureusement, je devais partir en camping la semaine suivante ! Dire que des jeunes mariés ont du mal à se séparer ! Moi, je le fuyais sans aucun regret et je ne lui sautais jamais au cou à mon retour. Plus rien ne me rattachait à cette bête immonde, ce monstre, ce malade pour lequel je n'éprouvais plus aucun sentiment. Le seul compagnon ou compagne avec qui je partageais quelque chose était la peur... qui ne me quittait plus. Je priais tant et plus que le ciel m'envoie un signe et un peu de courage, mais rien n'arrivait. Je devais faire face à mes

craintes, seule et, surtout, je devais m'en sortir, seule. Je compris, à ce moment-là, que la vie ne me ferait plus jamais de cadeaux. J'étais bel et bien dans le monde des adultes et je ne pouvais plus me réfugier au pays des rêves, ni dans les bras de mon père. J'avais commencé à parler un peu plus de ma situation, mais je savais que les personnes mises au courant ne pouvaient rien faire de plus que de me plaindre. Chacun a sa vie. Je ne leur en voulais pas.

Le week-end se passa sans trop de problèmes, toutefois je redoublais de vigilance. Je me couchais très tard, je restais sur le canapé et ne rejoignais mon lit qu'une heure avant son réveil. Il n'y voyait que du feu. Si parfois il lui arrivait de ne pas me trouver dans le lit, je prétextais des maux d'estomac que la position assise pouvait soulager. De toute façon, il ne lui serait pas venu à l'idée de rester près de moi pour me reconforter. Il retournait se coucher et ainsi, j'étais tranquille. En revanche, je commençai à connaître de sérieux problèmes de santé. Cela faisait des mois et des mois que je n'avais plus passé une nuit normale et il devenait urgent d'en parler à mon médecin. Je savais que, dans mon métier, je devais rester dynamique et peu à peu, je me sentais de plus en plus « flagada ». Moi qui aimais tant mon travail, je devais être vigilante, d'autant que mes supérieurs commençaient à me faire des réflexions, largement justifiées. Je ne tenais pas à perdre mon emploi.

Enfin, le jour du départ pour le séjour en camping arriva et je crois que j'étais aussi excitée de partir que les enfants, mais pas pour les mêmes raisons. La veille, Alain m'avait tenu son discours habituel, comme quoi j'allais lui manquer, qu'il lui serait difficile de rester seul pendant

cette petite semaine et m'avait demandé de bien penser à lui. Pour être sûr que je ne l'oublie pas, il m'avait acheté une carte téléphonique afin de le joindre le soir. Je m'empressai de lui dire que je n'étais pas sûre de pouvoir l'appeler, mais que je ferais mon possible. Pendant les vacances, il m'avait acheté une bague ornée de deux perles. Il voulut que je l'emporte pour que je pense tous les jours à lui. Je ne souhaitais qu'une chose: l'oublier pendant ce séjour. Un jour, il arriva ce qui devait arriver : une des perles se décrocha de la bague. Ce bijou était manifestement bien trop fragile pour être porté au cours d'activités avec des enfants. Quand je lui en fis part au téléphone, il se mit dans une colère noire, m'accusant de l'avoir fait exprès, de n'être pas soigneuse et de vouloir lui faire dépenser de l'argent sans raison. Après avoir raccroché, je croisai le directeur, il me trouva en pleurs sur le chemin qui menait aux tentes. Il ne se doutait pas de ce que j'endurais et me fit comprendre que je ne devais rien attendre d'un « tel bonhomme », que je devais mettre fin à cette « galère », qu'à mon âge je pourrais refaire ma vie sans problème. Je lui promis d'y réfléchir sérieusement et finis par me rassurer en me disant, qu'à mon retour, Alain aurait oublié l'incident de la bague.

La semaine passa trop vite... Je prenais plaisir à jouer avec les petits qui étaient adorables et me faisaient retrouver le goût des jeux, le chemin des rires, la tendresse de l'enfance. Nous terminions toujours notre journée par une réunion autour d'un feu de camp pour organiser les activités du lendemain, en grignotant, comme des enfants gâtés, des paquets de friandises. Nous nous entendions à

merveille et aujourd'hui, à 39 ans, je m'en souviens encore ! Ces cinq jours, aussi brefs furent-ils, symbolisaient comme un retour à la vie, une vie protégée où personne ne m'aurait fait de mal. Mais il fallut rentrer... Pensant qu'Alain aurait oublié l'épisode de la bague, j'ouvris la porte de l'appartement avec un large sourire, affichant un visage serein, heureuse de rentrer au bercail. Le temps que je pose mon sac dans l'entrée, il se rua sur moi ! J'eus à peine le temps de lui dire bonjour qu'il m'attrapa par le bras et me demanda où se trouvait ma bague. Une fois qu'il l'eut en main, il la jeta dans le vide-ordures qu'il referma violemment. Ensuite, il se retourna et me décrocha une gifle que je pus amortir en me protégeant le visage. Il ne m'avait pas vue pendant cinq jours et il m'offrait une fois de plus, en message de bienvenue, ce terrible geste de violence. À nouveau, je me réfugiai dans mon coin favori afin d'être en sécurité. Drôle de façon de retrouver ses pénates... Ce soir-là, il avait frappé une fois de trop et le contraste entre la semaine passée normalement, au calme, et le retour en enfer, me fut intolérable. Je pris alors la décision de quitter l'appartement au plus vite. Mais pour aller où? Et comment m'organiser pour mon travail? Si je m'enfuyais, je devais trouver un autre logement, payer deux mois de loyer d'avance et je n'avais pas suffisamment d'argent de côté. Je devais aussi m'arranger pour qu'il ne sache pas où me trouver.

Pendant les jours qui suivirent, je me mis à la recherche d'une solution et c'est une amie qui accepta de m'héberger chez elle jusqu'à ce que je puisse faire face à mes problèmes. Peu de temps avant la rentrée, je fus convoquée

dans le bureau du directeur qui me mit en garde contre les risques de ma situation actuelle et de la cohabitation temporaire avec ma collègue. Je lui fis remarquer que je n'avais pas d'autre choix et que je ne pouvais pas aller vivre, ni chez mon grand-père, ni chez ma tante qui étaient tous deux en région parisienne. Avec mes horaires de travail, j'aurais passé plus de temps dans les transports que chez moi, d'autant que j'avais une coupure dans la journée. Je devais donc me trouver un pied-à-terre sur place et je comptais sur ma bonne étoile pour me venir en aide. J'étais cependant reconnaissante de la démarche de mon supérieur et appréciais l'attention qu'il portait à mes problèmes et ses conseils.

Après avoir réglé différents détails avec mon amie, il me restait le plus compliqué à accomplir : faire mes valises et prévenir ma famille. Je tenais à déménager certains objets de mon appartement, mes affaires personnelles, des meubles qui m'appartenaient, de la vaisselle qui venait de ma grand-mère. Mais devais-je fuir en douce ou affronter la fureur de mon mari? Bien que je fusse prête à sauter le pas pour ma liberté, je choisis la première solution. Je pris le téléphone en pleurs et appelai Papa. Je lui annonçai les six ans de violences, mes ennuis de santé, les menaces que je subissais chaque jour. Je lui donnai aussi des détails sur la journée de mon mariage et sur ma nuit de noces. Je lui dis tout, mais avant tout, que je voulais partir. Dans un premier temps, mon père ne me crut pas. Je lui jurai alors que je n'avais personne d'autre dans ma vie, mais que je ne pouvais plus rester avec Alain. Que j'avais peur qu'un jour, il ne me tue, que je ne mangeais pratiquement plus, que je

passais mes nuits sur le canapé. Il me proposa immédiatement de venir chez lui, mais après lui avoir expliqué toute ma situation, il comprit que je ne pouvais pas quitter mon travail. En fin de conversation, je lui fis part de mes nouvelles coordonnées où il pourrait me rejoindre le soir. Une heure après avoir raccroché, ma tante - la sœur de Papa - me téléphona. Mon père lui avait demandé de venir me voir pour vérifier si j'allais bien. Je convenais d'un jour pour la rencontrer. Ce jour-là fut aussi celui de mon départ. Elle vint avec un camion et avec l'aide de mes cousins, elle déménagea tous les meubles m'appartenant pour les déposer chez mon grand-père de façon à ce que je puisse les récupérer, en temps utile. Je pris mes effets personnels avec moi et me retrouvai chez mon amie. Je n'étais plus seule. Celle-ci sut me reconforter et m'empêcher de craquer. Cette situation dura quinze jours pendant lesquels elle dut aussi hausser le ton plus d'une fois pour m'empêcher de retourner chez moi, craignant « le retour de flammes » qu'Alain m'aurait infligé.

Mais un jour, il fallut pourtant que je le revoie pour régler quelques détails d'ordre pratique. Malheureusement, au fur et à mesure de nos rencontres, il réussit à me faire retomber dans son piège et je repris alors le chemin de la maison, le cœur plein d'espoir. Il me promit monts et merveilles, m'emmenait au restaurant tous les dimanches, toujours le même restaurant d'ailleurs, me proposait chaque week-end des visites diverses et variées, lui qui, d'habitude, ne voulait jamais sortir. Il me fit découvrir la Belgique, puis, pour répondre à mon envie de me retrouver

face à la mer, il m'offrit un petit week-end à Étretat pour admirer les falaises. Je pensais que mon plan avait marché. Il savait à présent que je pouvais me défendre et qu'il n'avait plus à me traiter comme il l'avait fait auparavant.

XVIII

Mais cette nouvelle situation ne dura pas très longtemps et au bout d'un an de bons et loyaux services, il redevint le parfait tyran que j'avais connu et amplifia même son « rôle ». Il reprit les mêmes habitudes, les mêmes humiliations et violences. Il alla jusqu'à ressortir quelques histoires que je pensais enterrées, comme celle de la bague.

Donc, un an plus tard, après avoir ruminé cet épisode pendant 365 jours, il reprit le sujet en me traitant de voleuse, puis m'attaqua sur d'autres fronts. Il accusa les membres de ma famille qui, d'après lui, étaient tous des voyous ayant osé s'introduire dans sa maison en son absence pour lui voler ses affaires. Je lui fis remarquer que je n'avais rien pris lui appartenant, j'avais seulement emporté des meubles ou des objets provenant de ma famille et reçus en héritage, ou des objets achetés tout au long de notre vie commune, donc acquis avec mon propre salaire. Sa paranoïa reprit de plus belle. Il autorisa seulement les appels de mon père, interdit ceux de ma tante, responsable selon lui du vol de ses affaires. Connaissant à peu près les heures où Alain appelait à la maison, je gardais le reste du temps libre pour les appels à ma famille ou mes amis. Quand par malchance, le téléphone sonnait occupé, je prétextais des représentants ou des annonceurs. Tout mon entourage avait la consigne de ne laisser aucun message sur le répondeur. Seul mon directeur pouvait le faire, car je n'osais pas lui avouer la vérité et lui recommander de ne pas appeler.

Alain m'avait laissée tranquille pendant un an, cependant, j'avais toujours du mal à recouvrer ma santé. Il m'arrivait de me réveiller en pleine nuit, trempée de sueur, en proie à l'un de mes nombreux cauchemars. Je peinais à respirer et mes bras me faisaient mal. Je me relevais souvent la nuit, à cause de mes maux d'estomac permanents. Ne pouvant continuer ainsi, j'appelai mon médecin traitant. Cette fois-ci, je ne fis pas la même erreur qu'avec mon précédent médecin. Par chance, le nouveau docteur était une femme très douce qui écouta mon histoire, avec beaucoup de patience. Plus j'avançais dans mon récit, plus ma respiration se resserrait. Elle ne peina pas à poser un diagnostic de dépression nerveuse et de spasmophilie. Elle voulut me prescrire des antidépresseurs, que je refusai, lui faisant comprendre qu'étant donné mon travail, je ne pouvais pas me permettre d'être dans un état second et que je voulais garder toute ma lucidité pour affronter Alain. Elle me donna donc des anxiolytiques, ainsi que des somnifères. À 25 ans, j'aurais préféré ne pas toucher à ces médicaments, mais je prenais conscience que ma santé était en danger.

Le premier soir où je pris mes gélules, j'eus l'impression d'avoir avalé une potion magique et je m'endormis tout doucement, sans me soucier du moindre problème. Pendant plusieurs mois, je suivis mon traitement à la lettre et je fis de même pour l'arrêter. Au bout d'une semaine, il fallut me rendre à l'évidence, je n'arrivais plus à trouver le sommeil sans ces somnifères et mon médecin me les prolongea. Concernant mes maux d'estomac, elle me rassura sur toute absence d'ulcère, mais me conseilla de

respecter une alimentation plus équilibrée et un meilleur rythme de repas. Je prenais facilement du poids, ce qui donnait une arme supplémentaire à Alain pour me traiter de tous les noms possibles pour bien me faire du mal. De toute façon, je n'avais plus envie de faire aucun effort pour lui et je souhaitais même qu'il en arrive à ne plus me regarder, qu'il me quitte pour une femme plus belle, plus mince, voire sa secrétaire du moment ! Peu importe, pourvu qu'il parte loin. Malheureusement, il ne voyait pas la situation de la même façon que moi. Non seulement il cherchait à me faire souffrir, mais à détruire ma vie aussi, m'éloigner de tous mes amis et me faire perdre mon emploi. Une seule et unique solution s'offrait à moi : trouver un avocat et demander le divorce. J'avais idée que cette démarche serait difficile, mais j'ignorais à quel point. Je n'imaginai pas que, de ces sept années de vie commune, la dernière serait la pire et que je frôlerais la mort. À ce moment-là, je fis appel à Rose en cachette et lui demandai un rendez-vous pour une consultation. J'avais confiance en Rose. Elle me mettait en garde et me faisait prendre conscience des dures réalités de la vie, de celles que je vivais chaque jour mais que je ne voulais pas accepter. Les visites que je lui rendais me faisaient beaucoup de mal et je pleurais tellement à chacune d'entre elles ! Rose ne pouvait accepter que je ne réagisse pas et que je me laisse aller, que ce soit à propos de mon poids ou de ma façon de m'habiller. Elle m'avait toujours dit que j'avais de si beaux yeux, d'un vert profond, que tous mes sentiments se lisaient dans mon regard, sur mon visage ; que maintenant, elle ne lisait plus rien dans mes yeux et qu'elle ne voyait

plus qu'une loque. Et cela, elle ne pouvait l'accepter.

Un jour, je réussis à programmer un week-end chez Papa. L'accueil fut toujours aussi chaleureux que par le passé, d'autant qu'il savait qu'Alain m'avait fichu la paix pendant un an et que les problèmes étaient revenus. Je lui fis la promesse de consulter bientôt un avocat pour demander le divorce; il fallait juste que je me constitue un petit capital pour pouvoir en assurer la prise en charge financière. Mon père me rassura alors sur ce point et promit qu'il m'aiderait pour le paiement de l'avocat, de façon à ce que j'en finisse au plus vite avec ce chapitre de ma vie. Évidemment, Alain refusa de venir avec moi chez Mamounette, ce qui m'arrangea. Je pus ainsi en profiter pour aller consulter Rose. En arrivant devant chez elle, je savais déjà que la consultation serait difficile.

— Je vois que vous êtes toujours avec votre mari. Il s'est calmé un temps, mais vous vivez maintenant le revers de la médaille. Il est pire que jamais ! me dit-elle, dès le début.

Je lui passai les cartes les unes après les autres et je vis alors défiler devant moi les épisodes de mon destin, chargés de haine et de douleur. À la vision d'une carte en particulier, elle me fixa brusquement droit dans les yeux. Je connaissais ce regard et en général, il n'était pas précurseur de bonnes nouvelles. Qu'allait-elle m'annoncer de nouveau que je ne sache déjà?

— Isa, à partir de maintenant, vous allez écouter tout ce que je vais vous dire et surtout faire ce que je vais vous conseiller. Votre vie est en jeu et vous êtes en grand danger ! Je vois que, d'ici quelque temps, vous allez entreprendre des démarches pour le divorce. Entre-temps, vous allez

quitter votre domicile pour y revenir ensuite. À ce moment-là, vous prendrez un avocat, surtout pas le même que votre mari ! Quand il réalisera qu'il est en train de vous perdre, cela va lui chambouler complètement la tête. Il vous fera du chantage au suicide pour vous retenir. Surtout, ne tombez pas dans le panneau ! Le pire, c'est que je vois la mort rôder autour de vous et sur vous. Votre mari va se fâcher pour un problème administratif. Voyant que vous ne lui cédez pas, il vous menacera d'une arme, d'un couteau certainement. Surtout, ne le provoquez pas à ce moment-là ! Donnez-lui raison, dites oui à chacune de ses phrases. Il se calmera, mais dès que vous en aurez la possibilité, sortez tout de suite de chez vous. Partez vous réfugier loin de lui ! Restez à l'écoute, ne lui tournez jamais le dos, ne parlez d'aucun sujet vous concernant ! Lorsque vous serez en rapport avec un avocat, faites tout passer par son intermédiaire. Votre mari va vous détruire et la bataille sera rude, mais si vous respectez mes consignes, vous resterez en vie. Le divorce devrait durer environ un an, vous perdrez tous vos biens matériels, mais vous serez vivante et libre.

En pleurs, pâle et tremblante, je fixai Rose. J'avais l'impression de vivre un mauvais film policier dans lequel je jouais le rôle de la victime. Ses mots précis martelaient ma tête : « couteau », « mort », « suicide ». Était-ce vrai ? Mais pourquoi allais-je mourir à 25 ans ? Elle devait se tromper ! Pourquoi devais-je entendre cela ? Pourquoi moi ? Que quelqu'un me dise enfin, une bonne fois pour toutes, pourquoi moi ? Rose ne trouva rien d'autre à ajouter, elle avait tout révélé et m'avait mise en garde. Maintenant, mon

destin était entre mes mains. Quand je pris la direction de la sortie, elle entoura mon épaule de son bras d'un geste bienveillant et me demanda de la tenir au courant de chaque étape et surtout, de bien me méfier de mon mari. Elle savait que j'allais m'en sortir. Une fois de plus, je me mis à pleurer dans ma voiture, les mains agrippées au volant. Lorsque Papa me vit arriver, il me questionna, sachant d'où je venais. Je lui donnai pour simple réponse que je ne devais pas tarder à prendre un avocat, que mon divorce serait prononcé dans un an, qu'Alain partirait en vidant la maison et... que j'allais mourir dans quelques mois. Non, je tus cette dernière prédiction de Rose. Il promit qu'il ne me laisserait pas seule, qu'il m'appellerait. Il m'assura de nouveau que je ne devais pas attendre de me constituer des économies, qu'il m'aiderait financièrement et que je devais contacter un avocat dès mon retour.

À ses derniers mots, je lui fis un rapide oui de la tête, car Alain venait d'entrer dans la pièce. Le week-end touchait à sa fin et nous devions retourner sur Paris. Je n'avais qu'une envie, crier à la figure d'Alain: « Pars seul, je reste là, tu n'es qu'un salaud ! » J'étais fermement décidée à mettre fin à tout prix à ce carnage par les voies légales de la justice, sans perdre mon emploi et en assurant mon avenir. Je savais que je partais pour un combat difficile, dont je garderai à jamais les marques. Mais il n'était plus question de baisser les bras, plus question de céder à Alain, plus question qu'il porte encore la main sur moi.

Les mois qui suivirent me furent difficiles. Alain devenait de plus en plus soupçonneux et je ne pouvais pas partager la moindre conversation avec lui sans qu'il ne pense

immédiatement à un piège. J'en arrivais à me refermer sur moi-même, pour être sûre de ne pas commettre d'erreur. De plus, je gardais chaque seconde à l'esprit la prédiction de Rose : quand nous devions aborder un sujet matériel ou administratif, je réfléchissais à deux fois avant de répondre. Ce qui me choquait le plus dans ses façons de faire était son égoïsme envers moi. Dès que je voulais regarder la télévision ou mettre de la musique, il prenait un malin plaisir à me faire remarquer que tout lui appartenait.

Nous débutions la saison des grandes vacances. Comme à mon habitude, je fis mon maximum pour être loin de chez moi. En fait, je bénissais cette période, d'autant qu'elle me permettait d'être en compagnie de mes adorables collègues. Le père de deux d'entre eux était avocat et j'allais sans tarder avoir besoin de son aide. Un soir que je rentrais de mon travail, je trouvai Alain de fort mauvaise humeur. Prévoyant une éventuelle suite des événements en ma défaveur, je fis en sorte d'avoir toutes mes affaires à portée de main pour pouvoir me sauver, si besoin était, d'autant que mes collègues m'avaient offert de me réfugier chez eux en cas de problème. Au milieu du dîner, Alain me fit des remarques au sujet du repas : la viande était trop cuite, le vin pas assez frais, et ainsi de suite. Au bout d'un moment, je finis par me mettre en colère, moi aussi. J'avais récupéré un peu de courage pour lui faire face et surtout, je souffrais d'une telle saturation de son attitude que je n'hésitais plus, comme avant, à l'affronter.

— Moi aussi, j'en ai marre! lui ai-je dit, déterminée. Voilà sept ans que je dois subir tes coups sans rien dire! Tu ne m'as jamais aimée et ce que tu veux, c'est une bonniche

qui accomplisse tes quatre volontés, qui t'obéisse au doigt et à l'œil. Si tu n'es pas content, tu n'as qu'à te trouver quelqu'un d'autre et demander le divorce. Ainsi, je serais tranquille ! J'en ai marre de toi, tu me dégoûtes, tu deviens de plus en plus malade. Dès que quelqu'un te regarde dans la rue, tu prends cela pour une insulte. Si un homme me dit bonjour, tout de suite, tu en fais mon amant. À t'écouter, je suis la maîtresse de la moitié du bâtiment.

Je le vis alors devenir fou de colère. Il bouscula tout ce qui se trouvait sur la table, envoya tout balader, dont les assiettes et les verres qui finirent en éclats sur le sol et jeta la nourriture sur les murs et sur les meubles. Tout valsait dans la salle à manger. Il essaya de se rapprocher de moi et, malheureusement, sa colère était si violente que je ne pus m'en-fuir. En un instant, il m'attrapa par le bras, me traîna dans la chambre et me jeta avec violence sur le lit. Ensuite, il entreprit d'étouffer mes cris en plaquant violemment l'oreiller sur ma tête. Je ne me souviens pas avec quelle force j'ai réussi à le repousser, mais j'y suis arrivée, probablement guidée par un instinct de survie. Il se retrouva plaqué contre le sol et je pus enfin prendre la fuite. Il n'était pas question pour moi de rester une seconde de plus dans ce logement, au risque d'être trucidée ! La chance fut avec moi, car je n'avais pas refermé la porte avec le verrou et je pus m'enfuir précipitamment.

XIX

Une fois dehors, je fonçai me réfugier dans ma voiture, mis le contact et pris la direction de l'appartement de mes collègues, des frères jumeaux qui m'accueillirent sans aucun problème. Ils me proposèrent de me conduire au commissariat, mais je me dis que je ne devais pas suivre ce conseil. En fait, j'avais peur de tout et je ne comprenais plus rien, ne savais plus que faire.

Après avoir passé la nuit sur le canapé des jumeaux, je pris le chemin du retour. Mais pour aller où ? Retourner chez moi ? Y subir la colère et la folie d'Alain? Non, je ne pouvais pas prendre un tel risque. En définitive, je me rendis chez sa tante à qui j'expliquai notre situation vécue depuis sept ans, ainsi que l'incident de la nuit dernière. Elle décrocha alors son téléphone pour faire part à mon bourreau de son indignation. Elle m'invita à déjeuner et m'accompagna chez nous en milieu d'après-midi. Une fois passée la porte de l'appartement, nous retrouvâmes Alain couché sur le canapé, une bouteille de liqueur dans la main et mes ansiolytiques dans l'autre. Impossible de savoir combien il en avait pris ! Sa tante ne perdit pas de temps et le conduisit à l'hôpital le plus proche. Entre-temps, je reçus l'appel d'une collègue qui avait été mise au courant de mon problème de la nuit passée et qui accourut pour me rejoindre. Une heure plus tard, je téléphonai à l'hôpital pour prendre des nouvelles d'Alain. Je fus déçue d'apprendre qu'ils l'avaient « relâché ». L'infirmier me fit comprendre que son geste n'était que du chantage et que

les examens médicaux avaient montré qu'Alain n'avait avalé qu'une faible dose de médicaments. Il avait surtout voulu me faire peur.

Quand Alain revint à la maison, il ne put faire autrement que de se mettre en colère. Mais ma collègue ne se laissa pas faire et dans un premier temps, elle le remit à sa place. Le « suicidé » lui répondit alors violemment qu'elle n'avait rien à faire ici et il l'éjecta du salon. En franchissant le seuil de l'appartement, elle me fit un signe de la tête et après lui avoir confirmé que j'avais la situation bien en main, elle s'en alla plus tranquille. Une fois mon amie partie, pour une fois, ce fut à moi d'annoncer à mon « conjoint », la couleur des jours à venir :

— Tu pensais me faire peur avec ton faux suicide ! lui lançai-je froidement. Dommage que tu ne sois pas allé jusqu'au bout de ton idée! Sache que ton geste ne m'a même pas touchée, car je n'ai plus aucun sentiment pour toi. Dès demain, je prends rendez-vous chez un avocat et je demande le divorce. Je ne veux plus te voir, que ce soit bien clair ! À partir de maintenant, nous allons cohabiter jusqu'à ce que le divorce soit prononcé. Tu n'as plus rien à me dire, tu n'as plus à m'appeler de ton travail, tu n'as plus à contrôler mes sorties.

Je le regardai fixement devenir fou de rage. Il ne tenait plus debout. Il essaya de me frapper, mais ne put m'atteindre. Il attrapa la bouteille d'alcool qui se trouvait dans le salon et me la jeta à la figure. Je réussis sans problème à éviter son tir. Je fis alors appel à ma tante qui vint me chercher pour que je puisse rester un peu chez elle. Je pris la précaution de prévenir mon directeur, me fis

prescrire une semaine de congé maladie et partis dès le lendemain me reposer en province, chez mon père.

Papa ne fut pas surpris de me voir arriver. Mon grand-père me proposa de nouveau un logement qui lui appartenait et qui était libre. Il n'en était pas question: pour le moment, je ne devais pas quitter le foyer conjugal, d'autant que j'étais déjà en faute en partant dans ma famille. Bien sûr, la justice ne pouvait pas se retourner contre moi, car de nombreux collègues ou amis étaient prêts à témoigner en ma faveur. Mais dans une procédure, tout est bon pour accuser l'autre et je supposais qu'Alain ne me ferait pas de cadeau. Je profitai de mon séjour chez mon père pour me détendre, réaliser ce dont j'avais envie, manger comme je voulais, parler sans crainte, aller dans les magasins sans avoir un boulet constamment sur le dos pour m'envoyer ses critiques. En un mot, pour revivre. Je redevais une enfant et récupérais juste un peu d'énergie pour affronter la période suivante qui m'attendait, angoissante.

XX

De retour à Paris, je pris mon courage à deux mains et décrochai mon téléphone pour contacter un avocat. Alain ne voulait pas en entendre parler et d'ailleurs, il pensait que je n'irais pas jusqu'au bout de mes démarches. Erreur...

Les jumeaux avaient déjà parlé de moi à leur père, qui ne fut pas surpris par mon appel. Il me donna un rendez-vous pour le lendemain et m'avertit que la situation allait probablement empirer. Que pouvait-il m'arriver de pire que tout ce que j'avais déjà enduré? Je prenais néanmoins en compte ses moindres paroles, car il connaissait son métier. Le lendemain, en arrivant devant son cabinet, je fus prise d'un sérieux doute. Je ne savais plus trop quoi faire... entrer... repartir... mais la porte s'ouvrit et un homme d'une quarantaine d'années m'accueillit, ce qui de fait ne me laissa plus de choix. « Vous êtes Isabelle, je suppose, me dit-il, Je vous en prie, donnez-vous la peine d'entrer. » Une fois installée dans son bureau, je fus bien obligée de lui raconter ce qui m'amenait à lui, les conditions de vie que je subissais, la violence qui régnait à la maison. Il ne prit pas de précautions pour m'annoncer que deux possibilités s'offraient à moi : le divorce à l'amiable qui serait prononcé en un an et le divorce pour faute qui pouvait prendre des années avant que suffisamment de preuves de la violence de mon mari et de témoignages de personnes de mon entourage soient apportées. Comme je n'avais jamais rien révélé pendant tout ce temps, personne

ne pourrait me fournir de documents officiels. Je n'avais pas, non plus, fait constater officiellement mes marques auprès de médecins des hôpitaux.

Je souhaitais faire payer à Alain tout le mal qu'il m'avait fait subir, mais je ne savais pas si j'allais tenir encore des années dans des conditions pareilles. Je pris donc la décision, à contrecœur, de demander le divorce à l'amiable. Après avoir noté tous les documents nécessaires à fournir, je pris congé de mon avocat pour retourner à mon travail. Quand je mis ma collègue au courant, elle m'assura que j'avais pris la bonne décision et que j'avais toute l'existence devant moi pour refaire ma vie. Moi, je ne pensais pas vraiment à cela, seulement à en finir avec cette existence particulièrement douloureuse et ignoble. Le soir, au moment du repas, je mis Alain au courant de mes démarches, ne tenant pas non plus à ce que celles-ci durent trop longtemps. Je lui précisais qu'il devait lui aussi prendre un avocat.

— Tu as un avocat, tant mieux pour toi ! Moi, je n'ai pas l'intention de divorcer, tu feras comme tu veux, mais moi, je refuse ! me répondit-il.

J'avais déjà obtenu quelques renseignements sur la marche à suivre lorsqu'une des deux parties n'accepte pas le divorce. Dans ce cas, on parle de séparation de corps et de biens et le divorce est prononcé au bout de sept ans. Mais il n'en était pas question : impossible de rester moralement enchaînée à ce malade, durant sept années de plus. Ma liberté, une vie normale, ne plus être mariée, c'est tout - si je puis dire - ce que je désirais !

Alain prit alors le téléphone pour appeler sa mère.

Sidérée par la nouvelle, cette dernière voulut que je lui détaille « le pourquoi du comment. » Après avoir écouté toutes mes explications, elle me traita tout simplement de menteuse, m'affirmant que son fils ne ferait jamais de mal à une mouche. Je fis alors un bref retour en arrière et lui rappelai les disputes d'Alain avec son père, le matin où elle m'avait retrouvée dans sa cuisine aux aurores, les colères de son fils quand il rentrait du travail et que son repas n'était pas prêt, etc. Malgré tout cela, en « bonne » mère, elle continua de nier la méchanceté d'Alain. Je n'en croyais pas mes oreilles... Et lui se pavanait sur le canapé, en affichant son large et habituel sourire narquois. Il reprit le téléphone, je débarrassai la table et en me dirigeant vers la salle de bains, je l'entendis parler d'avocat. Sa mère n'avait pas voulu croire à mes déclarations, mais je savais qu'elle ferait en sorte que son fils accomplisse les démarches nécessaires. En revenant dans le salon, je trouvai Alain qui m'attendait de pied ferme.

— J'ai réfléchi, me dit-il. Nous prendrons le même avocat. Je n'ai pas envie de payer une somme exorbitante pour une saleté comme toi. Si tu n'es pas contente de ta vie ici, dégage, mais je ne paierai pas pour toi.

Après lui avoir précisé que cette solution n'était pas possible et que je garderais mon avocat, il se remit à me faire du chantage sur son refus de divorcer. Je finis par lui dire qu'il pouvait faire comme bon lui chantait et que cela ne me dérangeait pas de rester mariée pendant encore sept ans, du moment qu'il quitte à tout jamais ma vie. Il prit alors le chemin de la chambre et moi, celui du salon. À partir de ce jour-là, je décidai que je ne partagerai plus son

lit. Je ne voulais même plus qu'il me touche, dans tous les sens du terme. Lui, manifestement, n'allait pas l'entendre de la même façon.

Le premier mois, je fus assez tranquille. Je faisais ce que me conseillait l'avocat : ne rien dévoiler à Alain et mettre le plus de documents officiels à l'abri. Mais un jour, un petit détail de papiers administratifs me posa problème: bien que cherchant dans tous les endroits possibles le livret de famille pour en faire des photocopies, il me fut impossible de le retrouver. Quand Alain rentra le soir, je lui demandai des explications auxquelles il me répondit : « Si tu veux des photocopies, tu n'as qu'à faire un duplicata du livret de famille ! Il est à moi, je le garde ! »

Comprenant qu'il valait mieux ne pas en discuter, je fis réaliser au plus vite ce duplicata et me dépêchai de placer tous mes autres documents en sûreté. Mais dans sa crise de paranoïa, Alain avait pris un malin plaisir à piéger la caisse de documents pour savoir si je ne fouillais pas dans ses affaires, qui, soit dit en passant, étaient toujours en commun avec les miennes. Je me rendis compte alors, qu'entre certaines pages du classeur, il avait dissimulé des petits bouts de papier qui devaient tomber à l'ouverture de celui-ci. Je ne cherchais même pas à fouiller dans ses affaires, je tenais juste à récupérer mes feuilles de paye, celles de la Sécurité sociale, tout ce qui pouvait me concerner. Je mis donc tous ces papiers à l'abri de façon à ce qu'il ne les détruise pas. Le soir, en rentrant, il ne mit pas longtemps à me sauter dessus, m'accusant de l'avoir volé, d'avoir fouillé dans les papiers, d'avoir dérobé sans doute d'autres documents le concernant. Il décida ensuite

de m'interdire l'accès à la chambre, de jour comme de nuit. Après avoir bataillé pendant plus d'une heure pour pouvoir récupérer mes vêtements, il s'enferma à double tour dans la pièce, puis en ressortit pour effectuer quelques changements de dernière minute. Devant moi se déroula alors un ballet tragi-comique, voire carrément comique : tous les objets de valeur dont la chaîne hi-fi, le magnétoscope et bien entendu le téléviseur, prirent la direction de son nouveau domaine.

— Je peux savoir ce que tu fais ? lui demandai-je.

— Tout cela m'appartient. J'avais ces objets chez ma mère, donc je les reprends. Ils iront dans ma chambre et je t'interdis d'y toucher. De toute façon, je le saurai.

— Mais, tu es complètement malade ! Tu n'as pas le droit de faire ça. Si tu veux jouer à ce jeu, je ne pense pas que tu en ressortiras gagnant. Dès demain, je téléphone à mon avocat. Je n'ai pas l'intention de passer six mois à attendre la conciliation, dans ces conditions !

Par la suite, je fis en sorte de ne plus prendre mes repas avec lui. De toute façon, je ne supportais plus de le voir et sentir sa présence à mes côtés me donnait la nausée. Quand j'ouvris le réfrigérateur le premier soir de cette décision, j'eus une drôle de surprise ! Toute la nourriture était regroupée sur un seul rayonnage, le reste du frigo était vide. Sans me démonter, je me servis tout de même dans ce rayon unique et pris de quoi dîner. Mais, alors que je venais de m'installer à table, il arriva, prit mon assiette et jeta tout son contenu dans le vide-ordures.

— Je t'interdis de prendre quoi que ce soit, dans le frigo ! cria-t-il, méchamment. C'est moi qui paye les

courses ! Si tu veux manger, achète-toi ce dont tu as besoin, mais tu ne le conserveras pas ici. Le frigo est à moi !

Je me mis en rogne, moi aussi, et le rejoignis immédiatement dans le salon.

— Dis-moi, de quel droit te permets-tu des choses pareilles ? lui demandai-je. Ici, rien n'appartient plus à l'un qu'à l'autre ! Nous sommes encore mariés et donc, j'ai le droit de faire ce que je veux, de me servir des appareils électriques et de tout ce qui est dans cet appartement. Si je veux aller dans la chambre, j'en ai le droit, je suis aussi chez moi.

À ce moment-là, sa colère redoubla et il devint encore plus fou de rage. Jamais je ne l'avais vu comme cela auparavant. Les yeux exorbités, la respiration haletante, il parcourait l'appartement et bousculait tout sur son passage. Il se dirigea ensuite vers le meuble du salon, ouvrit la vitrine et prit l'opinel que je lui avais offert quelques années plus tôt. En le voyant agir ainsi, la prédiction de Rose me revint en mémoire. Je crus alors que ma dernière heure allait arriver... Je fis de mon mieux pour m'échapper, mais il fut plus rapide que moi. Il m'attrapa par les cheveux, me coinça sur le canapé et posa la pointe du couteau sur ma gorge, bien en travers. Je sentais la lame qui s'enfonçait au fur et à mesure qu'il me parlait. Sa main tremblait de rage. Je pleurai et criai pour que quelqu'un m'entendît et vînt me secourir, sans trop bouger non plus de peur que la pointe ne me transperçât la gorge. Mais personne ne sonnait à la porte, personne n'arrivait. Je ne savais plus quoi faire, et je ne voulais pas perdre le

contrôle de moi-même. Au moment où je crus qu'il allait me tuer, il me dit : « Ici, tu n'es pas chez toi. Tu n'as rien. Quand nous serons divorcés, je prendrai tout. Toutes les factures sont à mon nom, il ne te restera rien. Je veux que tu claques et j'y arriverai ! Je te détruirai avant le divorce ! Je veux t'entendre me dire que je suis chez moi, que tu vas foutre le camp, que tu n'es qu'une perdante. Dis-le-moi ou je te crève ! »

Je vivais, à cet instant précis, le moment que j'avais tant redouté dans mes cauchemars, durant plusieurs nuits. Je n'avais pas d'autre choix que de lui faire croire qu'il avait raison et d'affirmer qu'il était chez lui. Je finis donc par lui débiter tout ce qu'il voulait entendre, espérant qu'il allait enfin me ficher la paix et que j'allais pouvoir me sauver. Il lâcha alors son couteau et se précipita sur mon trousseau de clés qu'il cacha dans sa poche pour que je ne puisse pas m'enfuir. Ensuite, il me repoussa sur le divan et après m'avoir secouée de toutes ses forces, il me viola, brutalement. Il me pénétra si violemment que je compris qu'il m'avait physiquement déchirée. Tout au long de son acte ignoble, il bavait de rage, poussait des cris de haine et montrait un visage qui n'avait plus rien d'humain. Puis d'un seul coup, il me lâcha sans rien me dire. Je me retrouvai sur le sol du salon, ne sachant que faire, car il avait gardé le couteau à proximité. Au bout d'un moment, il me jeta les clés à la figure et quitta le logement. Je restai là, allongée par terre, sans oser bouger, de peur de le voir surgir à nouveau. Quand je repris mes esprits, je constatai qu'un filet de sang coulait de mon sexe, du fait de la violence de l'acte. Je décrochai alors le téléphone pour

appeler mon avocat. Je savais bien qu'il ne serait pas là, mais je voulais lui laisser un message et lui raconter « à chaud » le moment que je venais de subir. Une fois que j'eus raccroché, le téléphone sonna. La tante d'Alain appelait pour savoir ce qu'il venait de se passer: elle avait retrouvé son neveu réfugié chez elle, en pauvre victime qu'il était. « C'est lui la victime ? lui ai-je répliqué. Il vient de me menacer d'un couteau, il m'interdit l'accès à la chambre, je n'ai pas le droit de manger, je ne peux même pas faire de courses car le frigo lui appartient et c'est lui qui se plaint! Je devrais porter plainte contre lui pour tout ce qu'il m'a infligé ce soir. Qu'il arrête de jouer les malheureux ! C'est lui qui gère tout ici et il passe son temps à me frapper ! » Tout ce que j'eus en guise de réponse fut: « Tu te fais des idées et tu inventes tout cela pour mettre le divorce à ton profit. C'est toi qui rends Alain malade. Depuis qu'il est ici, il n'arrête pas de vomir et il affirme que tu lui mènes la vie dure. Si tu demandes le divorce, c'est sans doute que tu as trouvé quelqu'un à ton travail ! Nous, nous savons de quelle manière il se comporte avec toi et à quel point il t'a toujours couverte de cadeaux. Tu as eu tout ce que tu voulais, tu as été trop gâtée ! » Ne pouvant en entendre davantage, je lui répondis par un « bien sûr, le pauvre » et raccrochai, dégoûtée. Parlons-en de ses cadeaux ! Il avait l'habitude de revenir les mains pleines de cadeaux à chaque fois qu'il me faisait une scène, c'est-à-dire au moins deux fois par semaine. Croyant que j'allais le quitter, il essayait à chaque fois de se racheter. Mais l'histoire ne s'arrêta pas là ! N'en pouvant plus, je dépliai le canapé et finis par m'endormir.

Alain rentra au bout de deux heures, claqua les portes et prit un malin plaisir à venir toutes les cinq minutes allumer la lumière du salon. Au passage, il me traita de « garce » et me demanda d'éteindre, parce que cela lui coûtait cher en électricité. Au bout d'un moment, je pris le parti de dévisser l'ampoule que je mis discrètement dans mon sac à main qui ne me quittait plus, de jour comme de nuit. Il crut que l'ampoule était grillée et me laissa finir ma nuit. Le lendemain avant son réveil, je remis l'ampoule et je partis pour le travail.

Rose avait eu raison. Il avait bien failli me tuer et je devais à tout prix me protéger et me méfier. Nul doute qu'un jour, il parviendrait à ses fins. Lorsque mon avocat me rappela le lendemain, je me mis à pleurer à chaudes larmes et je lui expliquais la nuit que j'avais passée, sans oublier de mentionner le viol dont j'avais été victime. Il m'annonça alors que je ne pouvais pas porter plainte contre lui, puisque nous entamions une procédure de divorce à l'amiable. De plus, à l'époque, la notion de viol n'existait pas entre mari et femme. La loi changera quelques années plus tard, mais pour moi, il était déjà trop tard. Quelques jours après cet épisode, Alain prenait contact avec un avocat.

XXI

Dès le surlendemain, après avoir fait venir mon médecin et informé mon directeur, je me fis prescrire un arrêt de travail de quinze jours: le certificat médical spécifiait que je souffrais de dépression nerveuse.

Il fallut alors accomplir les démarches réglementaires : avertir la Sécurité sociale que je me trouverai chez mon père, passer au commissariat de police pour déposer une main courante, prévenir que je quittais momentanément le domicile conjugal pour raisons de santé et que je pouvais être jointe au domicile paternel. Ma tante me donna un conseil des plus précieux: ouvrir un compte bancaire à mon nom afin de ne pas récupérer d'éventuelles dettes au moment du divorce. Je fis immédiatement les démarches auprès de ma banque ainsi que du service comptabilité de mon travail. Je pensais alors être protégée, mais ce « bon plan » allait se retourner contre moi au moment du divorce. En effet, Alain demandera une aide financière à ses parents et je dus en payer la moitié sur plusieurs mois, soit 3 000 francs à l'époque ou plus de 455 euros actuels. Il réclamera aussi la moitié de la caution versée pour le logement au moment de notre emménagement, alors que j'avais été seule à la verser, à savoir 2 400 francs (360 euros).

Une fois arrivée chez mon père, je n'avais qu'une idée en tête: oublier Paris, ne plus entendre parler de mon divorce, de mes ennuis. Malheureusement, je me devais tout de même de donner quelques nouvelles aux amis, aux

proches, aux voisins... qui ne pouvaient s'empêcher de me questionner sur ma chère moitié. J'avais juste une folle envie de leur hurler: «Laissez-moi, taisez-vous ! » Me retrouver avec Papa m'apporta un certain apaisement. Je ne lui fis pas trop de confidences sur les derniers événements et surtout pas sur l'épisode du couteau. Je devais repartir dans quinze jours et je savais que cela nourrirait son inquiétude. En revanche, je profitai de mon séjour pour rendre visite à Rose qui comprit vite que ses prédictions avaient été justes. J'avais pu m'en sortir, mais pas y échapper. Peu à peu, je retrouvais mon petit chez moi, mes repères, les affaires de ma vie d'avant, ainsi qu'une ambiance calme et sereine. Mon père n'est pas un homme compliqué et je savais qu'en venant chez lui, je ne pouvais pas être mieux ailleurs. Même si mes oncles, tantes ou cousins me proposaient de me recevoir, je ne me sentais bien que chez mon père. J'avais envie de me sentir protégée, comme un enfant qui a un gros chagrin et même si je ne me blottissais pas dans ses bras, sa présence et ses paroles me procuraient le même réconfort. Après ces quinze jours de douceur et de repos, il fallut rentrer à la maison, reprendre le travail et surtout, affronter Alain qui avait découvert ma demande de changement de compte. Je fis face à sa colère et demandai à ma banque d'effectuer tous les mois des versements automatiques de la moitié des diverses factures supportées par le couple. Ainsi, je prouvais que, même avec un compte à part, je participais aux dépenses de ce que l'on appelle un « ménage ».

Nous avons déjà comparu six fois devant les avocats, mais ces rencontres et audiences n'avaient pas réellement

fait avancer la situation. De retour de chez mon père, je me rendis compte que ma santé devenait de plus en plus fragile et qu'en raison du précédent épisode de l'opinel, je ne pouvais plus rester des week-ends entiers avec Alain. Il ne m'avait plus agressée avec ce couteau, mais il ne se gênait pas pour me frapper régulièrement. Lui aussi avait pris connaissance des lois sur les violences conjugales et il savait que, dans notre procédure, je ne pouvais rien contre lui. Quand il s'acharnait contre moi, il me disait avec un sourire radieux et cynique : « Essaie de le prouver à quelqu'un ! Il n'y a personne dans le logement, tu n'as pas de témoins. Je peux faire tout ce que je veux de toi, tu n'as aucun recours. Regarde-moi bien dans les yeux... Tu vas tout perdre ! Partout où tu iras, je serai toujours derrière toi. Tu n'auras pas une minute de répit, je serai toujours là. On ne se débarrasse pas si facilement de moi. De toute façon, n'oublie pas : je t'ai toujours dit que je te ferais crever ! » Je ne répondais pas, car je savais comment cela se terminerai.

Mon cousin et sa femme venaient me chercher tous les week-ends. Je partageais leur compagnie et surtout leur sécurité, car au moins, avec eux, je ne risquais rien. Aujourd'hui encore, je suis consciente de ce qu'ils ont pu faire pour moi, mais je ne sais pas s'ils avaient vraiment conscience du climat de haine qui régnait à la maison. Chaque samedi matin, nous accomplissions toujours le même rituel: dès que nous arrivions chez eux, je devais déposer une main courante auprès de la gendarmerie afin de donner le nom des personnes qui m'hébergeaient, le lien de parenté ainsi que l'adresse. Ainsi, je prouvais que je

n'avais pas quitté le domicile conjugal. Les lois protégeant les femmes battues n'avaient pas encore été officiellement promulguées par la justice, mais il en existait pour les personnes qui quittaient leur habitation sans prévenir. Les gendarmes me reconnaissaient à chaque visite et me disaient : « Comme d'habitude, de passage chez votre cousin. C'est pire que Dallas, votre histoire ! » Le lundi matin, lorsque mon cousin me déposait devant la porte de mon travail, il surprenait parfois Alain caché derrière un buisson, me surveillant, moi et la personne avec qui j'arrivais. Malgré la peine que j'avais de vivre avec lui, je rigolais de son petit jeu à se dissimuler pour m'espionner, de son ridicule et surtout de son comportement immature qui ne m'étonnait désormais pas plus que cela. De mon côté, une fois mon travail achevé, je rentrais à la maison et essayais d'occuper mon temps. Je n'avais plus accès ni à la télé ni à la musique et je n'osais même plus toucher à quoi que ce soit, pensant sans cesse que tout était piégé.

Un jour, mon avocat me convoqua pour m'annoncer la date de la conciliation ainsi que la liste du partage. Il me fit comprendre aussi que je n'avais guère le choix si je voulais que les démarches se déroulent rapidement. Il me précisa tout de même qu'il demanderait l'attribution du logement pour moi, en raison de ce que Monsieur avait fixé comme liste du partage des biens. Quand je lus cette fameuse énumération des biens et objets du couple et leur répartition, j'eus un petit moment d'hésitation : je ne savais pas s'il fallait en rire ou en pleurer ! À Madame étaient attribués les meubles de la cuisine et de la salle de bains (fabriqués par mon père), quelques autres meubles de

moindre importance, le lave-linge, un grille-viande (!), deux plantes vertes, le fer à repasser, la moitié de la vaisselle et du linge de maison. Plus mes vêtements personnels, ce qui était tout de même la moindre des choses et « théoriquement », le rocking-chair. Monsieur, lui, disposait de tous les autres appareils électroménagers, de tous les objets télévision et hi-fi (deux téléviseurs, un magnétoscope, deux chaînes hi-fi, etc.), du lit et autres meubles de qualité, des tableaux, de la moitié de la vaisselle et du linge de maison. Je regardai la liste et fis comprendre à mon avocat qu'au bout du compte, il me resterait vraiment peu de chose, mais que je récupérerai des biens qui n'avaient pas de prix: ma liberté et ma tranquillité. De plus, si le juge m'accordait le logement, je gagnerais une minivictoire sur Alain, car je savais que son souhait principal était de le garder également. Je finis par signer le document. Deux mois après, nous nous retrouvions devant le juge pour la conciliation. Je gardai mon sang-froid et cherchai à ne pas me faire remarquer. En revanche, Alain bougeait dans tous les sens, grands gestes à l'appui et son avocat lui demanda de se calmer. Nous nous assîmes devant le magistrat et écoutâmes tout le déroulement de la procédure. Le juge s'adressa ensuite à moi:

— Madame, souhaitez-vous toujours demander le divorce par consentement mutuel ?

— Oui, monsieur le juge.

— Monsieur, souhaitez-vous toujours demander le divorce par consentement mutuel ?

— Ah ! Oui, alors ! Et comment !

Le juge fixa alors Alain d'un air sévère et son avocat lui fit les gros yeux. Sans le savoir, je venais de gagner l'attribution de mon logement, uniquement parce qu'Alain avait osé en dire un peu plus devant le juge. Mon avocat me demanda de rester cinq minutes supplémentaires, de façon à laisser partir Alain devant nous. Il me mit en garde de bien respecter le partage qui avait été établi sur la liste. En fait, il n'était pas dupe et se doutait bien qu'il n'y avait aucun consentement mutuel entre nous. Mais qu'importe! Au bout de six mois, je serais enfin libre ! Il ne me restait plus qu'à m'armer de patience. Je repris le chemin de la maison, mais j'étais loin de me douter de ce qui allait me tomber sur les épaules, le soir même. Une fois de plus, Alain voulut jouer au plus fort. Depuis un moment déjà, je ne partageais plus son lit et de toute façon, je n'avais plus accès à la chambre. Donc, tous les soirs, je dépliais le canapé et le repliais le lendemain matin. Ce soir-là, Alain me laissa me coucher et une fois qu'il fut bien sûr que je dormais profondément, il s'approcha de moi et envoya des coups de pied dans le pauvre canapé qui, soit dit en passant, ne lui avait rien fait. Ne sachant ce qu'il se passait, je lui demandai de me laisser tranquille et de retourner dans sa chambre.

— Je te signale que tu dors dans mon canapé, me cria-t-il dans les oreilles. Ce meuble est à moi, ainsi que le fauteuil. Tu te lèves immédiatement et tu ne t'en approches plus! Même dans la journée! Tu as deux chaises qui t'appartiennent, tu n'as qu'à dormir dessus.

— Mais tu es malade ! Je ne vais pas dormir sur des chaises ! Tu as déjà le lit et je ne vois pas où est le

problème que je dorme dans le canapé. Tu n'as pas le droit de me faire ça !

Pour toute réponse, je ne reçus que des manifestations de violence. Il attrapa les draps, les mit en morceaux (ceux-là, au moins, étaient partagés!) et me fit descendre de « son » canapé. Je pris mon oreiller, quelques coussins (qui étaient à moi) et partis m'installer dans la cuisine. Je posai mon oreiller sur le rebord de la table et essayai de me rendormir. J'étais exténuée. Au bout d'un moment, ne supportant plus cette position plus qu'inconfortable, je pris la décision de me coucher par terre à même le sol, afin de pouvoir finir ma nuit. Alain trouva cela très drôle et me traita de « chienne pouilleuse ». Dès le lendemain, je fis en sorte de récupérer mon matelas qui se trouvait chez mon grand-père. Il était inconcevable que je passe toutes mes nuits sur le carrelage de la cuisine, d'autant que je devais tenir encore six mois ! Comme le temps me semblait long ! Mais je devais résister et patienter à tout prix, aidée dans cette épreuve par ma famille qui me soutenait et mes amis avec qui je partageais maintenant tout ce que je vivais.

En attendant la fin de cette longue période, je m'installai dans la deuxième chambre et à ce moment-là, Alain commença à jouer avec mes nerfs. Tout d'abord, il ne mit pas longtemps à me montrer que les deux chambres possédaient les mêmes serrures. Il n'était donc pas question pour moi de cacher mes affaires dans ma chambre. Pour qu'il ne puisse pas entrer, je pris l'habitude de laisser la clé en travers de la serrure. Comme cela, il ne pouvait pas utiliser la sienne et moi, je pouvais rester seule dans la pièce et me ressourcer. Je pensais avoir trouvé un nouveau

refuge dans mon propre appartement. Non! À ce moment-là encore, je ne dus compter que sur ma vigilance. Je ne prenais plus aucun repas chez moi et quand cela se produisait, je devais m'organiser pour faire mes courses au jour le jour, puisque je n'avais pas le droit de me servir du réfrigérateur. Un soir, je ne fis pas attention à ce détail et j'achetai un plat cuisiné dans un magasin. Je devais le passer au four à micro-ondes et me dis que, pour une fois, Alain pourrait bien changer d'avis et faire un petit effort, si, toutefois, cela s'appelle un effort ! En arrivant chez moi, j'eus la bonne surprise de constater qu'il n'était pas là, ce qui me permit de faire chauffer mon repas. J'avais à peine commencé de dîner qu'il arriva, posa ses affaires et se rua dans la cuisine en hurlant : « Le micro-ondes est à moi ! Fous-moi ça à la poubelle, tout de suite ! Je t'interdis de te servir de mes affaires. Il te faut quoi pour que tu comprennes qu'ici, tu n'as rien? »

À ce moment-là, la colère m'emporta et je me mis à le sermonner violemment sur sa façon de me traiter. Je lui dis, hors de moi, que tant qu'un objet restait dans l'appartement, j'avais bien le droit de m'en servir. Puis, sans pouvoir me contrôler, je pris mon assiette et la cognai brutalement sur un coin de la table. Elle ne résista pas au choc et se cassa en deux. Le repas était fini ! J'avais du verre partout et il m'était impossible de manger sans risquer d'en avaler un morceau ou de me couper. Le tout partit donc en direction du vide-ordures, pour le plus grand plaisir d'Alain qui savourait sa victoire. Honteuse, je regagnai ma chambre et me couchai, l'estomac vide. De son côté, il se mit à déambuler dans l'appartement, tout en

sifflotant. Je rouvris la porte de la chambre pour lui demander de se taire. À partir de ce soir-là, il passera les six derniers mois de notre cohabitation en sifflant du matin au soir ou en laissant la télévision à tue-tête, juste pour le plaisir de me rendre folle. Il m'était devenu intolérable de le voir ou même seulement de sentir sa présence dans le logement. Le matin, quand il tournait sa petite cuillère dans son café, ce bruit m'exaspérait. Le savoir aux toilettes me soulevait le cœur. Sa musique, poussée à fond, me crevait les tympans. Je me retrouvais dans ma chambre, les doigts dans les oreilles et il m'arrivait de trembler de partout, de supplier au fond de moi qu'il s'en aille et même, parfois, de souhaiter en finir avec la vie.

Mais, comme si une bonne étoile s'était déposée sur mon chemin, au moment où je pensais basculer de l'autre côté de ce monde, mon avocat m'annonça la date définitive du divorce. Il aurait lieu le 26 septembre 1996. Il ne me restait plus qu'un mois à tenir bon et le bout du tunnel n'était pas très loin. J'avais enduré ce monstre pendant sept ans, je devais encore le subir pendant un mois. Je fis alors en sorte de me changer les idées et de ne plus rentrer que tard le soir, juste pour dormir.

Le dernier mois, un samedi soir, je revins à l'appartement assez tard, vers les 22 h 30. Plus d'une fois, Alain avait laissé ses clés dans la serrure, m'empêchant ainsi de pénétrer dans notre domicile. J'étais alors obligée d'appuyer assez longuement sur la sonnette qui résonnait dans tout l'étage. Je l'avais menacé de prévenir la police s'il recommençait, mais il m'avait littéralement ri au nez, ne me pensant pas capable de cela. Alors, ce samedi soir

où il avait répété son gag de la clé, je le mis en garde deux fois avant de faire demi-tour et de me rendre au commissariat de mon quartier. Après avoir bien expliqué la situation, que nous étions en instance de divorce et que Monsieur avait l'habitude de me jouer ce tour, je retournai chez moi entourée de deux policiers. Étant donné qu'Alain restait toujours caché derrière la porte, il se trouva obligé d'ouvrir à la première annonce des hommes en uniforme. Ces derniers prirent le temps de lui expliquer que le logement était encore commun et qu'ils se verraient dans l'obligation de le convoquer au bureau de police, avec procès-verbal à l'appui, pour m'avoir refusé de pénétrer chez moi. Comme, par ailleurs, j'avais parlé de ses violences, ils prirent un malin plaisir à lui en glisser deux mots. Ils s'assurèrent ensuite que je puisse rejoindre ma chambre sans souci et repartirent comme ils étaient venus. Cette fois-ci, j'avais des témoins, même si je savais que cela ne pouvait plus m'apporter grand-chose.

Cet épisode me procura tout de même des retombées « bénéfiques ». Alain ne m'adressa plus la parole jusqu'au divorce et je pus rentrer au domicile dit « conjugal » comme je le souhaitais. Les policiers lui firent part aussi des lois contre l'agression, à savoir qu'une fois divorcé, il ne devait pas chercher à me contacter ou même me menacer. Un acte de violence envers moi aurait pu alors le conduire en prison. À partir de ce moment-là, je fus certaine qu'il me ficherait la paix, car les policiers avaient une « influence » certaine sur lui, que moi, je ne possédais pas...

XXII

Le 26 septembre, mon cousin m'accompagna au tribunal, car même si mon avocat était là, j'avais besoin aussi d'une présence familiale. Je n'avais pas voulu faire déplacer mon père, car il ne voulait plus entendre parler de ce cauchemar et surtout, il ne voulait pas se trouver en présence d'Alain. Avec ce que j'avais subi, et même s'il était le plus doux des humains, il avait de quoi, en tant que père, être emplis de haine.

Alain se tenait là, debout devant moi, le regard fier comme s'il était le vainqueur. Espérant toujours récupérer l'appartement pour lui seul, il fut assez surpris de constater que le juge m'accordait l'attribution de ce dernier et donnait quatre mois à Alain pour quitter les lieux. Au fond de moi, j'explosais de joie à l'idée d'avoir obtenu gain de cause. Même les sommes à lui verser m'importaient peu, du moment que tout cela se finisse, sauf qu'il me restait encore quatre mois d'une impossible cohabitation. Une fois la procédure terminée, le juge ne put s'empêcher de prononcer un discours à notre intention sur les valeurs à respecter dans la vie. Alain avait retrouvé son regard des mauvais jours et moi, je me contentais d'écouter le juge avec une certaine hâte : celle de me retrouver loin de tout cela. Une fois arrivés à la maison, Alain me fit part de son intention de rester jusqu'à la fin des quatre mois. Voyant que je ne lui répondais pas et que je parlais sans lui adresser la moindre parole, il comprit qu'il ne pouvait plus rien contre moi. Il quitta alors le logement au bout d'une

semaine, en effet, il s'était bien gardé de me dire qu'il avait trouvé un nouvel appartement depuis le mois de mai. Malgré la séparation de corps et de biens, il avait préféré rester dans le logement commun, uniquement pour me faire souffrir quelques mois de plus. C'est ce qu'il me déclara, une fois le divorce prononcé, mais en tête-à-tête et comme toujours, sans témoin.

Un matin, Alain me dit :

— Samedi, ma famille vient pour mon déménagement. Je ne veux pas te voir ici. Personne ne souhaite ta présence. Tu nous laisses tranquilles jusqu'à 17 heures. Je ne prendrai que ce qui me revient et le linge et la vaisselle, partagés de moitié, comme prévu. Sauf une chose qui n'était pas dans la liste : le rocking-chair. Ce sont mes amis qui te l'ont offert, donc je le reprends, ainsi que les photos du mariage. Tu n'as pas à les garder, je prends tout.

— Aucun problème, lui ai-je répondu. D'ailleurs, je ne suis pas là samedi. Tu seras prié de remettre tous les trousseaux de clés dans ma boîte aux lettres. En ce qui concerne les photos, attends ! J'ai fait justement le tri hier soir. Comme je ne peux pas regarder la télé, il faut bien que je m'occupe !

Je partis dans ma chambre et revins avec une enveloppe. J'avais fait le partage de nos photos de mariage : d'un côté, ma famille et de l'autre, la sienne, le tout consciencieusement rangé dans une enveloppe. Pour ce qui était des photos du couple, j'avais partagé et coupé les photos en deux : lui, en costume de marié et moi, en robe. Idem pour la cassette vidéo. J'avais pris un malin plaisir à découper la bande en plusieurs petits morceaux, pour être

sûre qu'il ne puisse pas les recoller. Je lui remis gentiment tous ces souvenirs que l'on pouvait qualifier de « partagés » et pris la direction de l'ascenseur sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit, ni de me retourner pour le voir piquer sa colère sur ces pauvres photos. Je me sentais légère !

Je ne rêvais que d'une chose: inviter tous mes amis pour faire une grande fête à la maison. Nous en avions souvent parlé entre nous et cette fête, suivie d'autres, eut bel et bien lieu : nous avions de la place pour danser : je n'avais plus de meubles ! Le samedi, il fit son déménagement et moi, je pris ma journée pour aller dans les magasins, rêvant à ce que je pourrais acheter plus tard pour meubler mon petit chez-moi. Dans un premier temps, je pris seulement un téléviseur, car il me fallait « de la compagnie » pour mes soirées. J'avais donné rendez-vous à un ami à 17 h 30, laissant une demi-heure de plus à Alain pour partir. Mon copain m'aida à monter mon achat dans l'appartement, mais quand nous arrivâmes, je ne reconnus plus rien. Tout avait disparu ! Dans le salon, il ne restait qu'un petit canapé qu'une amie m'avait donné, une table basse, une vieille table de télé ainsi que deux plantes vertes. Dans la cuisine, une table et deux chaises. Dans la chambre, l'armoire. Dans la salle de bains, seulement mes affaires personnelles. De retour dans le salon, je pris le téléphone et appelai mon père :

— Allô, Papa ! Alain est parti, je n'ai plus rien dans le logement, ça me fait tout drôle. J'ai l'impression d'avoir été cambriolée.

— Ne t'inquiète pas, me répondit-il. Je vais voir avec la

famille. Nous allons t'aider.

Papa avait l'intention de s'arranger avec mes oncles et tantes pour que je puisse récupérer des meubles chez mon grand-père qui venait de décéder. Je pus disposer ainsi d'une table, de quatre chaises ainsi que d'un frigo. Il régnait, dans l'appartement, une ambiance de vide. Mes paroles résonnaient entre les quatre murs, mais j'étais chez moi. Mon ami me demanda :

— Tu es sûre que ça va aller, Isa ? Tu ne veux pas venir passer la soirée à la maison ? Tu ne serais pas seule.

— Je te remercie. Aide-moi juste à régler la télé et ce soir, je vais installer mon nouveau chez-moi. Je sais que si j'ai besoin de quelque chose, j'ai des amis ou ma famille et que surtout, tout est bien fini.

XXIII

Après le départ d'Alain, je réussis petit à petit à remonter la pente. Je recevais mes amis à la maison, sans que personne ne se sentît gêné par mon appartement « camping ». J'avais 26 ans et la force, je crois, de tourner la page.

Un soir où je me trouvais seule chez moi, je me mis à repenser à Luc, mon premier amour... Je me demandais pourquoi il m'avait quittée comme cela du jour au lendemain, alors que je l'aimais tant à cette époque. Prenant mon courage à deux mains, je décidai de composer un numéro de téléphone que je n'avais jamais oublié, celui de ses parents. Sa maman décrocha et avec une pointe d'hésitation, je me présentai :

— Bonjour ! Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi ? Je suis Isabelle, une ancienne amie de Luc. Serait-il là, par hasard, s'il vous plaît ?

— Oh ! Isabelle ! Bien sûr que je me souviens de vous ! Luc est dans sa chambre ; il sera heureux de vous entendre. Il vient de rompre avec son amie avec qui il vivait depuis sept ans et il traverse une période difficile en ce moment. Ne quittez pas, je vais le chercher. Je vous souhaite une bonne soirée et... venez nous rendre visite quand vous aurez le temps !

Après l'avoir remerciée de son invitation, je fis rapidement un petit calcul dans ma tête. Luc avait vécu son histoire d'amour le même nombre d'années que moi, j'avais subi mon cauchemar. Allait-il vraiment être heureux

de m'entendre ? C'est sa voix charmante qui m'accueille au bout du fil et qui me reconforta aussitôt :

— Allô, Isa ! Si tu savais comme je suis content de t'entendre ! J'ai souvent pensé à toi, mais je n'osais pas te téléphoner. Où habites-tu ?

— Je me trouve en région parisienne, mais je viens de traverser sept ans de malheur...

Je lui racontai alors les événements que j'avais subis, tandis que lui me confia toute la peine qu'il ressentait suite à la rupture qu'il venait de vivre. Devant tant de désarroi partagé, il me proposa de venir me rejoindre un week-end. J'avais du mal à croire à sa proposition: trois cents kilomètres nous séparaient. Mais il me répondit qu'il avait un grand besoin de me parler maintenant que nous étions amis, pour m'expliquer son départ, sept ans auparavant. Je lui proposai donc de venir le week-end suivant, mais entre-temps, il me rappela dès le lendemain et nous pûmes alors discuter à nouveau un long moment au téléphone.

La matinée du samedi me parut interminable. Il m'avait prévenue qu'il serait là à midi et, effectivement, à midi pile, en regardant par la fenêtre, je le vis arriver. Dévalant l'escalier, je fonçai à sa rencontre et sans se poser aucune question, sans arrière-pensées, juste par joie de nous revoir, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Une fois entré dans l'appartement, Luc fut mis devant le fait accompli : l'appartement était encore complètement vide, mais il ne fit aucune réflexion. Un long après-midi de confidences mutuelles débuta et je lui racontai les affres de ma vie sentimentale et sexuelle passée. À un moment particulièrement douloureux de mon récit, des petites

larmes perlèrent au coin de ses yeux et il me dit alors :

— Si je ne t'avais pas quittée, tu ne serais jamais allée vers lui... Je me sens un peu fautif.

— Non, tu ne dois rien te reprocher ! Nous étions jeunes, nous ne savions pas vraiment ce qu'aimer signifiait. Tes sentiments ont été plus forts pour une autre et j'en ai souffert, mais dis-toi bien que je n'en ai jamais voulu à personne. La seule fautive, c'est moi ! J'aurais dû fuir depuis longtemps au lieu de rester dans cette terreur, cette peur de tout perdre et celle de ne pas pouvoir m'en sortir !

Le soir, il m'invita au restaurant et de retour dans mon petit appartement, le moment dont je rêvais, mais craignais aussi, arriva... Je ne possédais qu'un lit et je n'allais tout de même pas lui demander de faire le trajet de nuit pour qu'il rentre chez lui. Il resta donc dormir à la maison. Je lui dis alors :

— Luc, je t'ai raconté ce que j'ai subi. Je sais que tu seras sincère. Crois-tu vraiment que je ne pourrai plus jamais laisser un homme me toucher ?

— Ce que tu as subi est terrible, me répondit-il. Mais tu referas confiance à quelqu'un quand tu retrouveras un homme sensible et affectueux qui ne pourra que t'aimer, comme tu le mérites.

— Luc, tu sais que jamais je ne pourrais demander une chose pareille à n'importe qui... Mais, s'il te plaît, aide-moi, je t'en prie ! Aide-moi à laver toutes ces horreurs que j'ai endurées... Montre-moi ce qu'est vraiment un rapport sexuel normal. Je veux sentir du désir et non de la souffrance. Je sais qu'avec toi, je pourrai garder en mémoire un instant de ce bonheur que je n'ai jamais

connu.

— Isa, je veux bien te donner toute la tendresse dont tu as besoin, mais je te sais fragile. Tu comptes énormément pour moi, cependant je ne veux pas que nous ayons une aventure tous les deux. Je ne souhaite pas te perdre en tant qu'amie. Tu m'as vraiment manqué à certains moments, je ne t'ai jamais oubliée !

— Il n'est pas question de faire notre vie ensemble, Luc! Nous sommes, toi et moi, au-dessus de tout cela ! Ce qui nous lie, personne ne peut le détruire. Je te demande seulement de me redonner la vie.

À ce moment-là, comprenant intimement le sens de mon souhait, il me prit dans ses bras et réussit enfin à me faire sentir femme. Par la suite, nous n'avons jamais passé d'autres nuits ensemble, mais nous avons échangé des correspondances pendant des années. Le jour où il m'annonça qu'il avait rencontré un nouvel amour, je lui ai souhaité tout le bonheur du monde et me suis effacée de sa vie.

Depuis cette nuit partagée avec lui, durant laquelle je fus bercée de tendresse, de respect et d'amour physique, je sus que les menaces de mon mari n'étaient pas fondées et que je pouvais être à nouveau aimée par un homme pour ce que je suis. Aujourd'hui, je suis heureuse et je souhaite prouver à toutes les femmes qui ont vécu ces mêmes violences que, même si des marques resteront en elles, un homme sera là un jour pour leur prouver qu'elles sont, à ses yeux, l'être le plus précieux au monde.

XXIV

Après le départ d'Alain, malgré ma santé fragile, je commençais à reprendre confiance en moi et à aller naturellement au-devant des autres, sans crainte, sans appréhension. Éprouvant un besoin quasi vital de me confier, de « vider mon sac », c'est avec plaisir que je recevais, de temps à autre, des amies ou des copains pour discuter, d'autant que rester seule dans mon 70 m² me faisait encore peur. Je me souviens d'un collègue venu me rendre visite, un soir de tristesse. La plaie était loin d'être tout à fait refermée. À son arrivée, je me sentis obligée de lui préciser que le logement était plus que désertique, mais qu'avec le temps, il reprendrait vite un aspect plus chaleureux. Il put aussi constater les dégâts qu'Alain avait laissés en partant, comme des traces sur les meubles qu'il avait abimés ou sur la porte qui portait son « empreinte ». Gentiment, à l'écoute, cet ami me demanda :

— Isa, comment as-tu pu supporter tout cela? Pourquoi n'as-tu rien dit à personne? Te rends-tu vraiment compte de ce qu'il t'a fait subir?

— Je sais... mais parler à ce moment n'aurait servi à rien. Je ne pouvais pas et je pensais que personne ne comprendrait mon histoire. La situation était telle que moi-même, avec un peu de recul, j'ai du mal à la croire aujourd'hui. Alors comment en parler et comment trouver les mots pour dire... Je réalise que je suis en vie et que rien que cela, c'est ma victoire !

En septembre, mon divorce fut définitivement prononcé

et je me jetais à corps perdu dans le tourbillon de la vie : une ovation à ma nouvelle condition de femme libre! Cependant, je restais encore fragile et parfois, je craignais de retomber dans les épreuves de l'existence. J'aurais même pu vivre à nouveau une histoire encore plus dramatique, tellement j'avais besoin d'être rassurée par... le premier venu, quel qu'il soit. Mais ce ne fut pas le cas. Je suppose que certaines femmes ne redonneront plus jamais leur confiance à un homme et se protégeront comme elles croient devoir le faire. Nous aurons toutes en commun, pour le reste de notre vie, des plaies ou des blessures ouvertes qui ne se refermeront jamais. Pour ma part, j'ai réussi à refaire ma vie, j'ai retrouvé mon équilibre affectif et j'ai pu offrir à ma fille, née l'année suivante, une vraie famille. Des « amies de galère » n'ont pas toutes eu cette chance.

ÉPILOGUE

Quelques mois après mon divorce, je fis la connaissance d'un jeune homme avec qui je vécus quelques mois de confiance retrouvée et d'amour partagé. Cependant, le plus important fut que je pus, avec lui, réaliser mon rêve de devenir maman. Seulement, peu de temps après la naissance de ma fille Ilona, nous décidâmes de nous séparer. Notre relation était-elle trop proche de mon enfer tout juste terminé? Étais-je encore trop marquée pour m'engager si totalement, si rapidement? Je quittai alors Paris, en y laissant des amis chers à mon cœur, ainsi qu'un travail qui me passionnait, mais je devais faire un choix.

Repartir de zéro, tel était mon objectif, moi Isabelle Fromont, habitée par l'espoir que ma vie sentimentale ne serait pas finie à tout jamais. J'ai eu raison de croire en moi-même et de reprendre confiance, car aujourd'hui, je mène une vie tout à fait normale. Je n'ai plus peur de mon ex-mari, même s'il laissera toujours en moi une sorte de dégoût... Mais je ne ressens plus ce brasier au fond de moi qui me consumait jour après jour, sauf que certaines scènes seront à jamais gravées dans ma mémoire. Je dois apprendre à vivre avec elles, comme frappée par un tatouage permanent. La fragilité est toujours là, mais peut-être n'est-elle que le prolongement de celle que j'ai éprouvée à la suite du décès de ma mère. Je pense que ce qui me caractérise le plus est mon horreur de voir quiconque souffrir, souffrir... je sais ce que cela veut dire.

Devant le malheur des autres, je ressens automatiquement l'envie de venir en aide et d'être active, par un mot, par un geste, car à un moment de ma vie, je ne fus que l'ombre de moi-même, sans aucune confiance en moi, me dévalorisant à chaque instant. D'une jeune fille bien dans ma peau, j'étais devenue dépressive et je m'enfonçais un peu plus chaque jour, avec la seule idée de quitter à jamais ce monde. Je vivais dans un enfer et j'aurais préféré mourir que de l'avouer à ma famille ou à mes amis. D'ailleurs, je n'aurais pu trouver les mots pour verbaliser ce qu'était mon quotidien. Qui aurait pu me comprendre ou même me croire ? D'autant que je n'avais qu'entre 19 et 26 ans, des âges où généralement l'insouciance et le plaisir de la vie priment sur la souffrance personnelle.

Je ne voyais en moi qu'une personne sans valeur et par conséquent, je ne pouvais pas chercher à me reconstruire, puisqu'aux yeux de l'être que j'aimais, je n'étais qu'une moins que rien. Avec le recul, je pense que même si j'avais pu me confier à quelqu'un, les paroles des proches qui m'entouraient ne m'auraient servi à rien, car la peur et les menaces tenaient trop de place dans ma vie. J'étais absolument prisonnière de ma situation, enfoncée et engluée dans sa noirceur, vivant au jour le jour avec cette crainte et cette domination, à tel point que le reste du monde se trouvait effacé de mon quotidien. Mais de quoi était composé mon quotidien? Pouvais-je dire que je connaissais une vraie vie, à part des journées qui se succédaient, faites d'automatismes et de soumissions, rien de plus... Une impression de devenir transparente au regard des autres, perdue dans la foule, perdue dans la vie.

Il m'aura fallu douze ans pour enfin trouver le courage de témoigner de ce que fut mon existence pendant sept ans, celle d'une femme battue. Ce livre, je l'ai écrit pour toutes ces femmes qui souffrent encore aujourd'hui de cet enfer, dans ce monde à part où elles se trouvent enfermées et où rien ne peut briser cette peur qui les détruit chaque jour un peu plus. Seule la reprise de conscience et un énorme courage, ainsi qu'un travail sur soi-même, peuvent nous permettre de nous en sortir et de reprendre une vie normale de femme, en tant que mère et peut-être, un jour, en tant qu'épouse. Refaire confiance à un homme est difficile, pouvoir partager des moments intimes avec lui l'est encore plus. Surtout si on a subi des rapports contraints et humiliants s'apparentant à des viols, comme moi qui ai été considérée par mon mari comme une « putain » travaillant gratuitement pour lui. J'ai dû apprendre à me laver de tous ces souvenirs qui me collaient à la peau pour pouvoir aujourd'hui me regarder sereinement dans la glace.

Il m'a été difficile de me raconter... Depuis le début, je connaissais les messages que je souhaitais faire passer, mais il m'était pénible de revivre ces moments douloureux. En écrivant, je me suis revue dans de nombreuses situations éprouvantes. Plus d'une fois, j'ai ressenti de la haine envers Alain et les larmes ont coulé sans que je ne puisse les retenir. Plus d'une fois, aussi, j'ai refait des cauchemars, qui, au fil du temps, me donnèrent l'avantage sur Alain. Dans ces terribles rêves, Alain me frappait de plus en plus fort, me traitant de tous les noms. Mais plus j'avançais dans l'écriture et plus je prenais de l'assurance. Si bien que, dans l'un de mes cauchemars, je réussis moi

aussi à lever la main sur lui. Je n'étais pas en train de devenir violente - non... cela, jamais! -, mais j'étais juste sur la voie de la reprise de confiance en soi ! Je parvins même en rêve à me défendre et à lui balancer une bonne gifle, un des meilleurs moments de ma thérapie.

Je sais que, de toute ma vie, je ne pourrai oublier ces sept années de souffrances et d'humiliations, ces « sept ans de malheur ». Une partie de moi portera toujours des traces indélébiles et mon corps n'oubliera jamais. Sans doute que ces errements et ces épreuves viennent en partie du fait que je n'avais personne à mes côtés pour me donner des conseils sur la vie et sur les hommes, pour me prouver que j'existais vraiment. J'ai toujours refusé d'accepter que ma maman ne soit plus là et j'ai toujours refusé d'aller au cimetière avec mon père. Il m'y emmenait lorsque j'étais enfant, mais je vivais alors un supplice, restant devant la froide tombe à me demander toujours et encore: « Pourquoi moi? »

Cet été, je décidai que je devais affronter la réalité et je me suis donc rendue dans ce lieu de repos éternel pour me recueillir sur la tombe de Maman. En arrivant dans ce petit cimetière de campagne et en posant la main sur la poignée de la grille d'entrée, je sentis déjà les larmes m'envahir. Lentement, je réussis à m'approcher de la tombe, en retardant le moment où je serais enfin face à elle, face à la douleur de toute une vie. Afin de gagner du temps dans cette épreuve, je commençais par arroser les plantes, dégager quelques feuilles qui jonchaient le sol, sans pouvoir poser mon regard sur le marbre gris où étaient gravés le nom et le prénom de Maman. Mais je dus enfin

admettre l'évidence et je fixai alors, de mes yeux embués, le prénom imprimé sur la sépulture - Lucienne -, suivi du patronyme de la famille. Ma maman se trouvait bien sous cette pierre tombale et j'en acceptai la triste réalité. Je m'accroupis alors devant la tombe et à ce moment-là, toutes les larmes que je n'avais jamais versées pour elle depuis mes neuf ans, soit depuis trente ans, jaillirent ou, plus exactement, explosèrent. Quelqu'un aurait pu m'apercevoir dans cet état de désespoir, mais cela m'était totalement égal. Je pus, à cet instant, dans ce cimetière perdu de la campagne nivernaise, faire saigner et, au-delà, apaiser cette douleur qui me rongeaient depuis des années et dire à ma maman que je l'aimais. Je me surpris à lui confier aussi que je regrettais qu'elle ne m'ait pas protégée contre les violences de mon mari. Enfin, je la remerciais de m'avoir laissé mon papa à mes côtés, ce papa qui, lui aussi, avait connu ses propres souffrances et qui avait toujours su, et sait encore, être présent et prêt à m'aider dans les moments les plus pénibles.

À VOUS, FEMMES VICTIMES DES VIOLENCES CONJUGALES

Il est difficile pour moi de finir ce livre tant j'aurais à dire encore et encore sur ce sujet, tant de douleur à exprimer, à combattre et à oublier. À ce jour, je n'ai toujours pas abandonné mes somnifères, ni mes anxiolytiques et pourtant, ma vie est redevenue si belle... Je suis entourée d'une famille formidable, d'amis qui m'aiment et je n'ai plus à traverser cette forêt de ronces qui, chaque jour, me barrait le chemin. Maintenant, je décide seule de ma vie, de mes choix vestimentaires, de mes fréquentations, de mes loisirs. À cet instant, je tourne avec vous la dernière page de ce récit si douloureux, mais si réel encore à notre époque. Refermez avec moi ce livre en même temps que vous ouvrirez la page de votre propre bonheur et de la non-violence.

Alors, à toutes ces femmes qui souffrent, je leur demande d'écouter mes conseils: ne laissez jamais quelqu'un lever la main sur vous. Je sais, par expérience, que ce premier coup ne va pas s'arrêter là et qu'il sera suivi d'un coup plus fort et encore d'un autre. Ne baissez pas les bras et fuyez ce foyer qui vous emprisonne. Même si cela est très difficile, fuyez! La peur vous retient, les menaces vous effraient...

Je le comprends, mais maintenant il existe des lois et un numéro d'appel national, le 3919. Alors allez au-devant de ces gens qui peuvent vous aider. Pensez à moi, je suis la

preuve vivante que, malgré tout ce que l'on a pu me faire, j'ai pu m'en sortir. Et si vous soupçonnez qu'un voisin, une voisine, un ami, une amie subit des mauvais traitements, n'hésitez pas à lui tendre la main. Dans ces situations, rien de tel qu'une épaule sur laquelle pleurer ou une personne qui vous ouvre les yeux sur ce que vous vivez. Soyez présent.

Que les mots liberté, douceur, amour vous parviennent comme j'ai pu, moi-même, malgré mon passé douloureux, les revivre. Je garderai toujours une pensée pour vous, femmes, hommes ou enfants, qui devez emprunter le même chemin que le mien. Partez loin de cette route... car il existe une porte de secours, celle que j'ai trouvée il y a dix ans. Elle n'est pas refermée, elle est toujours là et elle vous attend. Au bout de cette voie, vous atteindrez le bonheur. Je vous accompagne sur le chemin de votre liberté.